This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

a M. Gine

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTA FUND

Arch: 12° F. 1767 (4)

COLLECTION

DES

LETTRES

SUR LES

MIRACLES.

COLLECTION

DES

LETTRES

SUR LES

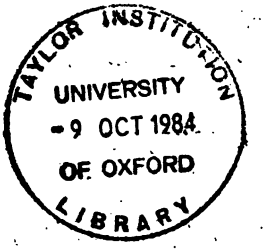
MIRACLES.

ÉCRITES A GENEVE, ET A NEUFCHATEL.

Par Mr. le Propoſant Théro, Monſieur Covelle, Monſieur Needham, Mr. Beaudinet, & Mr. de Montmolin, &c.

A NEUFCHATEL.

MDCCLXVII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
-9 OCT 1984
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE I.

De Mr. le Propoſant Théro, à Mr. le Profeſſeur C. . . . . .

MONSIEUR,

J'Ai lu votre Livre ſur les Miracles, avec tant de fruit, que je vous demande de nouvelles inſtructions.

J'oſerois, Monſieur, pour mettre un peu d'ordre dans les graces que je vous demande, diſtinguer pluſieurs ſortes de Miracles dans notre divin Sauveur; ceux qu'il a faits par lui-même, & ceux qu'il a daigné opérer par ſes apôtres & par ſes ſaints.

Dans ceux qu'il a faits pendant ſa vie, je diſtinguerois ceux qui marquent ſeulement ſa puiſſance ou ſa bonté, comme la vuë rendue aux aveugles, & la vie aux morts. Ceux qui ſont des types, des allégories manifeſtes; enfin ceux qu'il promet de faire, & dans l'attente deſquels le genre humain doit opérer ſon ſalut avec crainte.

Des Miracles de notre Seigneur Jéſus-Chriſt qui ont manifeſté ſa puiſſance ou ſa bonté.

Jéſus n'étoit pas encore né, & il faut convenir qu'il faiſoit déja les plus grands Miracles, puiſqu'il étoit Dieu, & conçu dans le ſein d'une vierge.

Dès qu'il eſt né dans une étable, les Anges viennent du haut des ſpheres céleſtes annoncer ce grand événement aux pâſtres de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'orient, cette étoile marche & conduit trois Mages ou trois Princes juſqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde eſt né. Ils lui offrent de l'encens, de la mirrhe & de l'or.

Voilà ſans doute les miracles les plus autentiques ; car ils éclatent dans le ciel & ſur la terre, ce ſont des aſtres, des anges, des Rois qui en ſont les miniſtres. Jéſus doit être reconnu dès ſon enfance à tous ces prodiges. Ajoutons encore le miracle que le vieil Hérode, créé Roi des Juifs par les Romains, attaqué dès lors d'une maladie mortelle, ait été perſuadé que Jéſus étoit Roi, & que pour le perdre il ait fait maſſacrer tous les enfans du

païs. Ce grand maſſacre d'enfans n'eſt pas une choſe naturelle, & peut certainement être compté parmi les prodiges qui accompagnerent la naiſſance & la circonciſion de la ſeconde perſonne de la Trinité.

Une preuve non moins publique, non moins éclatante de ſa Divinité, c'eſt ſon bâtême. C'eſt en préſence d'une foule de peuples que Jéſus ſortant nud hors de l'eau la troiſieme perſonne de la Trinité deſcend ſur ſa tête en colombe, que le ciel s'ouvre, & que Dieu le pere s'écrie au peuple, *celui-ci eſt mon fils bien aimé, en qui je me ſuis complu, écoutez-le.*

Il eſt impoſſible de réſiſter à des ſignes ſi divins, ſi publics, & devant leſquels tous les hommes durent ſe proſterner dans un ſilence d'adoration.

Auſſi toute la terre reconnu ſans doute ces miracles: Pilate même en rendit compte à l'Empereur Tibere après que l'homme Dieu eut été ſuplicié; & Tibere voulut placer Jéſus-Chriſt au rang des Dieux, mais probablement Jéſus ne ſouffrit pas ce mélange adultere du vrai Dieu & des Dieux des Gentils, & empêcha que Tibere n'accomplit ce qu'il réſervoit au pieux Conſtantin, il eſt vrai qu'aucun hiſtorien Romain n'en parle.

Mais Tertulien l'un des premiers peres de l'Egliſe, nous certifie cette anecdote; & Euſebe la confirme dans ſon hiſtoire Eccléſiaſtique liv. 2. chap. 2. on nous objecte que Tertulien écrivoit cent quatre-vingt ans après Jéſus-Chriſt, qu'il pouvoit ſe tromper, qu'il a toujours trop hazardé, qu'il s'abandonnoit à ſon imagination Africaine; qu'Euſebe de Céſarée un ſiecle après lui, s'apuya ſur un trop mauvais garant, qu'il n'affirme pas même ce point d'hiſtoire; il ſe ſert du mot *on dit*. Mais enfin, ou Pilate écrivit les lettres, ou les premiers chrétiens diſciples des apôtres les ont forgées. S'ils ont fait de tels actes de faux, ils étoient donc à la fois impoſteurs & ſuperſtitieux; ils étoient donc les plus mépriſables de tous les hommes. Or comment des hommes ſi lâches étoient-ils ſi conſtans dans leur foi? c'eſt en vain qu'on nous répond qu'ils étoient lâches & fourbes par la baſſeſſe de leur état & de leur ame, & qu'ils étoient conſtans dans leur foi par leur fanatiſme.

Grotius, Abbadie, Houtteville, & vous, Monſieur, vous montrez aſſez comment ces contraires ne peuvent ſubſiſter enſemble, quelles que ſoyent les foibleſſes & contradictions de l'Eſprit humain.

Non-ſeulement ces premiers chrétiens avoient vu ſans doute les actes & les lettres de Pilate, mais ils avoient vu les miracles des apôtres qui avoient conſtaté ceux de Jéſus-Chriſt.

On inſiſte encore; on nous dit, les premiers chrétiens ont bien produit de fauſſes prédictions de Sibylles, ils ont forgé des vers grecs qui pechent par la quantité, ils ont imputé aux anciennes Sibylles des vers acroſtiches remplis de ſoléciſmes, que nous trouvons encore dans Juſtin, dans Clément d'Alexandrie, dans Lactance. Ils ont ſupoſé des Evangiles, ils ont cité d'anciennes Prophéties qui n'exiſtoient pas; ils ont cité des paſſages de nos quatre Evangiles qui ne ſont point dans ces Evangiles. Ils ont forgé des lettres de Paul à Séneque, & de Séneque à Paul. Ils ont ſuppoſé même des lettres de Jéſus-Chriſt. Ils ont interpolé des paſſages dans l'Hiſtorien Joſephe, pour faire acroire que ce Joſephe, non-ſeulement fit mention de Jéſus, mais même le regarda comme le Meſſie, quoique Joſephe fut un Phariſien obſtiné. Ils ont forgé les conſtitutions apoſtoliques, & juſqu'au ſymbole des Apôtres. Il eſt donc évident qu'ils n'étoient qu'une troupe de demi Juifs, d'Egyptiens, de Syriens, &

des Grecs factieux qui trompoient une vile populace par les plus infâmes impoſtures. Ils n'avoient à combattre que des Gentils abrutis par d'autres fables: & les nouvelles fables des chrétiens l'emporterent enfin ſur les anciennes, quand ils eurent prêté de l'argent à Conſtance Clore, & à Conſtantin ſon fils. Voilà, dit on, l'hiſtoire naturelle de l'établiſſement du Chriſtianiſme ; ſes fondemens ſont l'enthouſiaſme, la fraude & l'argent.

C'eſt ainſi que raiſonnent les nombreux partiſans de Celſe, de Porphire, d'Appollonius, de Simmaque, de Libanius, de l'Empereur Julien, de tous les Philoſophes juſqu'au tems des Pomponace, des Cardan, des Machiavel, des Socins, de mylord Herbert, de Montagne, de Charron, de Bacon, de Hobbes, du chevalier Temple, de Loke, de Mylord Schafsterburi, de Bayle, de Woolaſton, de Toland, de Tindal, de Colins, de Wolſton, de Mylord Bolinbroke, de Midleton, de Spinoſa, du Conſul Maillet, de Boulainviliers, du ſavant Fréret, de du Marſais, de Meſlier, de la Métrie, & d'une foule prodigieuſe de Déiſtes répandus dans toute l'Europe ; qui comme les Muſulmans, les Chinois & les anciens Parſis, croiroient inſulter Dieu s'ils lui ſup-

poſoient un fils qui ait fait des miracles dans la Galilée.

On croit nous teraſſer par l'apareil de ces armes brillantes; mais ne nous découragéons pas, voyons ſi les Chrétiens ſont coupables de ces crimes de faux dont on les accuſe.

Je ne parlerai ici que des faux Evangiles. Ils étoient, dit-on, au nombre de cinquante. On en choiſit quatre vers le commencement du troiſieme ſiecle. Quatre ſuffiſoient en effet; mais décida-t-on que tous les autres étoient ſuppoſés par des impoſteurs? Non; pluſieurs de ces Evangiles étoient regardés comme des témoignages très-reſpectables; par exemple, Tertulien, dans ſon livre du Scorpion, Origene dans ſon commentaire ſur St. Mathieu, St. Epiphane dans ſa trentieme leçon des héréſies des Ebionites, Euſtache dans ſon Examéron & beaucoup d'autres, parlent avec un grand reſpect de St Jacques. Il eſt très-précieux en ce que c'eſt le ſeul où l'on trouve la mort de Zacharie dont Jéſus parle dans St. Mathieu. Cet Evangile ſert d'introduction aux autres, & il n'a été probablement négligé, que parce qu'il n'étoit pas aſſez étendu.

On n'a pas moins reſpecté celui de Nicodeme; les témoignages en ſa faveur

ſont très-nombreux, mais dans tous ces Evangiles qui nous ſont reſtés, l'y a autant de miracles que dans les autres. Il eſt donc évident que tous ceux qui écrivirent des Evangiles, étoient perſuadés que Jéſus avoit fait un très-grand nombre de prodiges.

L'ancien livre même, intitulé *Sepher toldos Jeſchut* écrit par un Juif contre Jéſus-Chriſt dès le premier ſiecle, ne nie point qu'il ait opéré des miracles; il prétend ſeulement que Judas ſon adverſaire en faiſoit d'auſſi grands, & il les attribue tous à la magie.

Les incrédules diſent qu'il n'y a point de magie, que ces prodiges n'étoient crus que par des idiots, que les hommes d'état, les gens d'eſprit, les Philoſophes, s'en ſont toujours moqués, ils nous renvoient au *credat Judæus apella* d'Horace, à toutes les marques de mépris qu'on prodigua aux Juifs & aux premiers chrétiens regardés long tems comme une ſecte de Juifs; ils diſent que ſi quelques mauvais Philoſophes en diſputant contre les chrétiens, convinrent des miracles de Jéſus, c'étoient des Théurgites fanatiques qui croyoient à la magie, qui ne regardoient Jéſus que comme un magicien, & qui infatués des faux prodiges d'Appolonius de

Thiane, & de tant d'autres, admettoient auſſi les faux prodiges de Jéſus. L'aveu d'un fou fait à un autre fou, une abſurdité dite à des gens abſurdes, ne ſont pas des preuves pour les eſprits bien faits; en effet les chrétiens fondés ſur l'hiſtoire de la pitoniſſe d'Endor, & ſur celle des enchanteurs d'Egypte croyoient à la magie comme les payens; tous les Peres de l'Egliſe qui penſoient que l'ame eſt une ſubſtance ignée, diſoient que cette ſubſtance peut être évoquée par des ſortileges; cette erreur a été celle de tous les peuples.

Les incrédules vont encore plus loin, ils prétendent que jamais les vrais Philoſophes Grecs & Romains n'accorderent aux chrétiens leurs miracles; & qu'ils leurs diſoient ſeulement, ſi vous vous vantez de vos prodiges, nos Dieux en ont fait cent fois d'avantage: ſi vous avez quelques oracles en Judée, l'Europe & l'Aſie en ſont remplis: ſi vous avez eu quelques métamorphoſes, nous en avons mille: vos preſtiges ne ſont qu'une foible imitation des nôtres; nous avons été les premiers charlatans, & vous les derniers. C'eſt là, continuent nos adverſaires, le réſultat de toutes les diſputes des payens & des chrétiens. Ils concluent, en un

mot, qu'il n'y a jamais eu de miracles, & que la nature a toujours été la même.

Nous leur répondons qu'il ne faut pas juger de ce qui ſe faiſoit autrefois, par ce qu'on fait aujourd'hui. Les miracles étoient néceſſaires à l'Egliſe naiſſante, ils ne le ſont pas à l'Egliſe établie, Dieu étant parmi les hommes devoit agir en Dieu : les miracles ſont pour lui des actions ordinaires ; le maître de la nature doit toujours être au-deſſus de la nature. Ainſi, depuis qu'il ſe choiſit un peuple, toute ſa conduite avec ce peuple fut miraculeuſe, & quand il voulut établir un nouvelle religion, il dut l'établir par de nouveaux miracles.

Loin que ces miracles rapportés par les Juifs & par les Chrétiens ayent été des imitations du Paganiſme, ce ſont au contraire les Payens qui ont voulu imiter les miracles des Juifs & des Chrétiens.

Nos adverſaires repliquent que les Payens exiſtoient longtems avant les Juifs, que les royaumes de Caldée, de l'Inde de l'Egypte floriſſoient avant que les Juifs habitaſſent les déſerts de Sin & d'Oreb, que ces Juifs qui emprunterent des Egyptiens la circonciſion & tant de cé-

rémonies, & qui n'eurent des voyants, des Prophetes, qu'après les voyants d'Egypte, empruntèrent auſſi leurs miracles. Enfin ils ſont des Juifs un peuple très-nouveau. Ils auroient raiſon ſi on ne pouvoit remonter qu'à Moyſe: mais de Moyſe, nous remontons à Abraham, & à Noé par une ſuite continue de miracles.

Les Incrédules ne ſe rendent pas encore: Ils diſent qu'il n'eſt pas poſſible que Dieu ait fait de plus grands miracles pour établir la religion Juive dans un coin du monde, que pour établir le Chriſtaniſme dans le monde entier. Selon eux il eſt indigne de Dieu de former un culte pour en donner un autre; & ſi le ſecond culte vaut mieux que le premier il eſt encore indigne de Dieu de ne fortifier ſon ſecond culte, que par de petites merveilles, après qu'il a fondé le premier ſur les plus grands prodiges. Des poſſédés délivrés, de l'eau changée en vin, un figuier ſéché n'aprochent pas des playes d'Egypte, de la mer rouge entr'ouverte & ſuſpendue, & du ſoleil qui s'arrête.

Nous répondons avec tous les bons métaphyſiciens, il n'y a ni petits ni grands miracles; tous ſont égaux; il eſt auſſi impoſſible à l'homme & auſſi aiſé à Dieu de

guérir d'un mot un paralitique, que d'arrêter le ſoleil: & ſans examiner ſi les prodiges Chrétiens ſont plus grands que les prodiges Moſaïques, il eſt ſûr que Dieu ſeul a pu opérer les uns & les autres.

Des Miracles Typiques.

J'appelle miracles Typiques ceux qui ſont évidemment le type, le ſymbole de quelque vérité morale. Le docteur Wolſton traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier ſéché, parce qu'il ne portoit pas des figues quand ce n'étoit pas le tems des figues; des diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, dans un païs où il n'y avoit point de cochons; de l'enlèvement de Jéſus par le diable ſur une montagne, dont on découvre tous les royaumes de la terre; de la transfiguration ſur le Tabor &c. mais preſque tous les peres de l'Egliſe ne nous avertiſſent-ils pas du ſens myſtique que ces narrations renferment?

Il eſt ridicule, dit-on, de faire deſcendre Dieu ſur la terre, pour chercher à manger des figues au mois de Mars, & pour ſécher un figuier qui ne porte point de figues hors du temps des figues. Mais ſi cela n'eſt dit que pour avertir les hommes

mes qu'ils doivent en tout tems porter des fruits de juſtice & de charité, alors il n'y a rien là que d'utile & de ſage.

Les diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, ſignifient-ils autre choſe que la ſouillure des péchés qui vous rabaiſſent au rang des animaux immondes? Dieu, qui permet au démon de ſe ſaiſir de lui & de le tranſporter ſur le haut d'une montagne, dont on voit tous les royaumes, ne nous donne-t-il pas une idée ſenſible des illuſions de l'ambition? Si le diable tente Dieu, combien plus aiſément tentera-t-il les hommes?

J'oſe penſer que les miracles de cette eſpece, qui ſcandaliſent tant d'eſprits, ſont ſemblables aux paraboles dont on ſe ſervoit dans ce temps-là. On ſait bien que le royaume des cieux n'eſt pas un grain de moutarde; que jamais Roi n'envoya des couriers à ſes voiſins pour leur dire : *j'ai tué mes volailles, venez aux noces.* Que nul homme n'envoya un valet ſur les grands chemins, forcer les borgnes & les boiteux à venir ſouper chez lui; qu'on n'a jamais mis perſonne en priſon pour n'avoir pas eu ſa robe nuptiale; mais le ſens de toutes ces paraboles eſt un inſtruction morale.

Me ſera-t-il permis à cette occaſion de

réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent les paſſages de Confucius, de Pitagore, de Zaleucus, de Solon, de Platon, de Cicéron, d'Epictete, aux diſcours de Jéſus-Chriſt, qui leur paroiſſent trop populaires & trop bas? Tous ces Philoſophes écrivoient pour des Philoſophes; mais Jéſus-Chriſt n'écrivit jamais. Il n'eſt pas dit même qu'en qualité d'homme, il ait daigné apprendre à écrire. Il parloit au peuple & à quel peuple? A celui de Capharnaum & des bourgades de la Galilée. Il ſe conformoit donc au langage du peuple. Il étoit Roi, mais il ne ſe donnoit pas pour Roi. Il étoit Dieu, mais il ne s'annonçoit pas pour Dieu. Il étoit pauvre, & il évangéliſoit les pauvres. Nos adverſaires ne peuvent ſouffrir que les évangeliſtes faſſent dire à Dieu; que le *bled doit pourrir pour germer, qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieilles futailles*, &c. Cela eſt non-ſeulement bas, diſent-ils, mais cela eſt faux. Premiérement les comparaiſons priſes des choſes naturelles, ne ſont pas baſſes; il n'eſt rien de petit ni de grand aux yeux du maître de la nature. Secondement, ce qui eſt faux en ſoi, ne l'étoit pas dans l'opinion du peuple. On réplique que Dieu pouvoit corriger ces préjugés, au lieu de s'y

asservir. Et nous repliquons à notre tour, que Dieu vint enseigner la morale, & non la physique.

Des Miracles promis par Jesus-Christ.

Jésus-Christ promet dans St. Luc, qu'il viendra dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté ; avant que la génération présente, soit passée. Dans St. Jean il promet le même miracle. St. Paul en conséquence dit aux Thessaloniciens qu'ils iront ensemble au devant de Jésus, au milieu de l'air. Ce grand miracle, disent les incrédules, ne s'accomplit pas plus que celui du transport des montagnes, promis à quiconque aura un grain de foi.

Mais on répond que l'avénement de Jésus au milieu des nuages, est reservé pour la fin du monde, qu'on croyoit alors prochaine. Et à l'égard de la promesse de transporter les montagnes, c'est une expression qui marque que nous n'avons presque jamais une foi parfaite, comme la difficulté de faire passer un chameau par le trou d'une éguille, prouve seulement la difficulté qu'un homme riche soit sauvé.

De même, si l'on prenoit à la lettre la

plûpart des expreſſions hébraïques, dont le Nouveau Teſtament eſt rempli, on ſeroit expoſé à ſe ſcandaliſer; *je ne ſuis point venu apporter la paix, mais le glaive*, eſt un diſcours qui effraie les foibles. Ils diſent que c'eſt annoncer une miſſion deſtructive & ſanguinaire, que ces paroles ont ſervi d'excuſe aux perſécuteurs & aux maſſacres pendant plus de quatorze ſiecles; & cette idée eſt un prétexte à beaucoup de perſonnes pour haïr la religion chrétienne. Mais quand on veut bien conſidérer que par ces paroles on peut entendre les combats qui s'élevent dans le cœur, & le glaive dont on coupe les liens qui nous attachent au monde; alors on s'édifie au lieu de ſe révolter. Ainſi les miracles de Jéſus & ſes paraboles peuvent être autant de leçons.

Des Miracles des Apôtres.

On demande comment des langues de feu deſcendirent ſur la tête des Apôtres & des diſciples dans un galetas? comment chaque Apôtre, en ne parlant que ſa langue, parloit en même tems celle de pluſieurs peuples qui l'entendoient chacun dans ſon idiôme; comment chaque auditeur, entendant prêcher dans ſa lan-

gue, pouvoit dire que les Apôtres étoient yvres de vin nouveau au mois de Mai: on peut bien, dit-on, prendre pour un homme yvre, celui qui parle ſans ſe faire entendre de perſonne, mais non celui qui ſe fait entendre de tout le monde.

Ces petites difficultés tant de fois propoſées, ne doivent faire aucune peine; car dès qu'on eſt convenu que Dieu a fait des miracles pour ſubſtituer le chriſtianiſme au judaiſme, on ne doit pas incidenter ſur la manière dont Dieu les a opérés; il eſt également le maître de la fin & des moyens, Si un médecin vous guérit, lui reprochez-vous la maniere dont il s'y eſt pris pour vous guérir? Vous êtes étonnés par exemple, que les Apôtres ayent guéri des malades par leur ombre; vous dites que l'ombre n'eſt que la privation de la lumière, que le néant n'a point de propriétés. Cette objection tombe dés que vous convenez de la puiſſance des miracles. Elle n'auroit quelque poids que dans ceux qui diſent que Dieu ne peut faire des miracles inutiles; & c'eſt ce qu'il faut examiner.

Les prodiges de Jeſus & des Apôtres paroiſſent inutiles à nos contradicteurs. Le monde, diſent-ils, n'en a pas été meilleur; la religion chrétienne au con-

traite à rendu les hommes plus méchants, témoins les massacres des Manichéens, des Ariens, des Athanasiens, des Vaudois, des Albigeois, témoins tant de schismes sanglants, témoin enfin la St. Barthelemi. Mais c'est là l'abus de la religion chrétienne, & non son institution. En vain vous dites que l'arbre qui porte toujours de tels fruits, est un arbre de mort: il est un arbre de vie pour le petit nombre des élus qui constitue l'Eglise triomphante; c'est donc en faveur de ce petit nombre des élus que tous les miracles ont été faits. S'ils ont été inutiles à la plus grande partie des hommes qui est corrompue, ils ont été utiles aux Saints. Mais faloit-il dites-vous que Dieu vint sur la terre, & qu'il mourut pour laisser presque tous les hommes dans la perdition? à cela je n'ai rien à repondre, sinon soyez juste, & vous ne serez point reprouvé. Mais si j'avois été juste sans être racheté, serois-je reprouvé? Ce n'est point à moi d'entrer dans les secrets de Dieu, & je ne puis que me recommander avec vous à sa miséricorde.

La mort d'Ananie & de Saphire vous scandalise: vous êtes effraye que Pierre fasse un double miracle pour faire mourir subitement la femme après l'époux, qui

ne ſont coupables que de n'avoir pas donné tout leur bien à l'Egliſe, & d'en avoir retenu quelques oboles pour leurs néceſſités preſſantes ſans l'avoir avoué, vous oſez prétendre que ce miracle a été inventé pour forcer les peres de famille à ſe dépouiller de tout en faveur des prêtres : vous vous trompez, c'étoit un vœu fait à Dieu même : Dieu eſt le maître de punir les violateurs des ſermens.

Vous vous retranchez à dire que tous ces miracles ont été écrits pluſieurs années après le temps où l'on pouvoit les examiner, après les témoins morts ; que ces livres ne furent communiqués qu'aux initiés de la ſecte ; que les Magiſtrats romains n'en eurent pendant cent cinquante ans aucune connoiſſance, que l'erreur prit racine dans des caves & dans des greniers ignorés. Je vous renvoye alors à l'Empereur Tibere qui délibéra ſur la Divinité de Jéſus ; à l'Empereur Adrien qui mit dans ſon oratoire le portrait de Jéſus ; à l'Empereur Philippe qui adora Jéſus. Vous me niez ces faits : alors je vous renvoye à l'établiſſement de la religion chrétienne ; qui eſt lui-même un grand miracle. Vous me niez encore que cet établiſſement ſoit miracu-

leux ; vous me dites que notre ſainte religion ne s'eſt formée comme toutes les autres que dans le fanatiſme & dans l'obſcurité comme l'anabaptiſme, le quakeriſme, le moraviſme, le piétiſme &c. Alors je ne puis que vous plaindre. Vous me plaignez auſſi. Qui de nous deux ſe trompe ? je produis mes titres qui remontent juſqu'à l'origine du monde, & vous n'avez pour vous que votre raiſon. J'ai auſſi la mienne que je prie Dieu d'éclairer ; vous ne regardez le chriſtianiſme que comme une ſecte d'enthouſiaſtes ſemblable à celle des Eſſéniens des Judaïtes, des Thérapeutes, fondée d'abord ſur le Judaiſme, enſuite ſur le Platoniſme, changeant d'articles de foi à chaque Concile, s'occupant ſans relâche de diſputes d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont inintelligibles, verſant le ſang pour ces vaines diſputes & ayant troublé toute la terre habitable depuis l'Iſle d'Angleterre juſqu'aux Iſles du Japon. Vous ne voyez dans tout cela que de la démence humaine ; & moi j'y vois la ſageſſe divine qui a conſervé cette religion malgré nos abus. Je vois comme vous le mal, & vous n'appercevez pas le bien ; examinez avec moi, comme j'examine avec vous.

Des Miracles, après le temps des Apôtres.

Jéſus ayant la puiſſance de faire des miracles put la communiquer; s'il la communiqua aux Apôtres, il put la donner aux Diſciples. Les incrédules triomphent de voir que ce don s'affoiblit de ſiecle en ſiecle. Ils inſultent à la fraude pieuſe des hiſtoriens chrétiens, & ils diſent que parmi tous les miracles dont nous ornons encore les premiers ſiecles, il n'y en a aucun de prouvé, aucun de vraiſemblable, aucun de conſtaté par les magiſtrats romains, ni dont leurs hiſtoriens ayent fait mention. Au contraire, les archives de Rome, les monuments publics, les hiſtoires atteſtent les deux miracles de l'Empereur Veſpaſien, qui étant ſur ſon tribunal dans Alexandrie, rendit publiquement la vue à un aveugle, & l'uſage de ſes membres à un paralitique. Si donc diſent-ils, ces deux miracles ſi autentiques & ſi célebres, n'attirent aujourd'hui aucune croyance; quelle foi pourrons-nous ajouter aux prétendus prodiges des chrétiens? prodiges opérés dans la fange d'une populace ignorée recueillis longtems aprés, & accompagnés pour la plupart de circonſtances ridicules.

Que pouvons-nous penſer, diſent-ils de la vie des peres du déſert, écrite par Jérome ? Ici c'eſt un St. Pacome, qui quand il veut voyager, ſe fait porter par un crocodile ; là c'eſt un St. Amon, qui s'étant dépouillé tout nû pour paſſer un fleuve à la nage, eſt tranſporté ſubitement à l'autre bord de peur d'être mouillé ; plus loin un corbeau apporte tous les jours une moitié de pain à l'hermite Paul pendant ſoixante années, & quand l'hermite Antoine vient viſiter Paul, le corbeau apporte un pain entier.

Que dirons nous des miracles rapportés dans les actes des martirs ? Sept Vierges chrétiennes, par exemple, dont la plus jeune a ſoixante & dix ans, ſont condamnées par les magiſtrats de la ville d'Ancire, à être les victimes de la lubricité des jeunes gens de la ville. Un Saint cabaretier chrétien, inſtruit du danger que courent ces Vierges, prie Dieu de les faire mourir pour prévenir la perte de leur virginité ; Dieu l'exauce ; le juge d'Ancire les fait jetter dans un lac ; elles apparoiſſent au cabaretier, & ſe plaignent à lui d'être ſur le point de ſe voir mangées par les poiſſons ; le cabaretier va pendant la nuit pêcher les ſept vieilles ; un Ange à cheval, précédé d'un

flambeau céleſte, le conduit au lac; il enſévelit les vierges, & pour recompenſe il reçoit la couronne du martire.

Nos prétendus ſages font des collections de cette nature, ils nous inſultent, ils diſent (car il ne faut diſſimuler aucune de leurs témérités) ſi les actes des martirs portoient que ce cabaretier changeat l'eau en vin, nous n'en croirions rien; quoique ce ſoit une opération de ſon métier, pourquoi donc croirons-nous au miracle des noces de Canaa, qui ſemble encore plus indigne de la majeſté d'un Dieu que convenable à la profeſſion d'un cabaretier.

Cet argument dont s'eſt ſervi Wolſton ne me paroit, je l'avoue qu'un blaſphême: car, en quoi eſt-il indigne de Dieu de ſe prêter à la joye innocente des convives, dès qu'il daigne être à table avec eux? & s'il a bien voulu faire de tels miracles, pourquoi ne les opéra-t-il pas enſuite par les mains de ſes élus? Les prodiges de l'Ancien & du nouveau Teſtament une fois admis, peuvent être répétés dans tous les ſiecles; & ſi on n'en fait plus aujourd'hui, c'eſt comme on l'a dit tant de fois, que nous n'en avons plus beſoin.

Grande objection des Incrédules combattue.

La derniere reſſource de ceux qui n'écoutent que leur raiſon trompeuſe, eſt de nous dire que nous avons plus beſoin de miracles que jamais. L'Egliſe, diſent-ils, eſt réduite à l'état le plus déplorable. Anéantie dans l'Aſie & dans l'Afrique, eſclave en Grece, dans l'Illirie, dans la Méſie, dans la Thrace; elle eſt déchirée dans le reſte de l'Europe, partagée en plus de vingt ſectes qui ſe combattent, & ſaignante encore des meurtres de ſes enfans, trop brillante dans quelques états, & trop avilie dans d'autres, elle eſt plongée dans le luxe ou dans la fange: La moleſſe la deshonore, l'incrédulité lui inſulte; elle eſt un objet d'envie ou de pitié; elle crie au Ciel, rétabliſſez moi comme vous m'avez produite, elle demande des miracles comme Rachel demandoit des enfans. Ces miracles ſans doute n'étoient pas plus néceſſaires quand Jéſus enſeignoit & perſuadoit, qu'aujourd'hui que nos paſteurs enſeignent & ne perſuadent pas.

Tel eſt le raiſonnement de nos adverſaires. Il paroit ſpécieux; mais ne peut-

on pas lui faire une réponſe ſolide ? Jéſus fit des miracles dans les premiers ſiecles pour établir la foi; il n'en fit jamais pour inſpirer la charité : c'eſt ſurtout de charité que nous avons beſoin. Le grand miracle deſtiné à produire cette vertu qui nous manque, eſt de parler au cœur & de le toucher; demandons ce prodige, & nous l'obtiendrons. Tant de ſectes, tant de ſavants ne pourront jamais penſer d'une maniere uniforme; mais nous pourrons nous ſuporter & même un jour nous aimer.

Spinoſa ne croyoit à aucun miracle, mais il partagea le peu de bien qui lui reſtoit avec un ami indigent qui les croyoit tous. Eh bien plaignons l'aveuglement de Bénoit Spinoſa, & imitons ſa morale : & étant plus éclairés que lui, ſoyons s'il ſe peut auſſi vertueux.

Je ne regarde ce foible diſcours que comme des queſtions qu'un écolier fait à ſon maître.

Je ſuis, Monſieur, avec reſpect &c.

LETTRE II.

Autres Queſtions du Propoſant, à Mr. le Profeſſeur en Théologie ſur les Miracles.

MONSIEUR,

ATtaché comme vous à nos dogmes raiſonnables, par mon état & par mon cœur, inſtruit par vos leçons, déſirant de vous imiter & incapable de vous atteindre, je vois avec douleur qu'on n'a pas ſoutenu la vérité de nos Miracles avec autant de ſagacité & de profondeur que vous. On a déclamé à la maniere ordinaire (*) en ſuppoſant toujours ce qui eſt en queſtion, en diſant, *les Miracles de Jéſus ſont vrais, puiſqu'ils ſont raportés dans les Evangiles.* Mais on devoit commencer par prouver ces Evangiles, ou du moins renvoyer les lecteurs au peres de l'égliſe qui les ont prouvés & rapporter leurs raiſons victorieuſes.

Il faudroit être Philoſophe, Théologien & ſavant, pour traiter à fond cette queſtion. Vous réuniſſez ces trois caracteres.

(*) Dans les Lettres de la Plaine.

Je m'adreſſe encore à vous pour ſavoir comment un Philoſophe doit admettre les miracles, & comment un Théologien ſavant en prouve l'autenticité.

Comment les Philoſophes peuvent admettre les Miracles.

Hobbès, Colins, Mylord Bolingbroke & d'autres demandent d'abord s'il eſt vraiſemblable que Dieu dérange le plan de l'Univers, ſi l'Etre éternel en faiſant ſes loix ne les a pas faites éternelles, ſi l'Etre immuable ne l'eſt pas dans ſes ouvrages? S'il eſt vraiſemblable que l'Etre infini ait des vues particulieres, & qu'ayant ſoumis toute la nature à une regle univerſelle, il la viole pour un ſeul canton dans ce petit globe. Si tout étant viſiblement enchainé, un ſeul chainon de la chaine univerſelle peut ſe déranger ſans que la conſtitution de l'univers en ſouffre: Si, par exemple la terre s'étant arrêtée pendant neuf à dix heures dans ſa courſe, & la lune dans la ſienne pour favoriſer la défaite de quelques centaines d'Amorrhéens, il n'étoit pas abſolument néceſſaire que tout le reſte du monde planétaire fut bouleverſé?

Il eſt évident que la terre & la lune

s'arrêtant dans leurs cours, l'heure des marées à dû changer. Les point de ces deux planetes dirigés vers les points correſpondants des autres aîtres, ont dû avoir une nouvelle direction; ou toutes les autres planetes ont du s'arrêter auſſi. Le mouvement de projectile & de gravitation ayant été ſuſpendu dans toutes les planetes, il faut que les cometes s'en ſoyent reſſenties, le tout pour tuer quelques malheureux déja écraſés par une pluye de pierres, tandis qu'il paroiſſoit plus digne de la ſageſſe éternelle d'éclairer & de rendre heureux tous les hommes ſans miracle, que d'en faire un ſi grand dans la ſeule vue de donner à Joſué plus de temps pour achever de maſſacrer quelques fuyards aſſommés.

Il en eſt ainſi de l'étoile nouvelle qui parut dans les cieux, & qui conduiſit les mages d'Orient en Occident. Cette étoile ne pouvoit être moindre que notre ſoleil qui ſurpaſſe la terre un million de fois en groſſeur. Cette maſſe énorme ajoutée à l'étendue, devoit déranger le monde entier compoſé de ces ſoleils innombrables appellés étoiles, qui probablement ſont entourées de planetes. Mais que dut-il arriver, quand elle marcha dans l'eſpace malgré la loi qui retient toutes

toutes les étoiles fixes dans leur place ? Les effets d'une telle marche ſont inconcevables.

Voilà donc non-ſeulement notre monde planétaire bouleverſé ; mais tous les mondes poſſibles auſſi, & pourquoi ? pour que dans ce petit tas de boue appellé la terre, les Papes s'emparaſſent enfin de Rome, que les Bénédictins fuſſent trop riches, qu'Anne du Bourg fût pendu à Paris, & Servet brulé vif à Geneve.

Il en eſt de même de pluſieurs autres miracles. La multiplication de trois poiſſons & de cinq pains nourriſſent abondamment cinq mille perſonnes. Que chacun ait mangé la valeur de trois livres, cela compoſe quinze mille livres de matiere tirées du néant, & ajoutées à la maſſe commune. Ce ſont-là je crois les plus fortes objections phyſiques.

C'eſt à vous, Monſieur, de réſoudre par une ſaine Philoſophie, ſans contradiction & ſans verbiage ces difficultés Philoſophiques, & de montrer qu'il eſt égal à Dieu que les loix éternelles ſoyent continuées ou ſuſpendues, que les Amorrhéens périſſent où ſe ſauvent, & que cinq mille hommes jeunent ou ſe repaiſſent. Dieu a pu parmi les mondes innombrables qu'il a formés choiſir cette planete,

quoiqu'une des plus petites, pour y déranger ſes loix: & ſi on prouve qu'il l'a fait, nous triomphons de la vaine Philoſophie. Votre Théologie & votre ſcience ſeront encore moins embaraſſées à mettre dans un jour lumineux l'autenticité de tous les miracles de l'Ancien & du nouveau Teſtament.

Evidence des Miracles de l'Ancien Teſtament.

Abadie; en prouvant, comme il a fait, les prodiges de Moïſe, eſt peut-être tombé dans le défaut ſi commun à tous les auteurs, de ſuppoſer toujours ce qu'on examine. Les incrédules recherchent ſi Moïſe a exiſté, ſi un ſeul des écrivains prophanes a parlé de Moïſe avant que les Hébreux euſſent traduit leurs hiſtoires en Grec; ſi l'homme, dont les Hébreux ont fait leur Moïſe, n'étoit pas ce *Miſem* des Arabes, tant célébré dans les vers Orphiques & dans les anciennes Orgies de la Grece, avant que les nations euſſent entendu parler de Moïſe. Ils recherchent pourquoi Flavian Joſephe, en citant les auteurs Egyptiens qui ont parlé de ſa nation, n'en cite aucun qui ait dit un ſeul mot des miracles de Moïſe. Ils

croyent que les livres qui lui ſont imputés, n'ont pu être écrits que ſous les Rois Juifs, & ils ſe fondent, ſur des paſſages de ces mêmes livres.

Abadie, au lieu de ſonder toutes ces profondeurs, tire ſon grand argument de ce que Moïſe n'auroit jamais pu dire à ſix cents trente mille combattans que la mer s'étoit ouverte pour eux, afin qu'ils puſſent s'enfuir, ſi ces ſix cents trente mille hommes n'en avoient été témoins. Et c'eſt préciſément ce qui eſt en diſpute. Les incrédules ne diſent pas, Moïſe a trompé ſix cents trente mille ſoldats qui ont cru voir ce qu'ils n'avoient pas vu; ils diſent, il eſt impoſſible que Moïſe ait eu ſix cents trente mille ſoldats, ce qui ſuppoſeroit près de trois millions de perſonnes; & il eſt impoſſible que ſoixante & dix Hébreux refugiés en Egypte, ayent produit trois millions d'habitans en deux cent cinq ans (*)

Il n'eſt pas probable que ſi Moïſe avoit eu trois millions de ſuivants à ſes ordres, & Dieu à leur tête, Il ſe fut enfui en lache; il n'eſt pas probable que s'il a écrit, il ait écrit autrement que ſur des pierres;

(*) Le texte dit quatre cents ans mais en ſupputant on n'en trouve que 205.

il eſt dit, que Joſué fit écrire tout le Deuteronome ſur un autel de pierres brutes enduites de mortier ; il n'eſt pas probable que le dépôt de ces pierres ſe ſoit conſervé, quand les Juifs furent eſclaves après Joſué ; il n'eſt pas ſûr que Moïſe ait écrit, il ne l'eſt pas même qu'il ait exiſté. Et d'ailleurs, toute la théogonie des Juifs ſemble priſe des Phéniciens, auprès de qui la troupe juive eu très-tard un très-petit établiſſement. C'eſt ainſi que nos adverſaires s'expliquent.

Il vous appartient, Monſieur, beaucoup plus qu'au docteur Abadie, de réfuter tous ces vains raiſonnements, & de montrer que ſi la nation Juive eſt beaucoup plus récente que les nations de Phénicie, de Caldée, d'Egypte, la race Juive remonte plus haut dans l'antiquité. Vous deſcendrez d'Adam à Abraham, & d'Abraham à Moïſe. Vous ferez voir que Dieu s'eſt manifeſté par des miracles continuels à cette race chérie & réprouvée ; vous nous apprendrez par quels reſſorts ſecrets de la Providence, les Juifs toujours gouvernés par Dieu même, & commandant ſi ſouvent en maîtres à la nature entiere, ont été pourtant les plus malheureux de tous les peuples, ainſi que le plus petit, le plus ignorant, le

plus cruel & le plus abſurde ; comment il fut à la fois miraculeux par la protection & par la punition divine, par ſa ſplendeur ſecrette, & par ſon abrutiſſement connu. On nous objecte ſa groſſiéreté, mais la grandeur de ſon Dieu en éclate d'avantage. On nous objecte que les loix de ce peuple ne lui parloient point de l'immortalité de l'ame. Mais Dieu qui le gouvernoit, le puniſſoit ou le recompenſoit en cette vie par des effets miraculeux.

Qui mieux que vous pourra démontrer que Dieu, ayant choiſi un peuple, il devoit le conduire autrement que les légiſlateurs ordinaires, & que par conſéquent tout devoit être prodige ſous la main de celui qui ſeul peut faire des prodiges. Enſuite, vous élevant de miracle en miracle, vous en viendrez au nouveau Teſtament.

Des Miracles du Nouveau Teſtament.

Les Miracles du Nouveau Teſtament doivent ſans doute être reconnus pour inconteſtables, puiſque les ſeuls livres qui en parlent ſont inconteſtables. Les faits les plus ordinaires n'obtiennent point de croyance, ſi les témoignages ne ſont pas

autentiques; à plus forte raiſon les faits prodigieux ſont-ils rejettés. Souvent même on les reprouve malgré les atteſtations les plus formelles; ſouvent on dit qu'une choſe improbable en elle-même ne peut devenir probable par des hiſtoires. Les incrédules prétendent qu'on doit plutôt croire que les Hiſtoriens ont erré, qu'on ne doit croire que la nature ſe ſoit démentie. Il étoit plus aiſé à un Juif ou à un demi-Juif de dire des ſottiſes, qu'aux aſtres de changer leurs cours. Je dois plutôt penſer que les Juifs avoient l'eſprit bouché, que je ne dois penſer que le ciel ſe ſoit ouvert. Tel eſt leur téméraire langage.

Il faut donc au moins que les livres qui annoncent des choſes ſi incroyables, ayent été examinés par les Magiſtrats, que les preuves de ces prodiges ayent été dépoſées dans les archives publiques, que les auteurs de ces livres ne ſe ſoient jamais contredits ſur la plus légere circonſtance; ſans quoi ils ſont légitimement ſuſpects de tromper ſur les plus graves. Il faut avoir cent fois plus d'attention, de ſcrupule, de ſévérité dans l'examen d'une choſe, à laquelle on dit le ſalut du genre humain attaché, que dans le plus grand procès criminel. Or il n'y a point

d'accuſation dans un procès qui ne ſoit déclarée calomnieuſe, ou du moins fauſſe, ſi les témoins ſe contrediſent.

Comment donc, continuent nos adverſaires, pourrons-nous croire à ces Evangiles qui ſe contrediſent continuellement? Matthieu fait deſcendre Jéſus d'Abraham par quarante deux générations, quoique dans ſon compte, il ne s'en trouve que quarante & une; & encore ſe trompe-t-il en faiſant Joſias pere de Jéchonias.

Luc fait deſcendre Jéſus du même Abraham par cinquante ſix générations, & elles ſont abſolument différentes de celles que Matthieu raporte. De plus cette généalogie eſt celle de Joſeph qui n'eſt pas le pere de Jéſus. Les incrédules demandent dans quel tribunal on décideroit de l'état d'un homme ſur de telles preuves?

Matthieu fait enfuir Marie, Joſeph & Jéſus en Egypte après l'apparition de la nouvelle étoile, l'adoration des mages, & le maſſacre des petits enfans. Luc ne parle ni du maſſacre, ni des mages, ni de l'étoile, & maintient que Jéſus reſta conſtamment dans la Paleſtine. Y a t-il, diſent les réfractaires, une contradiction plus grande.

Trois Evangéliſtes ſemblent formellement oppoſés à Jean. Matthieu, Marc

& Luc ne font vivre Jéſus qu'environ trois mois après ſon batême, & Jean après ce même batême, le fait aller trois fois à Jéruſalem pour faire la Pâque ce qui ſuppoſe au moins trois années.

On ſait combien d'autres contradictions les incrédules reprochent aux auteurs ſacrés. Mais ils ne ſe bornent pas à ces reproches ſi connus. Quand même, diſent-ils, les quatre Evangiles reçus ſeroient entiérement uniformes, quand même les quarante ſix autres qui furent rejettés avec le temps, dépoſeroient des mêmes faits, quand même tous les auteurs de ces livres auroient été des témoins oculaires, nul homme ſenſé ne doit ſur leur parole croire des prodiges inconcevables, à moins que ces prodiges, qui choquent la raiſon, n'ayent été juridiquement conſtatés avec la publicité la plus autentique.

Or, diſent-ils, ces prodiges n'ont point été conſtatés, & ils choquent la raiſon; car il ne leur ſemble pas raiſonnable que Dieu ſe ſoit fait Juif plutôt que Romain, qu'il ſoit né d'une femme vierge, que Dieu ait eu un frere aîné nommé Jaques, que Dieu ait été emporté ſur une montagne par le Diable & que Dieu enfin, ait fait tant de miracles pour être

foüetté, pour être ſupplicié, pour rendre le monde beaucoup plus méchant qu'il n'étoit auparavant, pour amener ſur la terre des guerres civiles de religion, dont on n'avoit jamais entendu parler, pour exterminer la moitié du genre humain, & pour ſoumettre l'autre à des moines.

Ils diſent que ces miracles; ſur leſquels autrefois les moines en éléverent tant d'autres pour nous ravir notre liberté & nos biens, n'ont été écrits que quatre-vingts ans après Jéſus dans le plus grand ſecret, par des hommes très-obſcurs, qui cachoient leurs livres aux Gentils avec le ſcrupule le plus religieux, & qui ne formerent une ſecte qu'à la faveur du mépris qui les déroboit au reſte des hommes.

De plus, diſent-ils, il eſt avéré que les premiers chrétiens forgerent mille faux actes, & juſqu'à des prophéties de Sybilles, comme on l'a déja dit. S'ils ſont dont reconnus fauſſaires ſur tant de points, ils doivent être reconnus fauſſaires ſur les autres. Or les Evangiles ſont les ſeuls monuments des miracles de Jéſus, ces Evangiles ſi longtemps ignorés ſe contrediſent, donc ces miracles ſont d'une fauſſeté palpable.

Ces objections, qu'il ne faut pas diſſimuler, ont paru ſi ſpécieuſes, qu'on y

répond encore tous les jours. Mais diſent-ils toujours répondre, eſt une preuve qu'on a mal répondu: car ſi on avoit teraſſé ſon ennemi du premier coup, on n'y reviendroit pas à tant de fois.

On ne ſoutient plus aujourd'hui la donation de Conſtantin au Pape Sylveſtre, ni l'hiſtoire de la Papeſſe Jeanne, ni tant d'autres contes; pourquoi? c'eſt qu'ils ont été détruits par la raiſon; & que tout le monde à la longue ſe rend à la raiſon, quand on la montre. On a diſputé longtemps ſur la circulation du ſang, ſur la peſanteur de l'air, ſur la cauſe des marées, ſur celle de l'arc-en-ciel ſur celle de la péſanteur, ſur le mouvement des planettes autour du Soleil. On ne diſpute plus aujourd'hui chez les gens raiſonnables. Pourquoi? C'eſt que ces matieres ont été pleinement éclaircies. Il y a donc encore quelque choſe d'obſcur touchant les miracles puiſqu'ils ſont aujourd'hui le ſujet d'une diſpute interminable. Le Paſteur Beker a compoſé quatre volumes pour prouver qu'il n'y a jamais eu de poſſédés n'y d'eſprits malins. Le Docteur Midleton a nié tous les miracles du ſecond ſiecle & des ſuivants. Mr. Jean Jaques Rouſſeau s'en eſt moqué hautement. Ce n'eſt pas aſſez de bruler ſon

livre. Il faut le réfuter ſolidement. Brûler un livre, c'eſt annoncer ſeulement qu'il nous déplait & que nous ſommes les maîtres. Mais la force n'eſt pas une raiſon. Les premiers Chrétiens étoient en droit de dire à ceux qui bruloient leurs livres & leurs perſonnes; brulez moins & raiſonnez mieux.

Je vous ai expoſé, Monſieur, naïvement les objections des incrédules qui me font frémir. Il ne faut ni les diſſimuler ni les affoiblir, parce qu'avec le bouclier de la foi on repouſſe tous les traits de l'enfer. Que ces Meſſieurs liſent ſeulement les livres de la primitive Egliſe, les Tertuliens, les Origenes, les Irenées, & ils ſeront bien étonnés. C'eſt à vous, Monſieur, de nous tenir lieu de tous ces grands hommes.

Perſonne aſſurément n'eſt plus en état que vous, de mettre fin à ces diſputes, & de nous délivrer d'un ſi grand ſcandale; perſonne ne fera mieux voir combien les miracles étoient néceſſaires, à quel point ils ſont évidents, quoiqu'on les combatte, pourquoi ils furent ignorés du Sénat & des Empereurs, ayant été ſi publics; pourquoi, lorſqu'ils furent plus connus des Romains, ils furent quelque-

ſois attribués à la magie, dont toute la terre étoit infectée; pourquoi il y avoit tant de poſſédés; comment les Juifs chaſſoient les diables avant Jéſus Chriſt, comment les chrétiens eurent le même privilege qu'ils n'ont plus. Développez-nous ce qu'en diſent Tertulien, Origene, Clément, Alexandrin, Irenée. Ouvrez-nous les ſources où vous puiſez la vérité; noyez l'incrédulité dans ces eaux ſalutaires, & raffermiſſez la foi chancelante des fideles.

Le cœur me ſaigne, quand je vois des hommes remplis de ſcience, de bon ſens & de probité rejetter nos miracles, & dire qu'on peut remplir tous ſes devoirs ſans croire que Jonas ait vécu trois jours & trois nuits dans le ventre d'une baleine, lorſqu'il alloit par mer à Ninive qui eſt au milieu des terres. Cette mauvaiſe plaiſanterie n'eſt pas digne de leur eſprit, qui d'ailleurs mérite d'être éclairé. J'ai honte de vous en parler; mais elle me fut répétée hier dans une ſi grande aſſemblée que je ne peux m'empêcher de vous ſupplier d'émouſſer la pointe de ces diſcours frivoles par la force de vos raiſons. Prêchez contre l'incrédulité, comme vous avez prêché contre le loup

qui ravage mon cher pays du Gévaudan, dont je ſuis natif: vous aurez le même ſuccès, & tous nos Citoyens, Bourgeois, Natifs & Habitans vous béniront, &c.

LETTRE III.

Du Propoſant à M. le Profeſſeur.

MONSIEUR,

JE vous prie de venir à mon ſecours contre un grand Seigneur allemand qui a beaucoup d'eſprit, de ſcience & de vertu, & qui malheureuſement n'eſt pas encore perſuadé de la vérité des miracles opérés par notre divin Sauveur. Il me demandoit hier pourquoi Jéſus auroit fait ces miracles en Galilée? Je lui dis que c'étoit pour établir notre ſainte religion à Geneve, dans la moitié de la Suiſſe & chez les Hollandois.

Pourquoi donc, dit il, les Hollandois ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents années: pourquoi donc n'a-t-il pas enſeigné lui-même cette Religion? Elle conſiſte à croire le péché originel, & Jéſus n'a pas fait la moindre mention du

péché originel: à croire que Dieu a été homme, & Jéſus n'a jamais dit qu'il étoit Dieu & homme tout enſemble: à croire que Jéſus avoit deux natures, & il n'a jamais dit qu'il eût deux natures: à croire qu'il eſt né d'une Vierge: au contraire il appellle ſa mère *femme*; il lui dit durement, *femme, qu'y a-t-il entre vous & moi?* A croire que Dieu eſt né de David: & il ſe trouve qu'il n'eſt point né de David; à croire ſa généalogie, & on lui en a fait deux qui ſe contrediſent abſolument.

Cette Religion conſiſte encore dans certains rites, dont il n'a jamais dit un ſeul mot. Il eſt clair par vos Evangiles que Jéſus naquit Juif, mourut Juif; & je ſuis fort étonné que vous ne ſoyez pas Juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi Juive, pourquoi les réprouvez-vous?

On lui fait dire même dans un Evangile, *Je ne ſuis pas venu détruire la loi mais l'accomplir.* Or eſt-ce accomplir la loi Moſaïque que d'en avoir tous les rites en horreur? Vous n'êtes point circoncis, vous mangez du porc, du lièvre & du boudin. En quel endroit de l'Evangile Jéſus vous a-t-il permis d'en manger? Vous faites & vous croyez tout ce qui n'eſt pas dans l'Evangile. Comment donc pouvez-vous dire qu'il eſt votre regle! les Apôtres de Jé-

ſus obſervoient la loi juive comme lui. *Pierre & Jean monterent au temple à l'heure neuvieme de l'oraiſon*, (Actes des Apôt. ch. 16) Paul alla longtemps après judaïſer dans le temple pendant huit jours, ſelon le conſeil de Jacques. Il dit à Feſtus, je ſuis Phariſien. Aucun Apôtre n'a dit: *Renoncez à la Loi de Moïſe*. Pourquoi donc les chrêtiens y ont-ils entiérement renoncé dans la ſuite des temps?

Je lui répondis avec cette modération qui ſied ſi bien à la vérité; & avec la modeſtie convenable à ma médiocrité. Si Dieu n'a rien écrit, & ſi dans les Evangiles Dieu n'a point enſeigné expreſſément la religion chrétienne, telle que nous l'obſervons aujourd'hui, ſes Apôtres y ont ſuppléé; s'ils n'ont pas tout dit, les peres de l'Egliſe ont annoncé ce que les Apôtres avoient préparé; enfin, les Conciles nous ont appris ce que les Apôtres & les Peres avoient cru ne devoir pas dire. Ce ſont les Conciles par exemple qui nous ont enſeigné la conſubſtantiabilité, les deux natures dans une ſeule perſonne, & une ſeule perſonne avec deux volontés. Ils nous ont appris que la paternité n'appartient pas au fils; mais qu'il a la vertu productive, & que l'eſprit ne la pas; parce que le St. Eſprit procede & n'eſt pas

engendré : & bien d'autres miſteres encore ſur leſquels Jéſus, les Apôtres les peres avoient gardé le ſilence ; il faut que le jour vienne après l'aurore.

Laiſſez-là votre aurore, me répondit-il, une comparaiſon n'eſt pas une raiſon. Je ſuis trop entouré de ténebres. Je conviens que les objets principaux de votre foi, ont été déterminés dans les Conciles, mais auſſi d'autres Conciles non moins nombreux, ont admis une doctrine toute contraire. Il y a eu autant de Conciles en faveur d'Arius & d'Euſebe, qu'en faveur d'Athanaſe.

Comment Dieu ſeroit-il venu mourir ſur la terre par le plus grand & le plus infame des ſupplices, pour ne pas annoncer lui-même ſa volonté, pour laiſſer ce ſoin à des Conciles qui ne s'aſſembleroient qu'après pluſieurs ſiecles, qui ſe contrediroient, qui s'anathématiſeroient les uns les autres, & qui feroient verſer le ſang par des ſoldats & par des bourreaux ?

Quoi, Dieu vient ſur la terre, il y naît d'une Vierge, il y habite trente trois ans ; il y périt du ſupplice des Eſclaves, pour nous enſeigner une nouvelle religion ? & il ne nous l'enſeigne pas ; il ne nous apprend aucun de ſes dogmes, il ne nous commande aucun rite ! tout ſe fait, tout s'é-

s'établit, ſe détruit, ſe renouvelle avec le temps à Nicée, à Calcédoine, à Epheſe, à Antioche, à Conſtantinople, au milieu des intrigues les plus tumultueuſes, & des haines les plus implacables! ce n'eſt enfin que les armes à la main qu'on ſoutient le pour & le contre de tous ces dogmes nouveaux.

Dieu, quand il étoit ſur la terre, a fait la Pâque en mangeant un Agneau cuit dans des laitues; & la moitié de l'Europe depuis plus de huit ſiecles croit faire la Pâque en mangeant Jéſus-Chriſt lui-même en chair & en os. Et la diſpute ſur cette façon de faire la Pâque, a fait couler plus de ſang que les querelles des maiſons d'Autriche & de France, des Guelfes & des Gibelins, de la Roſe blanche & de la Roſe rouge n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres, les Villes ont été hériſſées d'échaffauts pendant la paix. Il ſemble que les Phariſiens, en aſſaſſinant le Dieu des chrétiens ſur la Croix, ayent appris à ſes ſuivants à s'aſſaſſiner les uns les autres ſous le glaive, ſur la potence, ſur la roue, dans les flammes. Perſécutés & perſécuteurs, martirs & bourreaux tour à tour, également imbéciles, également furieux, ils tuent & ils meurent pour des

arguments dont les Prélats & les moines ſe mocquent en recueillant les dépouilles des morts & l'argent comptant des vivants.

Je vis que ce Seigneur s'échauffoit ; je lui répondis humblement ce que j'ai déja ſoumis à vos lumieres dans ma ſeconde Lettre, qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. Jéſus-Chriſt, lui dis-je, n'a commandé ni le meurtre de Jean-Hus, ni celui de Servet, ni celui de Jean Calas, ni les Guerres civiles, ni la Saint Barthélemi.

Je fus étonné, Monſieur, qu'il ne fut point du tout content de cette réponſe. Ce ſeroit, me dit-il, inſulter à ma raiſon, & à mon malheur de vouloir me perſuader qu'un tigre, qui auroit dévoré tous mes parents, ne les auroit mangés que par abus, & non par la cruauté attachée à ſa nature. Si la religion Chrétienne n'avoit fait périr qu'un petit nombre de Citoyens, vous pouriez imputer ce crime à des cauſes étrangeres. Mais que pendant quatorze à quinze ſiecles entiers, chaque année ait été marquée par des meurtres, ſans compter les troubles affreux des familles, les cachots, les dragonades, les perſécutions de toute eſpece, pires peut-être que le meurtre même ; que ces horreurs ayent toujours été commiſes au nom

de la religion chrétienne, qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations que chez elle ſeule; alors quel autre, qu'elle-même pouvons-nous en accuſer? tous ces aſſaſſinats de tant d'eſpeces différentes, n'ont eu qu'elle pour ſujet, & pour objet; elle en a donc été la cauſe. Si elle n'avoit pas exiſté, ces horreurs n'auroient pas ſouillé la terre. Les dogmes ont amené les diſputes, les diſputes ont produit les factions, ces factions ont fait naître tous les crimes. Et vous oſez dire que Dieu eſt le pere d'une barbare engraiſſée de nos biens & teinte de notre ſang, tandis qu'il lui étoit ſi aiſé de nous en donner une auſſi douce que vraye, auſſi indulgente que claire, auſſi bienfaiſante que démontrée, auſſi univerſelle que la nôtre eſt particuliere.

Vous ne ſauriez croire quel entouſiasme d'humanité & de zele échauffoit les diſcours de ce bon Seigneur. Il m'attendrit; mais il ne m'ébranla point: je lui dis que nos paſſions, dont nous avons reçu le germe des mains de la nature, & que nous pouvons régler, ont fait autant de mal qu'il en reprochoit au Chriſtianiſme, ah! dit-il, (les yeux mouillés de larmes) nos paſſions ne ſont point divines; mais vous prétendez que le Chriſtianiſme

eſt divin. Etoit-ce à lui d'être plus inſenſé & plus barbare que nos paſſions les plus funeſtes ?

Je fus ému de ces paroles. Hélas ! dis-je nous avons tout fait ſervir à notre perte juſqu'à la religion même ; mais ce n'eſt pas la faute de ſa morale, qui n'inſpire que la douceur & la patience, qui n'enſeigne qu'à ſouffrir & non à perſécuter.

Non, reprit-il, ce n'eſt pas la faute de ſa morale. C'eſt celle du dogme qui *diviſe en effet la femme & l'époux, le fils & le pere, qui aporte le glaive & non la paix.* Voilà la ſource malheureuſe de tant de maux. Socrate, Epictete, l'Empereur Antonin, ont enſeigné une morale pure contre laquelle nul mortel ne s'eſt jamais élevé ; mais ſi non contents de dire aux hommes, ſoyez juſtes, & réſignés à la providence, ils avoient ajouté, croyez qu'Epictete procede d'Antonin, ou bien qu'il procede d'Antonin & de Socrate : croyez-le ; ou vous périrez ſur un échaffaut, & vous ſerez éternellement brulés dans l'enfer : ſi dis-je, ces grands hommes avoient exigé une telle croyance, ils auroient mis les armes à la main de tous les hommes, ils auroient perdu le genre humain dont ils ont été les bienfaicteurs.

Par tout ce que me diſoit ce Seigneur

ſéduit mais reſpectable, je vis que ſon ame eſt belle, qu'il déteſte la perſécution, qu'il aime les hommes, qu'il adore Dieu, & que ſa ſeule erreur eſt de ne pas croire ce que Paul appelle la folie de la Croix, de ne pas dire avec Auguſtin, *je le crois, parce qu'il eſt abſurde, je le crois parce qu'il eſt impoſſible.* Je plaignois ſon obſtination, & j'aimois ſon caractere.

Il eſt aiſé de ramener au joug une ame criminelle & tremblante qui ne raiſonne point: mais il eſt bien difficle de ſubjuguer un homme vertueux qui a des lumieres. J'eſſayai de le dompter par ſa vertu même. Vous êtes juſte, vous êtes bienfaiſant, lui dis-je, les pauvres avec vous ceſſent d'être pauvres; vous conciliez les querelles de vos voiſins; l'innocence opprimée trouve en vous un ſûr appui. Que n'exercez-vous le bien que vous faites au nom de Jéſus qui l'a ordonné? voici, Monſieur, ce qu'il me répondit; je m'unis à Jéſus, s'il me dit, *aimez votre prochain*: car alors il a dit ce que j'ai dans mon cœur; je l'ai prévenu. Mais je ne ſaurois ſouffrir qu'un auteur attribue à Jéſus ſeul un précepte qui ſe trouve dans Moïſe comme dans Confucius, & dans tous les Moraliſtes de l'antiquité. Je m'indigne de voir qu'on faſſe dire à Jéſus, je

vous aporte un précepte nouveau, je vous fais un commandement nouveau ; (*a*) *c'eſt que vous vous aimiez mutuellement.* Le Lévitique avoit promulgué ce précepte deux mille ans auparavant d'une maniere bien plus énergique. Quoique moins naturelle (*b*) *tu aimeras ton prochain comme toi-même,* & c'étoit un des préceptes des Caldéens. Cette faute groſſiere & impardonnable dans un auteur Juif, a fait malheureuſement ſoupçonner à beaucoup de ſavants que l'Evangile attribué à Jean, eſt d'un chrétien Platonicien qui écrivit dans le commencement du ſecond ſiecle de notre Ere, & qui connoiſſoit moins l'ancien Teſtament que Platon, dans lequel il a pris preſque tout le premier chapitre.

Quoiqu'il en ſoit de cette fraude & de tant d'autres fraudes, j'adopte la ſaine morale partout où je la trouve : elle porte l'empreinte de Dieu même ; car elle eſt uniforme dans tous les temps & dans tous les lieux. Qu'a-t-elle beſoin d'être ſoutenue par des preſtiges, & par une métaphyſique incompréhenſible ? en ſerai-je plus vertueux, quand je croirai que

(*a*) Jean ch. 13.
(*b*) Lévitiq. ch. 15.

le fils a la puiſſance d'engendrer & que l'eſprit procede ſans avoir cette puiſſance? ce galimatias théologique eſt-il bien utile aux hommes? y a-t-il aujourd'hui un eſprit ſenſé, qui penſe que le Dieu de l'univers nous demandera un jour ſi le fils eſt de même nature que le pere, où s'il eſt de ſemblable nature? qu'ont de commun ces vaines ſubtilités avec nos devoirs?

N'eſt-il pas évident que la vertu vient de Dieu & que les dogmes viennent des hommes qui ont voulu dominer? vous voulez être prédicant, prêchez la juſtice & rien de plus. Il nous faut des gens de bien & non des ſophiſtes. On vous paye pour dire aux enfans: *reſpectez aimez vos peres & vos meres, ſoyez ſoumis aux loix; ne faites jamais rien contre votre conſcience. Rendez votre femme heureuſe; élevez vos enfans dans l'amour du juſte & de l'honnête; aimez votre patrie. Adorez un Dieu éternel & juſte. Sachez que puiſqu'il eſt juſte, il doit récompenſer la vertu & punir le crime ſans vous mettre en peine quels ſeront préciſément les chatiments & les récompenſes; parce que ne ſachant pas ce qu'il faiſoit de vous avant votre naiſſance, vous ne ſavez pas ce qu'il fera de vous après votre mort.*

Voila, continua t-il ; le ſymbole de la raiſon & de la juſtice En inſtruiſant la jeuneſſe de ces devoirs, vous ne ſerez pas à la vérité décorés de titres & d'ornements faſtueux, vous n'aurez pas un luxe mépriſable & un pouvoir abhorré. Mais vous aurez la conſidération convenable à votre état, & vous ſerez regardés comme de bons citoyens, ce qui eſt le plus grand des avantages.

Je ne vous répete Monſieur, qu'une très-foible partie de tout ce que me dit ce bon Seigneur. Je vous conjure de l'éclairer: il mérite de l'être. Il adore ſincérement dans Dieu le pere commun de tous les hommes, un pere infiniment ſage & infiniment tendre, qui ne préfere point le cadet à l'ainé, qui ne prive point de ſon ſoleil le plus grand nombre de ſes enfans, pour aveugler le plus petit à force de lumieres, un pere infiniment juſte qui ne châtie que pour corriger, & qui récompenſe au-delà de notre eſpoir & de notre mérite. Ce bon Seigneur met dans le gouvernement de ſa maiſon toutes ces maximes en pratique. Il ſemble qu'il imite le Dieu qu'il adore; vous lui donnerez tout ce qui lui manque.

J'ai fait ce que j'ai pu, & je n'ai point réuſſi. Je lui ai demandé ce qu'il ri-

quoit en ſoumettant ſa raiſon? Je riſque, m'a-t-il répondu, de mentir à Dieu & à moi-même, de dire je vous crois, quand je ne vous crois point; & d'offenſer l'Etre des êtres qui m'a donné cette raiſon. Je ne ſuis pas dans le cas d'une ignorance invincible, mais dans celui d'une opinion invincible Penſez-vous, a-t-il ajouté, que Dieu me punira pour n'avoir pas été de votre avis? Et qui vous a dit qu'il ne vous punira pas d'avoir réſiſté au mien? Je vous ai parlé ſuivant ma conſcience, oſeriez vous jurer entre Dieu & moi que vous avez toujours parlé ſelon la vôtre? Vous m'avez dit que vous croyez que Jonas a été trois jours & trois nuits dans le ventre d'un poiſſon, que dans l'Egypte où il n'y eut dans tous les temps que très peu de cavalerie à cauſe des canaux, le Pharaon d'Egypte pourſuivit avec une cavalerie nombreuſe environ trois millions d'Hébreux, après que l'Ange du Seigneur avoit tué tous les animaux &c. &c. &c. & moi je vous dis que je n'en crois rien.

Qui de nous deux eſt plus près du doute? Qui de nous deux dans le ſecret de ſon cœur a parlé avec plus de ſincérité? Quand je paroitrai devant Dieu à ma mort, j'y paroitrai avec confiance; mais

n'aurez-vous pas à trembler dans ce moment fatal, vous qui pour le vain plaiſir de me ſubjuguer, m'avez voulu faire croire des choſes dont il eſt impoſſible que vous ſoyez convaincu.

Je voulois repliquer; car j'avois de bonnes raiſons à dire; mais il ne voulut pas les écouter; il me quitta, je ſentis que c'étoit de peur de ſe mettre en colere & de me fâcher; je vis qu'il ne vouloit dégrader ni ſa raiſon ni la mienne. Je fus touché de cette bonté pour moi & de cet effort qu'il faiſoit contre les mouvements d'une paſſion ſi commune.

J'ai demeuré depuis ce moment en proie à mes réflexions, j'ai tremblé qu'ayant voulu convertir ce brave homme ce ne fut lui qui me convertit; je ne pouvois repouſſer de mon cœur ces dernieres paroles. Je me diſois à moi-même, le Dieu de bonté & de miſéricorde exigeroit-il en effet de nous des raiſonnemens ſubtils, plutôt que des actions vertueuſes? Ne vaut-il pas mieux cent fois, comme l'a dit ce bon Seigneur, ſecourir le pauvre, & défendre l'opprimé, que de diſcuter des faits obſcurs paſſés il y a deux mille ans? Je ſuis bien certain qu'on ne peut déplaire à Dieu en faiſant de bonnes œuvres. Suis-je auſſi certain qu'on peut lui

plaire par des argumens de l'école? Que vous dirai-je enfin? Mon ame eſt bouleverſée. J'avois commencé par vous prier de m'appuyer contre ce Seigneur qui m'inſpire de la vénération, & je finis par vous conjurer de me ſecourir contre moi-même.

AVERTISSEMENT

Néceſſaire pour l'intelligence de ce qui ſuit.

Mr. Théro ayant écrit ces trois Lettres à Mr. le Profeſſeur C... ſon ami, ce Profeſſeur profondément pénétré de la ſincérité & de la candeur du Propoſant communiqua ces Lettres à quelques perſonnes pieuſes, ſages & tolérantes: elles parvinrent au Sr. Néedham Jéſuite Irlandois qui étoit alors à Geneve & qui ſervoit de précepteur à un jeune Irlandois, Néedham fit imprimer les trois Lettres pour avoir le mérite d'y répondre. On ne ſçut pas d'abord que cette réponſe fut de lui. Nous dirons dans la ſuite de ce recueil à qu'elle occaſion Mr. Théro a parlé d'anguilles au Jéſuite Néedham; Et quelle figure l'illuſtre Mr. Covelle a faite dans cette ſavante diſpute. Il ſuffit à préſent de ſavoir que Néedham donna abſolument incognito la Réponſe qu'on va lire, ſi on le peut.

REPONSE

Du Jéſuite Néedham à Monſieur le Proposant Théro, ſous le nom d'un Profeſſeur de Théologie.

MONSIEUR LE PROPOSANT,

AVant que de s'engager dans une diſcuſſion, qui demande un certain degré de ſcience, on doit commencer par acquérir les connoiſſances néceſſaires (a). Si un Philoſophe m'objecte que les miracles ne ſont pas vraiſemblables, parce que, ſelon lui, l'univers ſe gouverne comme une machine, ſans cauſe premiere (b). Je répons que le vraiſemblable n'eſt pas toujours vrai, ni le vrai toujours vrai-

(a) *Acquérez les donc.*

(b) *Jéſuite calomniateur, on n'a rien dit de cela; on a dit tout le contraire*; que Dieu gouverne l'univers ſon ouvrage par ſes loix éternelles. *Pourquoi as-tu l'impudence d'accuſer de nier une cauſe premiere, ceux qui ne parlent que d'une cauſe premiere? Tu devois ſavoir que cette arme rouillée dont tes pareils ſe ſont tant de fois ſervis, eſt aujourd'hui auſſi abhorrée qu'inutile.*

ſemblable. Selon vous, la morale (c), qui eſt bien peu de choſe ; doit être aſſujetti à la phyſique. Selon moi, la phyſique doit être aſſujettie à la morale. Les miracles ne ſont que des exceptions locales, dont Dieu eſt toujours maître, qui ne dérangent pas le ſyſtême général ; mais en revanche ils nous ont valu l'établiſſement de la Morale Evangélique, & cette Morale a donné une ſuite d'hommes vertueux dans tous les ſiecles qui ne valoient pas moins que Monſieur le Propoſant des autres queſtions (d).

Ce Philoſophe profond veut que tout le ſyſtême de l'Univers ſe dérange pour prolonger le jour en faveur de Joſué ; planetes, cometes, mouvement projectile, gravitation, &c. & ce Philoſophe, malgré ſa profondeur, ne voit pas, que la prolongation du jour ne demande pas autre choſe, que la ſimple ſuſpenſion de la rotation de la terre autour de ſon axe (e). La terre en attendant continue tran-

(c) *Jéſuite calomniateur, comment es-tu aſſez abandonné pour dire de toi-même que la morale eſt peu de choſe, ou pour imputer lâchement ce crime à ton adverſaire qui ne prêche que la morale !*

(d) *Et qui valoient un Jéſuite.*

(e) *On voit par les Lettres ſuivantes quelle eſt l'ignorance de ce Jéſuite Néedham qui oublie que la Lune s'arrêta ſur Aialon.*

quillement ſa courſe; la Lune, les planetes & les cometes circulent ſans s'arrêter un inſtant, & la ſuſpenſion du mouvement de projectile & de gravitation n'a rien à faire avec le miracle de Joſué. Pour que Mr. le Propoſant puiſſe ſe propoſer, à l'imitation d'Alphonſe Roi de Caſtille, comme digne d'aſſiſter au Conſeil du Très-haut, il lui conviendra très-fort de prendre d'avance quelques leçons d'Aſtronomie (f).

Monſieur le Propoſant des autres queſtions croit que c'eſt bien pis quand il s'agit de l'Etoile nouvelle qui parut dans les Cieux, & qui conduiſit les Mages d'Orient en Occident; cependant je ne vois rien de pis que le bouleverſement entier du Ciel & de la Terre. N'importe; paſſons lui ſa volonté ſacrée; puiſqu'un ſi grand homme le veut, il faut le croire. Mais pourquoi veut-il abſolument que cette Etoile ſoit auſſi grande que notre Soleil, qui ſurpaſſe la terre un million de fois en groſſeur? Les étoiles fixes, il eſt vrai, ſont regardées communément par

(f) *Apprends là donc maître Néedham, & ſache que pour que le Soleil & la Lune s'arrêtent dans leur cours, il eſt néceſſaire qu'elles ne répondent plus aux mêmes planetes. Un écolier de deux jours le l'apprendroit.*

les Aſtronomes, comme égales en groſſeur à notre Soleil; Mais celle-ci n'était pas une étoile fixe, puiſqu'elle marchait pour conduire les Mages; & Mercure ſe nomme étoile dans le ſtile commun, quoiqu'il ſoit bien plus petit que la Terre qui eſt elle-même un million de fois plus petite que le Soleil. Il y a des cometes de toute grandeur; & bien loin *d'être retenues par quelque loi de ſtabilité dans leur place, ou de déranger le monde entier par une maſſe énorme ajoutée à l'étendue*, elles ſe meuvent librement dans toutes les directions poſſibles. Une comete, telle que Mr. le Propoſant la voudroit, créée dès le commencement du Monde par un Dieu qui prévoit tout, pour tenir exactement telle courſe, & paroître préciſément dans un tel temps, eſt préciſément ce qu'il falloit pour conduire les Mages, & pour être ſtationaire ſelon la combinaiſon de ſon mouvement avec celui de la terre au moment requis, ſans bouleverſer l'univers.

Il eſt vrai, & très-vrai, comme Mr. le Propoſant ajoute ſpirituellement, qu'il ne valoit pas la peine, pas même, s'il veut, de créer une comete, *pour que dans ce petit tas de boue appellée la terre, les Papes s'emparaſſent enfin de Rome, que les Bénédictins fuſſent trop riches, qu'Anne du*

TAYLOR OX

Bourg fut pendu à Paris, & Servet brûlé vif à Geneve. C'eſt préciſement comme ſi l'on diſoit, qu'il ne valoit pas la peine d'avoir une légiſlation en France, pour que deux cents maltotiers s'enrichiſſent aux dépens du peuple (g), (h) * Mais ſi Mr. le Propoſant ne voit pas des fins plus auguſtes & plus dignes de la Divinité, dans l'établiſſement de la Religion Chrétienne, ce n'eſt pas la faute de ſon fondateur. En attendant quil voye plus clair, les Papes valent bien les Tiberes &

(g) *Quelle pitié de comparer des loix éternelles émanées de la Divinité aux réglements établis par les hommes!*

(h) *Voyez la ſeptieme Lettre de Mr. le Propoſant Théro.*

Note du Jéſuite Néedham.

* Je raiſonne ici *ad hominem*, ſelon ſa façon d'enviſager les objets, pour le frapper avec plus de force, & faire ſentir vivement au Lecteur le fiel & la foibleſſe de ſes paralogiſmes; *Répondez* dit, Salomon, *à un inſenſé ſelon ſa folie.* (§) Voila des raiſons.

Note de Mr. Covelle.

(§) *Crois-moi mon pauvre Néedham, pour raiſonner extravagamment, tu n'as pas beſoin de te gêner. Abandonne-toi à ton beau naturel.*

& les Nérons ; (*i*) les Bénédictins partagent leurs richeſſes ſélon la volonté du Prince avec bien des perſonnes étrangeres à leur inſtitut, gens du monde, & du bon ton, qui ne donnent aucune priſe à la haine Philoſophique ; & pour preuve que la Religion, telle que l'Evangile nous la tranſmet, épurée de toute paſſion, ne pend & ne brule perſonne, il ſuffit de voir que bien des gens cent fois pires que Servet ſe déchainent en chiens enragés contre elle, ſans que perſonne penſe à les bruler. Nos Philoſophes malheureuſement ſont venus plus de cent ans trop tard, ou pour reprimer la puiſſance exorbitante des Papes, ou pour déclamer avec avantage contre l'intolérance des Eccléſiaſtiques (*).

(*i*) *Je le crois bien.*

(*) *Non Néedham, on ne viendra jamais ni trop tôt, ni trop tard pour réprimer des uſurpations qui durent encore, & pour déplorer des déſaſtres dont la mémoire ne périra jamais. Il faut que tous les ſiecles ſe lévent en jugement contre les ſiecles affreux qui onc vû les maſſacres des Albigeois, ceux de Merindol, ceux de la St. Barthelemi, ceux d'Irlande & des Cévennes, parce que tant qu'il y aura des théologiens dans le monde, ces temps horribles peuvent renaître, parce que l'inquiſition ſubſiſte, parce que les convulſionnaires ont troublé depuis peu la France, parce que*

Monſieur le Propoſant calcule très-ſavamment que la multiplication miraculeuſe de deux poiſſons, & cinq pains, ſuppoſe la valeur de quinze mille livres de matiere tirées du néant, & ajoutées à la maſſe commune. Calcul ſans doute effrayant ! Sur tout, ſi cette matiere fût tirée du néant, ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire pour l'exiſtence du miracle, mais qui n'égale pas tout-à-fait la création de l'Univers, ſans être pourtant plus impoſſible, *ſi Deus intenſit.* Mais que dira-t-il, ſi cette multiplication ſe faiſait par la ſimple converſion d'autre matiere en poiſſon, & en pain ? Dieu, qui donne, ſans ceſſe, par les loix ordinaires de la nature, une quantité de nourriture ſuffiſante pour l'immenſité de ſes créatures, ne pouvoit-il pas d'une maniere plus abrégée, produire aſſez, par une converſion inſtantanée, en le tirant de la maſſe commune, pour nourrir abondamment cinq mille perſonnes ? Si ce ſont là, comme le Propoſant croit, les plus fortes objections contre les miracles, un Chrétien,

les billets de confeſſion ont produit ſous nos yeux un parricide.

Apprends que les ſages doivent en tout temps réprimer tes pareils.

à qui ſa Religion eſt chere, peut ſe tranquiliſer ſur ſon ſort ſans s'effrayer beaucoup des efforts des incrédules. Du reſte, celui qui ne voit dans ces deux miracles, que la deſtruction de quelques centaines d'Amorrhéens, ou le repas de cinq mille perſonnes, ſans étendre ſa vue à la ſuite de cauſes & d'effets, ne voit en vérité que peu de choſe. Il y a entre lui, & le vrai ſavant en fait de Religion, autant de différence qu'il y a entre le Philoſophe & le payſan qui ne voit que la mouche qui le pique, & ſe fâche contre le Ciel pour avoir produit un animal ſi importun. Pour tout remede à la baſſeſſe de ſa vue, je lui conſeille la lecture de l'Hiſtoire univerſelle de Boſſuet, qui vaut bien celle de l'Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale pour le moins, parce que Boſſuet ne choiſit pas les événemens en les iſolant, pour les préſenter enſuite ſelon la petiteſſe de certaines vues particulieres ſous tel coloris faux, qu'il plait à l'amour propre de leur donner; mais il les enchaine enſemble dans leur ordre naturel, pour faire paroître les deſſeins de la Divinité, qui préſide, & qui dirige ce que la Sainte Ecriture appelle *telam, quam orditus eſt ſuper omnes nationes.*

Mr. le Propoſant me pardonnera ſans

doute, ſi je n'entre point dans un détail trop long, qui me couteroit un volume de quelques centaines de pages, pour répondre à toutes les objections ſurannées, qu'il entaſſe contre les miracles de l'Ancien, & du nouveau Teſtament. Il avoue cependant, ce qu'il ne faut pas diſſimuler, dit-il, qu'on y répond encore tous les jours ; *mais toujours répondre*, ajoute-il très-ſpirituellement, *eſt une preuve qu'on a mal répondu* Toujours répondre, ſuppoſe ſeulement que les adverſaires reviennent à la charge ; mais en bonne Logique ce n'eſt pas une preuve qu'on ait mal répondu, parce qu'on ne peut pas impoſer ſilence aux opiniâtres, qui s'acharnent contre la vérité. On a toujours donné les mêmes réponſes à toutes ces objections très-ſurannées, & il y eut un temps où après des oppoſitions marquées, la Religion triompha *& ſiluit in conſpectu ejus orbis terrarum* ; néanmoins qui peut répondre de la folie toujours renaiſſante des hommes? Les inſenſés reviennent ſans ceſſe à la quadrature du cercle (l), mal-

Note de Mr. Euller.

(l) *Pauvre Néedham on ne répond plus aujourd'hui à ceux qui trouvent la quadrature du cer-*

gré la démonſtration de ſon impoſſibilité, & ſi le plus grand des intérêts anime les incrédules, eſt il étonnant qu'à meſure qu'on les recule, ils reviennent toujours? Mais qu'il me ſoit permis de retorquer leur argument. Si les ſoi-diſans Philoſophes avoient tant fait par leurs objections, que d'écraſer parfaitement la Religion, & de la réduire dans l'eſprit de tout homme ſenſé à l'état de la fable de Mahomet (m); je dirai plus, ſi un ſeul parmi eux oſoit penſer que l'Evangile porte autant l'empreinte de fauſſeté que le Koran des Muſulmans, certains maîtres d'incrédulité par excellence ne ſeroient pas tentés de revenir à tout moment, ſoit qu'ils écri-

cle, non plus qu'à ceux qui changent de la farine en anguilles.

Note de Mr. Beaudinet.

(m) *Que veut dire ce barbouilleur, traite-t-il de fable l'hiſtoire de Mahomet, prétend-il que le Koran ſoit un recueil d'hiſtorietes? Le Koran eſt à la vérité un amas de ſentences morales, de préceptes, d'exhortations de prieres, de traits de l'ancien teſtament raportez ſelon la tradition Arabe. Le tout eſt compoſé ſans ordre, ſans liaiſon. Il y regne beaucoup de fanatiſme. Il eſt plein d'erreurs phyſiques. Mais ce n'eſt point ce que nous appellons une fable.*

vent, soit qu'ils conversent, contre un livre, qu'ils mettroient naturellement au rang des mille & une nuits Arabes. Au lieu donc de nous persécuter avec leurs doutes minutieux, & de s'accrocher aux mots & aux syllabes, en épluchant la Bible, ils nous mépriseroient trop pour se donner tant de peines. (n) Car qu'un Japonnois s'avise de les menacer de la colere de Xaca & d'Amida, ils s'en moqueront indubitablement sans se mettre en colere, sans lui dire des injures, & sans lui faire l'honneur de raisonner contre ses erreurs. La Religion se soutient toujours malgré la tempête. *Morsus profundo pulchrior evenit. Per damna, per cædes ab ipso ducit opes animumque ferro* (o). Je crois donc pouvoir assurer mes lecteurs, qu'ils trouveront des réponses très-solides, & très-satisfaisantes aux difficultés de Mr. le Proposant, dans les écrits polémiques de toutes les Nations de l'Euro-

Note de Mr. Boudri.

(n) *Non Jésuite Needham. Je ne me fâcherai pas contre un bonze du Japon qui ne me persécutera pas. Je me fâcherai contre un bonze d'Europe qui voudra me susciter des persécutions, & je mépriserai un Jésuite d'Irlande.*

(o) *Courage Needham, prouve la religion par Horace.*

pe. Ces objections ne ſont nouvelles que par la forme mauſſade qu'elles prennent entre les mains du Propoſant ; mais qu'il les préſente s'il peut dans tout leur jour, elles ne ſont réellement que de purs paralogiſmes : celui qui lui répond par ce court imprimé eſt *qualifié* (p) par ſes recherches, pour s'inſcrire en faux contre leur prétendue invincibilité. Après tout, l'invincibilité de certaines objections tant vantées n'eſt que relative, & ſi l'on juge de leur force par celle de Monſieur le Propoſant, la queſtion ſera bientôt décidée ; ce petit écrit ſuffit pour le faire appercevoir.

Mais s'il n'eſt pas un Logicien de la première claſſe, il eſt en revanche rempli d'humanité, il doit avoir naturellement le cœur excellent. Oh ! que je plains ſa trop grande ſenſibilité, qui le fait tant ſouffrir ! & quel malheur d'être né ſi compatiſſant pour des gens, qui certainement le payeront d'ingratitude !

„ *Le cœur me ſaigne*, dit-il, quand je „ vois des hommes remplis de ſcience, de „ bon ſens ; & de probité, rejetter les „ miracles, & dire, qu'on peut remplir „ tous ſes devoirs ſans croire que Jonas

(p) *Tu-es plaiſamment qualifié.*

„ ait vécu trois jours & trois nuits dans „ le ventre d'une Baleine, *lorſqu'il alloit „ par mer à Ninive, qui eſt au milieu des ter- „ res.* Effectivement à le prendre comme il eſt, il peut fort bien ignorer comme il ignore nombre d'autres choſes très-claires, qu'un homme ne peut pas remplir tous ſes devoirs ſans croire tout ce que Dieu exige de lui qu'il croye; mais je ne puis pardonner à ſa ſimplicité, ni à celle de cette grande aſſemblée; (où l'eſprit, dont il nous donne un échantillon ſi beau, voltigeoit librement aux dépens de nos pauvres croyans,) qu'ils ignorent tous, que Jonas n'alloit pas alors *par mer à Ninive*, mais qu'au contraire il s'étoit embarqué exprès dans un port de mer pour s'enfuir, & s'éloigner de plus en plus de cette Ville méditerranée (q). Tharſis: c'eſt le nom de l'endroit où il ſe rendoit contre les ordres de Dieu, certainement n'étoit pas au milieu de terres. Que Monſieur le docte Propoſant ait donc la bonté de relire ſa Bible, & de revoir ſes cartes Géographiques; je l'aſſure que ſon

Notè de Mr. Claparede.

(q) *Le propre des gens qui ont tort eſt de ne pas entendre raillerie.*

pauvre cœur ceſſera de ſaigner pour ceux qui ſe moquent ſans doute de ſon ignorance. Du reſte, celui qui conſerve la vie d'un enfant dans le ſein de ſa mere pendant pluſieurs mois, par des moyens faciles, & qui ſe retrouvent très-ſouvent dans les adultes, ſelon les Anatomiſtes; peut auſſi conſerver la vie d'un homme pendant trois jours & trois nuits dans le ventre, je ne dirai pas avec le Propoſant, d'une baleine, car l'eſpece du poiſſon n'eſt pas décidée, mais de quelque gros poiſſon, qui étoit propre aux deſſeins de la Divinité. Ici ſi les voyes qu'elle a choiſies pour préfigurer le Meſſie vous bleſſent la vue, & paroiſſent tortueuſes, ſachez, que ſouvent la ſageſſe de Dieu eſt folie auprès des hommes, & que réciproquement la ſageſſe charnelle de nos Philoſophes eſt folie devant Dieu. C'eſt un événement Prophétique, qui regarde directement le Meſſie, comme tant d'autres dans la Bible, rejetté par l'incrédule, qui ne voit que la ſingularité du fait, ſans voir ni les moyens, ni la fin; mais il eſt très-intelligible, eſt très-croyable au fidele Chrétien, qui connoiſſant la voix de Dieu, ſe repoſe ſur ſa puiſſance, ſa ſageſſe, & ſa véracité. Peignons les faux Philoſophes de nos jours d'un ſeul trait,

tout ce qui eſt au-deſſus de ce qu'ils voyent journellement, les frappe d'un étonnement ſtupide; *comment peut-on être Perſan?* (*) (§).

Pour concluſion, voici l'avis ſincere & unique que le Répondant donne au Propoſant. Si tu es d'un grand eſprit, de qui ne paroît pas trop par tes queſtions, ou ſi tu crois en avoir beaucoup, ne te fie pas à ton génie, qui te trompe; & ne ſeme pas ſourdement tes perſuaſions du cœur, pour rendre celui des autres auſſi ſtoumt & auſſi remuant que le tien. Je dirai de plus à tes Auditeurs, tes Lecteurs, tes Admirateurs, Quand on vous inſinue

Note de Needham.

* Jésus-Christ lui-même en ſe comparant à Jonas atteſte la vérité de ce fait prophétique; & quoique nous ſemblions toucher de près à ce tems malheureux dont il parle quand il dit: *A l'arrivée du Fils de l'homme, penſez-vous qu'il trouvera de la foi ſur la terre?* Néanmoins j'oſe me perſuader, qu'un grand nombre encore de nos Philoſophes en croiront plutôt Jéſus-Christ que Monſieur le Propoſant des autres queſtions.

Note de Mr. Coveſle.

(§) *Ainſi donc le Jéſuite Needham croit que le monde va finir, il eſt fini en effet pour les Jéſuites.*

adroitement certaines difficultés capticuses, qui paroissent porter contre la Religion, ayez recours à ceux de vos Pasteurs, dont la profession est d'étudier sans cesse les vérités éternelles, & ne vous fiez pas aux faux Philosophes, qui ne veulent ni entendre ni gouter ces matieres. Faites, comme si vous aviez quelque maladie dangereuse, demandez un habile médecin, & ne vous attachez pas aux charlatans, ni à leurs saltinbanques. Les Orateurs autrefois avec leur langue dorée ont causé la ruine d'Athenes; ils furent représentés, dit-on, par une figure avec la bouche ouverte, d'où sortoient des liens, qui s'attachoient aux oreilles d'une multitude d'Auditeurs. Quelqu'un s'avisa de demander, qui avoit attaché tant de fainéans à ce malheureux? Demandez plutôt, dit un assistant, ce qui pouvoit attacher ce malheureux à tant de fainéans, dont la plus vive passion est d'être chatouillés. Mais je m'arrête sans faire l'application de cette histoire à notre siecle, pour admirer l'esprit éclairé de Monsieur le Proposant : car dans les dernieres lignes, & comme par inspiration, il lui est venu à propos une pensée très-heureuse, qui couronne sa feuille volante. Il com-

pare les incrédules, j'ai preſque dit, il ſe compare lui-même, à la bête féroce du Gévaudan, qui n'attaque, dit-on, que des femmelettes & des enfans, un véritable faux-fuyant, dont on ignore le nom & les qualités, & qui déroute par ſes marches ſourdes & cachées les plus habiles chaſſeurs. Tout eſt lié ſelon les Philoſophes dans la nature, & malheureuſement dans ce ſiecle la Morale ne ſuit que trop la Phyſique. Dieu vous préſerve, mes chers Lecteurs, vous, & votre poſtérité, de la bête féroce du Gévaudan! (r)

Note de Mr. Deluc le pere.

(r) *Tu n'es pas au fait mon ami: notre Profeſſeur Clap, avoit prêché ſur la bête du Gevaudan & c'eſt de quoi Mr. Théro l'avoit remercié dans ſa ſeconde lettre. Tu prends toujours martre pour renard.*

OBSERVATION.

LEs Incrédules ſont nommés communément *eſprits forts* (s); ils adoptent volontiers ce titre, & ils paroiſſent s'en faire gloire. J'examine leur droit à cette qualification, que je dirai plutôt pompeuſe, que glorieuſe. Eſt-ce à cauſe des difficultés qu'on rencontre, quand on cherche à devenir incrédule, & qui demandent une certaine force d'eſprit pour être vaincues? Oui, ſans doute; mais de qu'elle nature ſont-elles ces difficultés? Il eſt ſûr qu'elles ne viennent pas de la nature intime du ſujet, & comme les Orateurs le diſent, *ex viſceribus cauſæ.* Car il eſt bien plus facile & plus naturel, ce me ſemble, de rejetter un myſtere incompréhenſible, ou un miracle quelconque, que de l'admettre, & de s'élever à la croyance des choſes au-deſſus de la nature: comme il eſt bien plus aiſé à un payſan en ſe conformant au matériel de la vue, de

Note de Mr. la Capitaine.

(s) *Et des eſprits foibles, & des eſprits faux, & des eſprits lourds, qu'en dirons-nous?*

ſe perſuader que le ſoleil n'eſt pas plus grand que ſon chapeau, que de croire ſcientifiquement, qu'il excede la terre en groſſeur un million de fois. Reſte donc, que les difficultés à vaincre, qui exigent cette force d'eſprit dont nous parlons, proviennent de celles, & on répondra ſans doute, qu'elles dérivent des préjugés forts en faveur de la Religion, que nous recevons par l'éducation. Mais qu'un Mahométan, ou qu'un Juif devienne Chrétien avec connoiſſance de cauſe; qu'un idolâtre quitte ſes faux Dieux, qu'un Luthérien ſe conforme aux dogmes de l'Egliſe Anglicane, ou qu'un Proteſtant embraſſe la Religion Catholique par conviction, perſonne ne s'aviſe, malgré les grands préjugés de leur éducation, de les nommer *eſprits forts*, & chacun ſent en lui-même, que c'eſt abuſer ouvertement du terme de leur donner une qualification, qui ne leur convient en aucune maniere. Mais s'il n'eſt pas naturel d'attribuer cette force d'eſprit à la ſimple victoire que ces Meſſieurs ſont cenſés remporter ſur les préjugés de l'éducation, il faut que cette qualification dérive néceſſairement d'une autre ſource, de quelque hardieſſe extraordinaire, quelque courage, ou plutôt témérité, qui les caracté-

rité spécialement ; & si cette témérité la porte non seulement à ne pas craindre la mort, (car cette espece de force peut appartenir à un Chrétien,) mais à braver en même tems la justice de Dieu après la mort ; alors elle devient une force extraordinaire qui surpasse celle du Chrétien, avec qui l'incrédule doit faire contraste en ce point pour mériter le nom d'esprit fort par excellence. En effet je ne connois dans le vrai Chrétien autre espece de foiblesse, que celle de la crainte de Dieu, foiblesse dont il se glorifie avec raison, quand il dit avec Racine ; *Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte :* il s'arrête à ce point, & ne va pas au-delà. Mais la force extraordinaire des incrédules est absolument sans bornes, & pour vous en donner une idée vive, elle se montre assez souvent dans tout son jour à Londres parmi les pendus tant admirés & préconisés par le peuple Anglois. La populace de cette grande Ville, accoutumée aux combats des coqs qui se déchirent jusqu'à la mort, admire la force d'ame de ces héros de potence lorsqu'ils meurent fièrement, sans donner aucune marque de répentir, & elle fait leur éloge par cette phrase courte & énergique. *Dieu le d... c'étoit un coq de*

grand cœur, & il eſt mort dur. Je ne ſçais pas exactement, ſi l'incrédule ſent en lui-même la juſteſſe de cette comparaiſon, mais il eſt ſûr, & très-ſûr, que la *force d'eſprit* qu'il s'arroge par contraſte avec ſon adverſaire le Chrétien, doit être de cette eſpece. D'un autre côté, ſi le Chriſtianiſme eſt ouvertement, & clairement une pure fable, comme certains fanfarons parmi les incrédules veulent nous le faire accroire, cette prétendue force d'eſprit s'évanouit auſſitôt au grand préjudice de la réputation de ces preux & hardis Chevaliers. On peut donc conclure ſûrement que la Religion Chrétienne, déteſtée ſi cordialement par certains incrédules, eſt en effet ſoutenue par des arguments très-forts & étayée de preuves, qui nous font tous ſoupçonner, ſans même excepter les eſprits forts, que braver le Chriſtianiſme, pourroit bien être braver la Divinité même. Les plus ſçavans parmi les incrédules, qui ſentent en quelque façon malgré eux la valeur & le poids de ces preuves, paroiſſent convenir de cette vérité, en faiſant profeſſion du ſcepticiſme; mais ils ſont obligés de l'étendre à meſure qu'ils avancent à tout autre objet de ſcience, parce qu'ils ſentent en même tems, que le Chriſtianiſme eſt

prou-

prouvé ſuivant ſa nature auſſi clairement que toute autre vérité quelconque. Ce ne ſont que les menus Philoſophes, comme Ciceron les nomme, dont on attrape des milliers tous les jours, par des brochures éphémeres; ce n'eſt, dis-je, que ce menu fretin qui croit bonnement que la Religion n'eſt que pur préjugé ſans preuve. Ces Meſſieurs, comme diſoit autrefois un bel eſprit, prennent tout pour argent comptant, & croyent tout excepté la Bible (t). Cette derniere eſpece d'incrédule, qui fait le peuple dans cette ſecte, ne mérite pas le pompeux titre d'eſprit fort, car il n'en coûte rien pour rejetter une fable manifeſte, telle que le Koran de Mahomet, & on ne peut pas s'arroger le caractere de hardi & de courageux en ce genre ſans riſquer ſon ame. Or pour tout conclure en peu de mots, & c'eſt préciſément là où j'ai voulu venir par une eſpece de méthode ſocratique, une fable très-compliquée, qui eſt le produit d'un tems immenſe, qui dépend par une liaiſon néceſſaire, dans ſes principes d'u-

Note d'un Profeſſeur de phyſique.

(t) *Oh que non! mon ami, nous n'avons jamais cru à tes expériences.*

ne ſuite de ſix mille ans, & de plus de deux cens générations; qui a été la fable univerſellement reçue de tant de différentes nations (*), de tant de climats, de tant de ſiecles, de tant de génies différens, de la premiere claſſe en tout genre, & de tant de tempéramens; une fable enfin, qui eſt ſoutenue par tant de preuves, qui nous venant de tous côtés, aboutiſſent, ſans ſe croiſer au même point, par tant de marques de vérités, dont la lumiere augmente à raiſon de la réflexion multipliée, aſſez fortes pour enchainer le déiſte ſçavant dans un doute éternel, eſt une fable unique, une fable d'une eſpece qu'on ne conçoit pas, qui

Note de Mr. Théro.

(*) *Tu ne ſçais ce que tu dis mon ami. Je crois aux miracles de Chriſt plus que toi & ſi tu es un théologien Irlandois je ſuis un théologien Suiſſe. Tu ſoutiens une bonne cauſe que perſonne ne te diſpute, mais par de bien mauvaiſes raiſons. Comment ne vois-tu pas qu'on en pourroit dire autant du Mahométiſme? Il remonte à ſix mille ans comme le Judaïſme, il eſt embraſſé par des nations qui different de mœurs & de génie, par des Africains, des Perſans, des Indiens, des Tartares, des Siriens, des Thraces, des Grecs. Il s'appuie ſur des Prophéties, & il y a peut-être en Turquie des Néedham.*

n'a jamais exiſté ailleurs depuis la création du monde, & qui n'exiſtera jamais dans toute la ſuite des ſiecles, quand le monde dureroit éternellement.

LETTRE IV.

Du Propoſant au prétendu Théologien.

AVERTISSEMENT.

Le Sr. Needham n'ayant pas oſé ſe nommer & Mr. Théro croyant bonnement que ſa réponſe étoit d'un Docteur en Théologie lui adreſſa la Lettre ſuivante.

QUe je vous ſuis obligé, Monſieur, d'avoir daigné me fournir quelques-unes de vos armes pour combatre la nombreuſe armée des incrédules! C'eſt Achille qui prête ſon armure à Patrocle, mais on m'a dit que Patrocle ayant été vaincu, je devois craindre de l'être auſſi.

J'ai malheurement répété votre leçon devant un jeune écolier de Phyſique & d'Aſtronomie; Je lui ai fait valoir d'abord la bonté, l'éloquence, la politeſſe, le ſa-

voir vivre que vous avez employé pour m'inſtruire; Je lui ai expoſé votre démonſtration de la maniere dont le ſoleil & la lune s'arrêterent en plein midi pour donner le temps à Joſué de maſſacrer ces Amorrhéens écraſés par une pluye de pierres. Voici ce que je lui ai dit. Mr. le Profeſſeur prétend qu'il ſuffit pour cette opération naturelle que la terre ſe ſoit arrêté huit à neuf heures dans ſa rotation ſur ſon axe, & que c'eſt là tout le miſtere.

L'écolier, Monſieur qui n'a pas encore acquis toute votre politeſſe, en a eu cependant aſſez pour me dire qu'il n'étoit pas poſſible qu'un homme tel que vous eut dit une telle bêtiſe, & que vous poſſedez trop bien votre Ecriture Sainte & l'Aſtronomie, pour parler avec cette exceſſive ignorance. Les ſacrés Cayers affirment poſitivement que le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, & la lune ſur Aïalon à l'heure de midi. Or la lune ne pouvoit ſuſpendre ſon cours qui s'acheve en un mois autour de la terre; ſans que la terre ſuſpendit ſa courſe annuelle. Car le ſoleil & mis pour la terre dans les ſacrés Cayers, & l'auteur inſpiré ne ſavoit pas que c'eſt la terre qui tourne.

Or, ſi la terre & la lune ſe ſont arrê-

tées, celle-ci dans ſon période d'un mois ſur Aïalon, celle là dans ſon période d'un an, vis-à-vis Gabaon, il eſt abſolument néceſſaire que les points correſpondants de toutes les planettes ayent changé pendant tout ce tems là. Mais comme au bout de huit à neuf heures ils ſe retrouverent les mêmes, il falloit que toutes les planettes euſſent ſuſpendu leur courſe; cela eſt demontré en rigueur (*).

Le prétendu Théologien fait donc en vain ce qu'il peut pour affoiblir le miracle; il eſt bien plus grand qu'il ne croyoit & il y a quatre miracles au lieu d'un. Non ſeulement la terre & la lune s'arrêterent dans leur période menſtruel & annuel, mais auſſi dans leur rotation journaliere, ce qui fait deux miracles: & non-ſeulement elles perdirent pendant huit ou neuf heures leur double mouvement, mais toutes les planettes perdirent le leur, troiſieme miracle; & le mouvement de projectile & de gravitation fut ſuſpendu dans toute la nature, quatrieme miracle.

Je lui parlai enſuite, Monſieur, de la comete que vous ſuppoſez avoir conduit

(*) La plupart des Commentateurs prétendent que le ſoleil & la lune s'arrêterent un jour entier.

les trois mages à Bethléem. Il me dit qu'il vous dénonceroit au Conſiſtoire pour avoir appellé comete ce que les ſacrés Cayers appellent étoile, & qu'il n'eſt pas loyal de falſifier ainſi l'Ecriture Sainte.

Je lui appris votre belle explication du miracle des pains & des poiſſons. Vous dites que Dieu changea les pierres du voiſinage en pains & en poiſſons. Mais y penſez-vous ? oubliez-vous que c'eſt là préciſément ce que propoſoit le diable à Jéſus, dans le déſert.

Il me demanda enſuite ſi vous ne parliez pas du grand miracle par lequel le vieil Hérode, qui étoit malade de la maladie dont il mourut, fit égorger tous les petits enfans du païs. Car ſans doute c'étoit une choſe très-miraculeuſe qu'un vieillard moribond, créé Roi par les Romains s'imaginât qu'il étoit né un autre Roi des Juifs, & fit maſſacrer tous les petits garçons pour envelopper le Roi nouveau né dans cette boucherie. Il me demanda comment vous expliquez le ſilence de Flavian Joſeph ſur cette St. Barthelemi

Je lui dis que vous ne vous mêliez pas de ces bagatelles, mais que vous m'aviez dit des choſes merveilleuſes ſur Jonas.

Quoi donc, dit-il, prétend-il que ce

fut Jonas qui avala la baleine? non, répondis-je, il s'eſt contenté de confondre ſérieuſement une mauvaiſe plaiſanterie, en avouant pourtant que le bon homme Jonas avoit pris ſon plus long pour aller à Ninive.

Il eſt lui-même fort plaiſant, repliqua l'écolier: il devoit examiner avec les plus judicieux commentateurs ſi Jonas fut avalé par une baleine, ou par un chien marin; pour moi je ſuis pour le chien marin. Et je penſe de plus avec le grand St. Hilaire que Jonas fut mangé juſqu'aux os, & qu'il reſſuſcita au bout de trois jours comme de raiſon. Les miracles ſont toujours bien plus grands que ne le croit Monſieur le Théologien: mais je vous prie de le conſulter ſur une autre petite difficulté.

Jonas prophétiſa du temps du roitelet Juif Joas, vers l'an 850 avant notre Ere vulgaire. Phul ſelon Diodore de Sicile fonda Ninive en ce tems-là. Le divin hiſtorien qui a écrit l'hiſtoire véridique de Jonas aſſure qu'il y avoit dans cette ville ſix vingt milles enfans qui ne ſavoient pas diſtinguer leur main droite de leur main gauche. * Cela fait ſuivant

* On multiplie par 34 les enfans nez dans l'an-

les calculs de Breſlau, d'Amſterdam, de Londres & de Paris, quatre millions quatre-vingt mille ames, ſans compter les eunuques, voila une ville nouvelle honnêtement peuplée.

Demandez auſſi à Monſieur le Théologien ſi c'étoit une citrouille ou un lierre dans lequel Dieu envoya un ver pour le faire ſécher afin d'ôter l'ombrage à Jonas qui dormoit. En effet, rien ne reſſemble plus à un lierre qu'une citrouille; & l'un & l'autre donnent l'ombrage le plus épais. Ne trouve-t-il pas bien plaiſant que Dieu envoye un ver pour empêcher un pauvre diable de prophete de dormir à l'ombre? on m'aſſure que ce Théologien à dit qu'il faut mettre ce ver avec la baleine. Cet homme eſt fort goguenard.

C'étoit au molard que ſe paſſoit ce petit entretien: on s'attroupa, la converſation s'anima au point qu'on ſe mit à rire d'un bout de la ville à l'autre, & Monſieur Néedham étoit là, & ne rioit point. Cela le fit ſoupçonner.

Quand on eut bien ri, le vieux Capitaine que vous connoiſſez fendit la preſſe,

née, car il n'y a qu'eux qui ne ſavent pas diſtinguer la main droite de la gauche. Ajoutez que le tiers de ces enfans eſt mort dans l'année, cela fait un tiers en fait d'habitans.

vous ſavez qu'il n'a jamais connu de Prêtres que l'aumonier de ſon régiment. Il me dit mort b. . Mr. le propoſant, allez dire à Mr. le Théologien .... diſpenſez moi de répéter les termes indécents dont il ſe ſervit. Ces droles là voulurent il y a quelque temps faire mettre mon ami Covelle à genoux. S'ils avoient oſé faire cet outrage à notre liberté & à nos loix.... je ... dites-leur, s'il vous plait, que nous ne ſommes plus au temps de Jehan Chauvin Picard qui avoit l'impertinence de précéder dans les cérémonies le Magnifique Conſeil.... les temps ſont un peu changés; vous ſavez qu'un prédicant de village qui a voulu excommunier un bourgeois de village, a été reprimandé par un Roi héros & Philoſophe. Sachez que tous les eſprits ſont à préſent l'exercice à la pruſſienne, & qu'il ne reſte aux Théologiens d'autre reſſource que d'être civils & modeſtes

Je m'acquite, Monſieur, auprès de vous de la commiſſion de Mr. le Capitaine.

J'ai l'honneur d'être médiocrement

Monſieur,

Votre très-affectionné ſerviteur

Théro.

AVERTISSEMENT

On apprit bientôt que le Sr. Néedham étoit l'auteur de la prétendue Réponſe d'un Théologien; on ſçut qu'il n'étoit pas même Théologien, & qu'il n'étoit que Jéſuite; que c'étoit un de ces prêtres Irlandois déguiſés qui courent le monde, & qui vont ſecrettement prêcher le papiſme en Angleterre. Mais ce qui étonna davantage, c'eſt que ce prêtre déguiſé étoit celui-là même qui pluſieurs années auparavant ſe mêla de faire des expériences ſur les inſectes, & qui crut avoir découvert avec ſon microſcope que de la farine de bled ergoté délaiée dans de l'eau ſe changeoit incontinent en petits animaux reſſemblants à des anguilles. Le fait étoit faux, comme un ſavant Italien l'a démontré, & il étoit faux par une autre raiſon bien ſupérieure; c'eſt que le fait eſt impoſſible. Si des animaux naiſſoient ſans germe il n'y auroit plus de cauſe de la génération; un homme pourroit naître d'une motte de terre tout auſſi bien qu'une anguille d'un morceau de pâte. Ce ſiſtême ridicule meneroit d'ailleurs viſiblement à l'atheïſme. Il arriva en effet que quelques Philoſophes croyant à l'expérience de Néedham

ſans l'avoir vue, prétendirent que la matiere pouvoit s'organiſer d'elle-même. Et le microſcope de Néedham paſſa pour être le laboratoire des Athées.

C'eſt à cette transformation de farine en anguilles qu'on fait alluſion dans la plûpart des Lettres ſuivantes.

LETTRE V.

Du Propoſant à Monſieur Néedham Jéſuite Irlandois.

MONSIEUR,

VRaiment vous avez eu grand tort de vous déguiſer ſous le nom d'un Théologien : & vous n'avez pas eu raiſon de faire l'aſtronome. On voit bien que vous vous ſervez du quart de cercle comme du microſcope. Vous vous étiez fait une petite réputation parmi les athées pour avoir fait des anguilles avec de la farine; & de là vous avez conclu que ſi de la farine produit des anguilles, tous les animaux à commencer par l'homme, avoient pu naître à peu près de la même

façon. La ſeule difficulté qui reſtoit, étoit de ſavoir comment il y avoit eu de la farine avant qu'il y eut des hommes.

Vous avez cru que vos anguilles reſſembloient aux rats d'Egypte qui étoient d'abord moitié rats & moitié ſinge, ainſi que quelques hommes qui ſe mêlent d'écrire & d'injurier leur prochain.

Après avoir vendu votre farine aux Athées vous vendez votre ſon aux témoins des miracles. Apparemment que vous avez voulu faire pénitence; mais on voit, Monſieur, que vous n'êtes pas trop bon chrétien, & que vous n'avez pas plus appris la religion que la politeſſe.

Un pauvre Propoſant fait humblement des queſtions, à un grave Profeſſeur, & vous vous jettez à la traverſe comme l'Avocat Breniquet qui répondoit toujours à ce qu'on ne lui demandoit pas. De quoi vous mêlez-vous? Je demandois de nouvelles inſtructions à mon maître pour affermir les fideles dans la croyance des miracles; & vous venez ébranler leur foi par les plus grandes abſurdités qu'on ait jamais dites.

On prétend pourtant que vous êtes Anglois, Ah Monſieur! vous êtes Anglois comme arlequin eſt Italien. Il n'en eſt pas moins balourd. Souvenez-vous

de ce Grec qui voyageoit en Scythie, & dont tout le monde ſe moquoit. Meſſieurs les Scythes, dit-il, vous devez me reſpecter; je ſuis du païs de Platon; un Scythe lui répondit parle comme Platon ſi tu veux qu'on t'écoute.

LETTRE VI.

Sur les Miracles, laquelle n'eſt pas d'un Propoſant. (*).

NOtre ancien concitoyen ayant écrit ſur les Miracles, un jeune Propoſant a demandé des inſtructions à un Profeſſeur qui a le mot pour rire Mr. Néedham qui n'eſt pas ſi plaiſant, s'eſt ſérieuſement intéreſſé dans cette affaire. Il s'eſt imaginé qu'on parloit de lui ſous le nom de Jéſus-Chriſt. Ce Mr. Néedham ne manque pas d'amour propre, comme vous voyez Il eſt comme cet Hiſtrion qui jouant devant Auguſte, prenoit pour lui les aplaudiſſements qu'on prodiguoit à l'Empereur.

Si on dit que Jéſus-Chriſt à changé l'eau en vin, auſſi-tôt Mr. Néedham pen-

(*) On la croit de Mr. le Capitaine du Rôſt.

ſe à ſa farine qu'il a changée en anguilles, & il croit qu'il les faut faire cuire avec le vin des noces de Canaa. *Iſtius farinæ homines ſunt admodum glorioſi*; comme dit St. Jérome.

Mr. Néedham crie comme un anguille qu'on écorche, contre un pauvre propoſant de notre ville, qui ne ſavoit pas que ce Mr. Néedham fût au monde. Il eſt peut-être déſagréable pour un homme comme lui qui a fait des miracles, de voir qu'on écrit ſur cette matiere ſans le citer.

C'eſt, ſelon lui, comme ſi en parlant des grands capitaines on oublioit le Roi de Pruſſe. Je conſeille donc à Mr. le Profeſſeur & à Mr. le Propoſant de rendre plus de juſtice à Mr. Néedham & de parler toujours de ſes anguilles quand ils citeront les miracles de l'ancien & du nouveau Teſtament, & ceux de Grégoire Thaumaturge.

Néedham eſt certainement un homme prodigieux, il eſt plus propre que perſonne à faire des miracles: mais il reſſemble aux Apôtres avant qu'ils euſſent reçu le St. Eſprit. Dieu opere toujours les grandes choſes par les mains des petits, & ſurtout des ignorants, pour mieux faire éclater ſa ſageſſe.

Si Néedham n'a pas ſçu qu'on avoit vu la Lune s'arrêter ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, & s'il a dit des ſottiſes, il n'en eſt que plus admirable. On voit qu'il raiſonne préciſément comme un homme inſpiré. Dieu s'eſt toujours proportionné au génie de ceux qu'il fait parler. Amos qui étoit un bouvier, s'explique en bouvier; Matthieu qui avoit été commis de la Douane compare ſouvent le royaume des cieux à une bonne ſomme d'argent miſe à uſure. Et quand Mr. Néedham pauvre d'eſprit s'abandonne aux impulſions de ſon génie, il dit des pauvretés. Tout eſt dans l'ordre.

J'ai peur que Mr. Néedham n'outrage le St. Eſprit & ne trahiſſe ſa vocation quand il conſulte nos maîtres en Iſraël ſur ce qu'il doit dire au Propoſant; c'eſt ſe défier de ſon inſpiration divine, que demander conſeil à des hommes; il peut me répondre que c'eſt par humilité & que Moyſe demandoit le chemin au fils de Jéthro, quoiqu'il fût conduit par un nuage & par la colonne de feu. Mr. Néedham n'a pas à la vérité la colonne de feu, mais il a certainement le nuage: d'ailleurs, à qui demander le chemin quand on voyage dans les eſpaces imaginaires!

Qu'il s'en tienne à ſes anguilles, puiſqu'il eſt leur camarade en tant qu'elles rampent, s'il ne l'eſt pas en tant qu'elles fretillent. Que ſurtout l'envie de ſe transfigurer en ſerpent ne lui prenne plus; qu'il ne penſe pas qu'il ſoit en droit de ſifler parce qu'on le ſifle, & de mordre au talon ceux qui peuvent lui écraſer la tête. Qu'enfin il laiſſe la lune s'arrêter ſur Aïalon, & qu'il ne ſe mêle plus d'aboyer, à la lune.

LETTRE VII.

De Mr. Covelle, ſur les Miracles.

QUand j'ai vu la guerre déclarée au ſujet des miracles, j'ai voulu m'en mêler, & j'en ai plus de droit que perſonne, car j'ai fait moi-même un très-grand miracle. C'en eſt un aſſurément que d'échaper à la main de certaines gens, & d'abolir un uſage impertinent établi depuis deux ſiecles (*).

J'ai toujours penſé que les abus quels qu'ils ſoient ne doivent jamais jouïr du droit de preſcription. Une tirannie d'un jour

(*) Voyez les lettres ſuivantes.

jour, & une tirannie de deux mille ans doivent également être détruites chez un peuple libre.

Rempli de ces idées patriotiques j'ai dont voulu ſavoir de quoi on diſputoit dans ma ville; j'ai apris qu'un Irlandois papiſtes & prêtre s'aviſoit de vouloir faire parler de lui.

Mens rationes furens & multis paſta chimeris.

Je n'y ai pas fait d'abord beaucoup d'attention, mais quand j'ai ſçu que ce papiſte prenoit le parti des noces de Canaa, j'ai été entiérement de ſon avis; ce miracle me plait fort. Nous voudrions l'Irlandois & moi qu'il arrivât tous les jours.

A l'égard du Diable qui entra dans le corps de deux mille cochons, & qui les noya dans un lac, cela paſſe la raillerie, ſurtout s'ils étoient engraiſſés. Un bon cochon gras vaut environ dix écus patagons, cela faiſoit vingt mille écus de perte pour le marchand

Pour peu qu'on fit aujourd'hui une centaine de miracles dans ce goût-là, nos rues baſſes n'auroient qu'à fermer leurs boutiques. Ce maudit papiſte Irlandois eſt tout propre à nous ruiner. Les miracles ne coutent rien à qui n'a rien à perdre. Il ſeroit homme à nous faire a-

valer par les truittes du lac comme Jonas, s'il étoit auſſi puiſſant en œuvres qu'il ſemble peu l'être en paroles.

Défions-nous mes chers concitoyens d'un papiſte Irlandois ; je ſais qu'il fait déja des miracles très-dangereux. Il a imité celui de la transfiguration, car étant Irlandois il s'eſt déguiſé en Genevois, étant prêtre il s'eſt déguiſé en homme, étant abſurde il a voulu qu'on le prît pour un raiſonneur : j'ai eu la curioriſité de le voir & j'avoue que quand je lui ai parlé j'ai cru à la converſation que Balaam eu jadis avec ſa monture. Mon avis eſt qu'on le renvoye au trou de St. Patrice (*) dont il n'auroit jamais dû ſortir. Il vient ici dire des injures à un propoſant de mes parents. Je ne ſoufrirai pas cette inſolenæe; il aura à faire à Mr. le Capitaine & à moi. Ce méchant homme a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher mon couſin le propoſant d'être reçu dans la Vénérable compagnie, & il a été cauſe par ſa transfiguration que je me ſuis mis en colere contre un Profeſſeur orthodoxe qui aime la conſubſtantiabilité preſque autant que moi. Il ne faut quelquefois qu'un brouillon abſurde pour mettre mal enſem-

(*) Le trou St. Patrice eſt très-fameux en Irlande, c'eſt par là que ces Meſſieurs diſent qu'on deſcend en enfer.

ble deux hommes de mérite, & deux braves chrétiens tels que Mr. le Profeſſeur & moi avons l'honneur de l'être

Après tout, ſi mon couſin le Propoſant eſt réfuſé par la Vénérable compagnie, ce grand Seigneur Allemand qu'il a voulu convertir, lui offre une place de Déïſte dans ſa maiſon avec trois cents écus patagons de gages. Notre Irlandois avec ſes anguilles & ſes brochures, n'en gagne pas peut-être davantage. Qu'il ſoit Prêtre, ou Athée, ou Déïſte, ou Papiſte, qu'il transfigure ou non de la farine en anguilles, ou des anguilles en farine, peu m'importe: mais parbleu je lui apprendrai à être poli.

LETTRE VIII.

Ecrite par le Propoſant, ſur les Miracles.

NOus ſoupâmes hier enſemble Mr. le Capitaine du Rôſt, Mr. Covelle, Mr. le paſteur Perdrau & moi. La converſation roula toujours ſur les miracles entre ces ſavants hommes. Ventre Servet, dit le Capitaine un peu échauffé, il n'y a qu'un ſot qui puiſſe croire certains miracles, & qu'un fripon qui veuille les faire croire. Mr. Covelle prit ce diſcours pour une démonſtration & Mr. le paſteur qui

eſt fort doux, inſinua modeſtement au Capitaine qu'il croyoit aux miracles; auſſi, Monſieur, lui répondit le Capitaine, je vous tiens pour un fort honnête homme; mais, dites-moi, je vous en prie ce que vous entendez par miracle.

Cela eſt tout ſimple; dit le paſteur: c'eſt un dérangement des loix de la nature entiere en faveur de quelques perſonnes de mérite que Dieu a voulu diſtinguer Par exemple, Joſuah homme juſte & très-clément entend dire qu'il y a une petite ville nommée Jéricho; & auſſi-tôt il forme le projet louable de la détruire de fond en comble, & de tuer tout, juſqu'aux enfans à la mammelle pour l'édification du prochain. Il y avoit une petite riviere à paſſer pour arriver devant cette ſurperbe bourgade; la riviere n'a que quarante pieds de large, elle eſt guéable en cent endroits: rien n'eut été ſi facile & ſi ordinaire que de la traverſer; on auroit eu de l'eau à peine juſqu'à la ceinture; ou ſi on n'eut pas voulu ſe mouiller, il ſuffiſoit de quelques planches de ſapin.

Mais pour gratifier Joſuah, pour empêcher qu'il ne ſe mouille, & pour encourager ſon peuple chéri qui ſera bientôt eſclave, le Seigneur change les loix mathématiques du mouvement, & la na-

ture des fluides ; l'eau du Jourdain remonte vers la ſource, & la ſainte horde judaïque a le plaiſir de paſſer le ruiſſeau à pied ſec.

Il en eſt de même quand le Seigneur veut faire ſentir ſa puiſſance aux Philiſtins ou Phéniciens ; c'étoit une choſe trop ordinaire que de leur donner une mauvaiſe récolte ; il eſt bien plus beau d'envoyer trois cents renards au paillard Samſon qui les attache par la queue, & qui leur met le feu au derriere, moyennant quoi les moiſſons Phéniciennes ſont brulées. Le Seigneur change aujourd'hui de la farine en anguilles entre les mains du prêtre papiſte Néedham.

Ainſi vous voyez que dans tous les temps le Seigneur opere des choſes extraordinaires en faveur de ſes ſerviteurs, & c'eſt ce qui fait que votre fille eſt muette.

Mr. Covelle prit alors la parole, & dit ; vous avez expliqué merveilleuſement des choſes merveilleuſes, & je ne les entends pas plus que vous : mais le grand point eſt que perſonne ne touche à nos prérogatives. Faites tant de miracles qu'il vous plaira pourvu que je vive libre & heureux. Je crains toujours ce prêtre papiſte qui eſt ici ; il cabale ſurement contre notre liberté, & il y a là anguille ſous roche.

Le Capitaine prit feu à ce diſcours ; & jura que ſi les choſes étoient ainſi ; ce papiſte n'en ſeroit pas quitte pour ſes deux oreilles quelques longues qu'elles fuſſent. Pour moi je gardois le ſilence comme il convient à un propoſant devant un paſteur en pied. Ce digne miniſtre qui ſait un peu de mathématique, reprit la parole : & s'exprima en ces termes.

Ne craignez rien de Mr. Néedham, il eſt trop mal informé des affaires du monde ; vous ſavez qu'il ignore l'avanture de la Lune & d'Aïalon. Alors il tira ſon étui de ſa poche, & nous fit ſur le papier une très-belle figure. Il traça une tangente ſur l'orbite de la Lune, & tira des rayons viſuels de la terre aux autres planettes. Mr. Covelle ouvroit de grands yeux ; il demanda cette figure pour la montrer aux ſavants de ſon Cercle.

Vous voyez bien diſoit le Miniſtre, que ſi la Lune perd ſon mouvement de gravitation elle doit ſuivre cette tangente, & que ſi elle perd ſon mouvement de projectile elle doit tomber ſuivant cette autre ligne. Ouï, dit Mr. Covelle. Le Capitaine s'attacha aux rayons viſuels, & nous conçûmes le miracle dans toute ſa beauté. Nous fûmes tous d'accord, il ne fut plus queſtion de miracles & notre ſouper fut le plus gai du monde.

Nous allions nous ſéparer, lorſqu'un ancien Auditeur de nos amis entra tout effaré, & nous apprit que le prêtre aux anguilles eſt un Jéſuite C'eſt une choſe avérée, dit-il, & on en a les preuves. Quoi! m'écriai-je, un Jéſuite transfiguré parmi nous, & précepteur d'un jeune homme! cela eſt dangereux de bien des façons: il faut en avertir dès demain Mr. le premier Sindic.

Lui Jéſuite! dit le Capitaine, cela ne ſe peut pas, il eſt trop abſurde. (*) Vous

(*) Figurez-vous, mes chers concitoyens que ce Jéſuite Néedham a fait une Parodie de la troiſieme lettre humble & ſoumiſe que j'écrivois ſi reſpectueuſement à mon ſerieux maître Cl : c'eſt aſſurément une choſe bien louable de défendre notre ſainte religion chrétienne par une Parodie. Il eſt beau que ce ſoit un Jéſuite à qui nous en ayons l'obligation. C'eſt un ennemi qui vient à notre ſecours en attendant que nous nous battions contre lui: il a orné cette Parodie d'un avis préliminaire dans lequel il dit.

„ Ceux qui n'ont pas vu l'original ſur lequel „ cette Parodie eſt formée, comprendront facile„ ment que je n'ai touché en rien à la forme, „ aux idées, pas même aux mots, &c.

Comprenez vous mes chers concitoyens qu'on puiſſe juger ſi l'auteur boufon d'une Parodie a copié l'original exactement ſans qu'on ait vu cet original? n'eſt-ce pas là un nouveau miracle que ce Jéſuite ſuppoſe dans ſes lecteurs? vous voyez qu'il y a des Jéſuites naïfs.

NB. St. Patrik eſt le patron du Jéſuite Néedham. Le premier miracle que fit St. Patrik fut

vous trompez, repliqua l'Auditeur, ſachez que les armées de moines ſont comme celle où vous avez ſervi, elles ſont compoſées de principaux officiers qui ſont dans le ſecret de la Compagnie, & de ſoldats imbéciles qui marchent ſans ſavoir où, & qui ſe battent ſans ſavoir pourquoi. Le grand nombre en tout genre eſt celui des ignorants, conduits par quelques gens habiles : & tous les moines reſſemblent aux ſujets du vieux de la montagne; mais vous ſavez, Dieu merci, que les Jéſuites ne ſont plus à craindre.

N'importe, dit le Capitaine, il faut chaſſer celui-ci, ne fut-ce que pour le ſcandale qu'il donne, & pour l'ennui qu'il cauſe.

Pour moi je demandai ſa grace, attendu qu'il m'avoit dit de groſſes injures, ſans que j'euſſe l'honneur de le connoître.

Mr. le miniſtre Perdrau fut de mon avis auſſi bien que Mr. Covelle. Je partis le lendemain pour aller auprès de ce bon Seigneur Allemand dont je ſuis l'aumonier: & chez qui je n'entendrai plus parler de ces billeveſées.

d'échauffer un four avec de la neige. Néedham raiſonne auſſi conſéquemment que le bon homme St. Patrik.

PARODIE

DE LA

TROISIEME LETTRE

DU PROPOSANT,

Par le Sieur Néedham, Irlandois, Prêtre Jéſuite, transformateur de farine en anguilles. Il fait parler un Patagon dans cette Parodie. Et le Patagon raiſonne comme Néedham.

P. S. Cette Parodie ne fut imprimée qu'après le débit de la huitieme lettre. Nous avons fidélement ſuivi l'ordre des temps dans la nouvelle Edition de ces choſes merveilleuſes.

Expedit vobis neminem videri bonum; quasi aliena virtus exprobatio delictorum vestrorum sit.... quis iste furor? quæ ista inimica diis hominibusque natura est, infamare virtutem, & malignis sermonibus sancta violare? Si potestis, bonos laudate, si minus transite..... plus quam octingentorum annorum disciplinâ fortunâque compages hæc coaluit, quæ convelli sine exitio convellentium non potest. Tacite.

Sapiens ædificat domum suam; insipiens exactam quoque manibus destruet. Par. Sal.

NB. Applique-toi ces paroles mon cher Néedham.

AVIS

Préliminaire du Jéſuite Néedham.

CEux qui n'ont pas vu l'original (*) ſur lequel cette Parodie eſt formée, comprendront facilement qu'on n'a touché en rien à la forme, ni aux idées, pas même aux mots, qui conſtituent la partie déclamatoire, en quoi conſiſte toute ſa force. On n'a changé ſimplement que les interlocuteurs, & les objets qu'on diſcute, pour faire ſentir, que les ténebres répandues par les Incrédules ſur la Religion, amenent en même tems des ténebres univerſelles ſur toutes les autres vérités. L'Infidele ſe verra comme dans un miroir, & ſes propres argumens ſont tournés directement contre lui-même. Celui qui prouve trop ne prouve rien : *voila le plan de cet Ouvrage. Perſonne n'eſt peut être mieux en état de répondre à tout ce qu'on avance dans cette Parodie, que celui qui a compoſé l'original contre le Chriſtianiſme; & ſa réponſe, en cas qu'il*

(*) Eh comment veux-tu que ceux qui n'ont pas vu l'original, jugent ſi ta copie eſt reſſemblante.

juge à propos de la faire, deviendra un eſpece de ſpécifique applicable au venin, qu'il a répandu en tout tems contre la Religion. C'eſt le ſeul moyen de finir bien vite la controverſe, qu'il a ſuſcitée; & qu'il ſoutient avec tant d'induſtrie. En attendant, c'eſt à pure perte que les honnêtes gens, & les amis de l'humanité ſe troublent aux attaques répétées des infideles. Le cauſtique de l'incrédulité peut être douloureux à certaines perſonnes foibles & délicates, mais il ne fait aucun mal réel; il éfleure la Religion ſans la pénétrer. C'eſt la pierre infernale entre les mains de la Providence qui ne conſume que les mauvaiſes chairs; & que perdra le Chriſtianiſme en perdant tous ceux qui ſe révoltent contre la ſévérité de ſa morale, & cauſent ces ſcandales, dont ſes ennemis profitent pour le tourner en dériſion? L'or ne deviendra que plus pur ſans mélange, & toutes les objections, qu'on a tirées des funeſtes effets de nos paſſions, pour les lancer enſuite injuſtement contre la Religion, tomberont à terre. Bientôt le monde dénué en grande partie de ces ſublimes vérités, verra clairement à qui appartient la veſte enſanglantée (§), *& la nature cor-*

(§) A quoi vient ta veſte! Ou as-tu vu que le propoſant ait propoſé de délivrer les hommes de tout frein?

rompue ſe trouvant libre ſans aucun frein, reprendra ſes droits, vous les connoîtrez par leur fruit. *En attendant il ſuffit de montrer aux clair-voyans l'abîme où ces Meſſieurs veulent nous précipiter; les faux principes qu'on employe contre la Religion ſont par leur nature même deſtructifs de la ſociété; comme nous avons démontré dans ce court imprimé*, ſic enim vitia virtutibus immixta ſunt, ut illas ſecum tractura ſint. SEN. *Voila le caractere du ſiecle, & voila le portrait de faux Philoſophes.*

LETTRE du Jéſuite Néedham, en forme de Parodie.

MONSIEUR,

JE vous prie de venir à mon ſecours à la *Terra del Fuogo*, contre un Géant Patagon d'une taille énorme (*), armé d'une groſſe maſſue, qui paroît raiſonner, & qui malheureuſement n'eſt pas encore perſuadé de l'exiſtence de Dieu, ni de l'excellence de notre morale. Nos ſciences les plus claires lui paroiſſent abſur-

(*) *Ce n'eſt pas la peine de faire beaucoup de remarques ſur cette Parodie, qui n'eſt qu'un traveſtiſſement inſipide.*

des, & notre métaphyſique inintelligible. Il me demandoit hier, pourquoi l'Etre, que je nomme Dieu, auroit créé le globe terreſtre? Je lui dis, que c'étoit pour placer un animal bipede, qui s'appelle *homme*, ſur un tas de boue; qui eſt la millieme partie de Saturne, la douze-centieme partie de Jupiter, & la mille-millieme partie du Soleil; que ce tas de boue n'étoit rien en comparaiſon de ſon orbite, que cette orbite étoit peu de choſe en comparaiſon du ſyſtême, & que le ſyſtême étoit dans le nombre total de tous les autres ſyſtêmes, comme un grain de ſable eſt parmi tous les grains de ſable, qui couvrent le grand baſſin de la Mer.

Voila bien de la belle marchandiſe, que vous m'apportez de votre Europe, dit-il, & certes cela s'appelle chez nous rêver creux; mais n'importe; continuons. Pourquoi donc ces hommes, ces animaux bipedes ne furent-ils créés qu'au bout d'un certain tems, après l'écoulement d'une infinité d'années, qui ont précedé, & qui pourtant n'ont pas pu s'écouler, parce qu'une infinité d'années ne s'écoule pas? Pourquoi cette même raiſon, dont vous reclamez le témoignage, n'a-t-elle pas enſeigné à moi, comme à vous, l'exiſtence de ce Créateur, & la vérité

de cette morale, que vous me prêchez ? (*) Elle consiste à croire, *que je dois vous faire du bien*, & ma nature me pousse à vous écerveler pour en faire mon repas ; à croire, *que je dois respecter, & aimer mon pere, & ma mere*, & je vois tous les autres animaux les oublier aussitot qu'ils sont assez forts pour se soutenir tous seuls ; à croire, *que je dois être soumis aux Loix* faites selon la volonté des autres, & mon esprit me porte à faire ma propre volonté, & non pas celle des autres ; à croire, *que je dois me contenter d'une seule femme, & de ne me pas priver d'elle par de vains caprices*, & mon tempéramment me dicte d'avoir nombre de femmes, de les chasser, quand elles me déplaisent, & de suivre toujours mon gout, dont les varia-

(*) Voyez la 3me. Lettre du Proposant, où toute la morale, qui suit, est fortement recommandée, comme obligatoire. (§).

(§) *Oui, mais ce pauvre Needham dans sa malheureuse Parodie ne voit pas qu'il détruit la morale que Dieu a gravée dans le cœur de tous les hommes. Il fait parler son sot Patagon contre la societé, la loi naturelle & la vertu, au lieu que Mr. le Comte avoit pris le parti de la vertu de la loi naturelle de la société, & par conséquent de Dieu même, & n'avoit parlé que contre des impertinences scolastiques qui sont l'objet du mépris de tous les honnêtes gens.*

tions ſont très-réelles, & très-phiſiques, & non pas de vains caprices; à croire, *que je dois élever mes enfans dans l'amour du juſte, & de l'honnête*, & je les abandonne à l'inſtinct naturel; qui eſt bien plus ſûr que votre prétendu juſte & honnête, ſur quoi vous n'êtes pas d'accord entre vous, & duquel vous vous écartez continuellement, à croire, *que je dois aimer ma patrie, adorer un Dieu éternel & juſte, & ſçavoir que, puiſqu'il eſt juſte, il recompenſera la vertu, & punira le crime;* & je ne connois ni patrie, puiſque je me trouve bien par-tout; ni Dieu, qui ne s'eſt jamais préſenté à mes yeux pour demander mes adorations; ni juſtice, puiſque tout ce qui m'eſt poſſible, & me plait, eſt licite; ni les idées contradictoires de l'éternité, que perſonne ne peut comprendre, & qui choquent ma raiſon; *ni vertus, ni vices, ni récompenſes, ni punitions*, puiſque je ne reconnois perſonne plus riche que moi, pour me récompenſer, ni plus fort pour me punir.

Cette raiſon conſiſte encore dans certains préjugés ſots, certaines inſtitutions arbitraires, dont la nature n'a jamais dit mot, puiſqu'elles naiſſent, & dépendent de mille néceſſités factices, dont on peut très-bien ſe paſſer. Il eſt clair, & vous

le

le ſentez bien, malgré la corruption de la ſociété, que la nature ne demande rien au delà des néceſſités phyſiques, & je ſuis fort étonné, que vous ne ſoyez pas Patagon comme moi, obéiſſant aux ſeules loix de la ſenſation: Elle vous dit de vous tenir dans les bornes de ſes préceptes, qui ſont ſimples, & peu nombreux, pourquoi les réprouvez-vous?

La Nature vous dit en particulier de manger de la viande crue, préparée par ſa main bienfaiſante, comme les animaux carnivores, & du poiſon dans ſon état naturel, comme les loutres, & les oiſeaux de mer. Or eſt-ce accomplir ſes loix que d'en avoir tous les préceptes en horreur? Vous n'êtes point tout nud, comme la nature vous a fait naître, vous mangez de la viande rotie, du pain cuit au four, & des pigeons à la crapaudine. Par quel moyen prouvez-vous que la nature vous inſpire d'en manger? Au lieu de ſatisfaire à diverſes néceſſités Phyſiques qu'elles vous impoſe, devant vos compagnons, & en plein air, vous vous cachez, comme ſi vous étiez honteux d'être ſoumis à ſes ordonnances. Vous faites, & vous croyez tout ce qui eſt contraire à la nature: comment pouvez-vous dire qu'elle eſt votre regle? Tout ce qui

eſt dénaturé eſt déraiſonnable, & vous oſez dire en l'abandonnant que vous ſuivez la raiſon ? Vos ancêtres étoient des ſauvages comme moi, & obſervoient ſes loix : Les Pictes & les Gaulois, dix ſiecles avant de connoître le luxe Romain, s'expoſerent hardiment à l'inclémence de l'air, & grimperent ſur leurs montagnes tous nuds ; (voyez les chanſons des Druides, qu'on vient de recueillir tout récemment en Ecoſſe.) *Caractacus* alla longtems après combattre ces mêmes Romains en plein champ, la peau toute barbouillée comme la mienne, ſans vêtemens ; & ſans armes défenſives, faiſant tête ainſi contre leur armure de fer pendant pluſieurs années, ſelon le conſeil de ſes Druides : (*) Il dit à l'Empereur Claude, *je ſuis un animal libre, comme les cerfs, qui courent dans mes montagnes* : Aucun Druide n'a dit, *renoncez à la nature*. Pourquoi donc les Bretons d'aujourd'hui y ont-ils entiérement renoncé dans la ſuite des temps ? Pourquoi ont-ils ſacrifié la réalité à l'ombre, la phyſique de la liberté à une métaphyſique ſotte & inintelligible, pour laquelle ils s'entr'égorgent

(*) *Il eſt plaiſant de faire citer l'hiſtoire Romaine à un Patagon.*

comme des enragés qu'on enfermeroit pour la vie, ſi le nombre des fols n'excédoit pas ſans comparaiſon celui des gens ſenſés; ſe laiſſant ſubjuguer comme des nigauds par les loix, les Rois, & les Parlements, & ſe croyant libres, parce que leurs chaînes ſont moins groſſieres que celles de leurs voiſins; pendant qu'il dépend d'eux d'être libres en tout ſens, libres comme les oiſeaux, qui fendent l'air; libres comme leurs ancêtres autrefois, libres comme les nobles Patagons de la *Terra del Fuogo*.

Je lui répondis avec cette modération qui ſied ſi bien à la vérité, & avec la modeſtie convenable à la petiteſſe de ma taille; Si Dieu ne s'eſt pas rendu viſible à nos yeux, & ſi dans tous les pays du monde la nature n'a point enſeigné expreſſément la morale telle que nous l'avons aujourd'hui, la raiſon y a ſuppléé; ſi elle n'a pas tout dit, les hommes ont imaginé ce que la raiſon avoit préparé; enfin les Philoſophes, & les Académies nous ont appris, ce que la nature, & la raiſon ordinaire avoient cru ne devoir pas dire. Ce ſont les Philoſophes, par exemple, qui nous ont dit, qu'il faut croire en Dieu créateur du Ciel, & de la Terre, totalement diſtingué de toute la chai-

ne des êtres créés, tout en tout, & tout en chaque partie, d'étendue, ſans être étendu lui-même, exiſtant par ſoi-même, éternel, infini, & chargé de maint autres attributs au deſſus de notre foible conception. Ce ſont les Académies, qui nous ont démontré ſon exiſtence par la découverte de ces loix libres & ſublimes ſelon leſquelles il gouverne l'univers: Ce ſont elles, qui nous ont enſeigné l'attraction mutuelle des corps proportionnelle à leur denſité, & aux quarrés des diſtances, l'attraction cubique, qui n'eſt pas ſelon les quarrés des diſtances; & la conception de deux infinis, dont un eſt ou infiniment plus petit, ou infiniment plus grand que l'autre; n'importe, vous le prendrez comme vous voudrez Elles nous ont appris, qu'un grain de ſable, qui fait partie d'une groſſe montagne, n'eſt pas égal, il s'en faut bien, à la montagne, dont il fait partie; mais qu'il eſt diviſible ſans fin en nombre infini de parties, & que la montagne elle-même ne contient pas plus de parties que ce même grain de ſable, qui n'eſt qu'une très-petite partie du tout; diviſibilité d'une part, & de l'autre également inépuiſable; & bien d'autres myſteres encore, aſtronomiques, *aimantiques*, électriques, ſur leſquels la ſim-

ple nature, la pure raiſon, & les hommes d'un gros bon ſens avoient gardé le ſilence : Il faut que le jour vienne après l'aurore.

Laiſſez-là votre aurore, répondit-il, une comparaiſon n'eſt pas une raiſon, je ſuis trop entouré de ténèbres. Je conviens que les objets principaux de vos ſciences ont été déterminés par de grands Philoſophes ; mais d'autres Philoſophes non moins grands ont admis une doctrine contraire : il y a eu autant de Philoſophes en faveur de Deſcartes, & ſes amis, qu'en faveur de Newton.

Comment un Dieu infiniment ſage ſeroit-il venu ſur ce tas de boue pour créer l'homme le plus malheureux, & le plus foible de tous les animaux pour ne le pas conduire lui-même par l'inſtinct naturel, qu'il donne ſelon vous à toutes ſes autres créatures, pour laiſſer le ſoin de ſon eſprit, & la conduite de ſon cœur aux Philoſophes, & aux légiſlateurs, qui ſe contrediroient, qui ſe diroient des injures les uns aux autres, & qui feroient verſer le ſang avec leurs inſtitutions militaires & civiles, par des ſoldats, & par des bourreaux ?

Quoi ! Dieu deſcend ſur la terre, il nous donne un principe de vie, il nous

doue de la raiſon, il nous inſpire des goûts, & des appetits pour nous enſeigner ce que la nature demande; & il ne nous l'enſeigne pas! Il ne nous apprend aucune de ſes loix! Il ne nous impoſe aucun précepte! Tout ſe fait, tout s'établit, ſe détruit, ſe renouvelle avec le tems, en Egypte par Oſiris, à Athenes par les Dracons & les Solons, en Thrace par Anacharſis, à Lacédémone par Lycurgue, à la Chine par Confucius, à Rome par Numa, au milieu des peuples les plus féroces, & de l'anarchie la plus effrenée. Ce n'eſt enfin que les armes à la main, qu'on ſoutient le pour & le contre de tant de ſyſtêmes contradictoires, & les conſtitutions de tant de nations douces & policées, qui ſe maſſacrent mutuellement pour de pures vetilles, en ſe faiſant gloire de leurs victoires barbares.

Dieu en vous créant ſelon votre façon de penſer, a fait un animal humain, tranquille, ſimple, aimant le repos, le vin, & la bonne chere, ce ſont là les principes de votre morale, & plus de la moitié de l'Europe depuis près de trente ſiecles, croit que le ſeul moyen d'être dans la paix, & de l'avoir ſtable & ſolide, eſt d'entreprendre la guerre en rompant la paix, pour ſubjuguer tous ceux dont on

conçoit la moindre jalouſie; on ſe regarde mutuellement d'un œil plein d'inquiétude, la jalouſie ne dort jamais, & cet eſprit de conquête, cette idée de ſe procurer ainſi un repos qui s'enfuit toujours, a fait périr plus de monde que les tremblemens de terre, la peſte, les maladies de toute eſpece, les médecins, & leur pharmacopée. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres, les villes ont été couvertes d'échaffauts par vos diſſenſions civiles pendant la paix. Il ſemble que vos Princes & vos Légiſlateurs (*), en aſſaſſinant la ſociété par leur morale, qui bleſſe la nature, par leurs codes, qui la rendent eſclave, & par de crimes fac-

(*) *Si tout cela valoit la peine d'être refuté, on diroit que Needham le patagon a grand tort d'imputer à la morale tous les crimes faits contre la morale, mais que Monſieur le Comte a eu très-grande raiſon d'imputer aux dogmes & au déteſtable eſprit Théologiques, toutes les horreurs que les dogmes & les querelles ſcolaſtiques ont fait commettre.*

On feroit voir combien il eſt ridicule de comparer la raiſon univerſelle qui inſpire toutes les vertus; à des dogmes particuliers dont il n'a jamais réſulté que du mal.

On pourroit dire encore qu'une Parodie eſt un écho qui ne peut parler de lui-même, qui ne fait que répéter & qui répete mal.

TAYLOR INST. OXFORD

tices qu'ils ont imaginés pour ſe mettre à la tête de la bande, ayent appris à leurs ſuivans à s'aſſaſſiner les uns les autres ſous le glaive, ſur la potence, ſur la roue, dans les flammes & par les duels, qui ſont en même tems ordonnés par les loix de l'honneur, & défendus par les loix de l'Etat; perſécutés & perſécuteurs, voleurs & bourreaux tour à tour, également imbécilles, également furieux, ils pillent, & ils ſont pillés, ils tuent, & ils meurent par des inſtitutions qu'on nomme civiles, dont les Princes, les Grands, & les Philoſophes ſe moquent en recueillant les dépouilles des morts & l'argent comptant des vivans. Voila la ſociété.

Je vis que ce Patagon s'échauffoit; je répondis à ſa perſonne giganteſque humblement ce que les Parlemens & tous les Moraliſtes répondent; que les inſtitutions civiles ſont juſtes, mais qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. Les Légiſlateurs n'ordonnent des punitions que pour les vrais crimes deſtructifs de la ſociété, & ne preſcrivent pas aux mauvais Princes de faire des guerres injuſtes, ni de livrer l'innocent à la mort ſous le maſque de la juſtice, ni aux mauvais Miniſtres de vous piller, ni aux avocats de vous voler, ni aux médecins de vous empoiſonner, ni à

vous-même de vous faire couper la gorge, ou courir le risque de la potence, pour sauver votre honneur.

Je vous avouerai, Monsieur, qu'il ne fut point content de cette réponse Ce seroit, me dit-il avec sa voix rauque & sonore; & ses joues flasques, insulter à ma raison & à mon malheur, de vouloir me persuader qu'un tigre, qui auroit dévoré tous mes parens, ne les auroit mangés que par abus, & non par la cruauté attachée à sa nature, & confirmée par ses habitudes & par sa façon de vivre. Si la société & la Législation civile & militaire, n'avoient fait périr qu'un petit nombre de Citoyens, vous pourriez imputer ce crime à des causes étrangeres

Mais que pendant quatre mille ans pour le moins, chaque année ait été marquée par des meurtres, sans compter les troubles affreux des familles, par vos procès civils & criminels, les cachots, les dragonnades, les malversations de toute espece, sous prétexte de justice; les prétendus droits de guerre, (*) les Fermiers généraux, & les rapines sous mille

(*) *Il est comique que ce Patagon connoisse les Fermiers généraux de France. Il n'est pas moins comique qu'il en parle à un Irlandois comme s'il y en avoit en Irlande.*

formes pires peut-être que le meurtre même; que ces horreurs ayent toujours été commiſes au nom de la juſtice pour ſoutenir la ſociété, qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations, que chez des nations policées par les arts, & civiliſées par les loix; alors qu'elle autre que la ſociété elle-même avec ſa légiſlation pouvons-nous en accuſer ? Si elle n'avoit pas exiſté, ces horreurs n'auroient pas ſouillé la terre. Les Ordonnances civiles ont amené les diſputes; les diſputes ont produit les factions; ces factions ont fait naître les crimes; & vous oſez dire, que la raiſon eſt la mere d'une barbare engraiſſée de nos biens, & teinte de notre ſang; tandis qu'elle nous a donné à nous autres Patagons une regle de vie; auſſi douce que vraye, auſſi indulgente que claire, auſſi bienfaiſante que démontrée.

Vous ne ſauriez croire quel entouſiaſme d'humanité & de zele échauffoit les diſcours de ce bon Patagon. Il m'attendrit malgré ſon air féroce & ſauvage, mais il ne m'ébranla point. Je lui dis que nos paſſions, dont nous avons reçu le germe des mains de la nature, & que nous pouvons régler, ont fait autant de mal ſans doute parmi les Patagons ſes freres, qu'il en reprochait aux ſociétés poli-

cées de l'Europe. Ah! dit-il (ſes grands yeux mouillés de groſſes larmes) nos paſſions peuvent être quelquefois baſſes & honteuſes; mais vous prétendez que votre raiſon en Europe eſt ſublime; & quand elle s'éleve par la morale, qu'elle tient quelque choſe de cet être imaginaire, la Divinité créatrice; que vous érigez ſottement en prototype. Etoit-ce à elle d'être plus inſenſée, & plus barbare que nos paſſions les plus funeſtes?

Je fus ému de ces paroles par crainte, car il étoit en colere; & par compaſſion en tournant mes yeux vers ma chere patrie, car ſon éloquence toute enflammée avoit pénétré mon ame. Hélas! dis-je, nous avons tout fait ſervir à notre perte, juſqu'à la raiſon même; mais ce n'eſt pas ſa faute; elle n'inſpire que la douceur & la patience, elle n'enſeigne qu'à faire du bien à tout le monde, & non à faire du mal.

Non, reprit-il, ce n'eſt pas la faute de la raiſon, c'eſt celle du raiſonnement: c'eſt ce raiſonnement, pere de la ſociété & de la légiſlation, qui diviſe en effet la femme & l'époux, le fils & le pere, qui apporte le glaive non la paix, parce qu'à force de raiſonnemens que chacun enfante, chacun veut avoir raiſon: voilà la

ſource malheureuſe de tant de maux. Et même vos Socrates, vos Epictetes, vos Empereurs Antonins, quoiqu'ils n'ont traité que la partie la plus claire & la plus ſimple de la morale, auroient ſoulevé les hommes les uns contre les autres, s'ils avoient pu faire un parti ; mais ils étoient parmi ceux que vous apellés payens preſque ſeuls de leurs avis, & un ſimple Ariſtophane ſuffiſoit pour faire ſiffler le Philoſophe. Socrate n'a réuſſi qu'à s'attirer la coupe empoiſonnée, qu'Epictete a évitée par ſon obſcurité d'eſclave, & Antonin par ſon éclat d'Empereur. S'il avoit pu faire un parti parmi les Athéniens, au lieu d'empoiſonner le Philoſophe, cette même fureur ſoulevée en partie par un bouffon auroit tourné par elle-même, & ils ſe ſeroient entr'égorgés pour décider le pour & le contre de ſa morale, & le pour & le contre du dogme de la pluralité des Dieux. Les Patagons, les Iroquois, & les Hottentots, en ſuivant ſans détour la phyſique du tempérament, ſe ſont abandonnés chacun à la pure nature, contre laquelle nul mortel ne s'eſt jamais élevé. Mais ſi nos ancêtres, non contens de dire aux hommes, Suivez la nature, obéiſſez à ſes loix, avoient ajouté, Faites vous des

Rois, fléchiſſez devant eux le genoux, croyez que vos Princes, vos Philoſophes, vos Légiſlateurs ne ſont pas comme les autres hommes, croyez qu'ils ſont l'image vivante de la Divinité, les favoris du Ciel, qui leur a donné une ſupériorité marquée, reſpectez vos Héros, croyez que le grand Hercule deſcend du Ciel, qu'Ajax procede de Télamon, & que Telamon procede de Jupiter, qui eſt le Dieu ſuprême; que le noble Achille eſt le fils de Thétis, & Thétis la fille de Neptune; que Numa étoit inſpiré par la Nymphe Egérie, & que le céleſte Oſiris, & ſa femme Iſis, étoient des grandes Divinités; ou votre impieté ſera punie ſur un échaffaut, & votre corps ſera jetté à la voirie, ſi, dis-je, ces hommes ſages avoient exigé de leurs dupes une telle croyance, une telle ſoumiſſion, pour les aſſembler enſuite en autant de ſociétés, dont la ſeule ſéparation ſuffit pour les entrechoquer; ils auroient mis les armes à la main de nos Sauvages, ils auroient perdu leur poſtérité, dont ils ont été les bienfaicteurs.

Par tout ce que me diſoit ce Patagon reſpectable, je vis, malgré ſon air féroce, & ſa groſſe maſſue, que ſon ame eſt belle, qu'il déteſte la guerre, & la pro-

feſſion militaire, qu'il aime les hommes à ſa façon; c'eſt-à-dire, qu'à l'imitation du peuple nouveau des *Cacouacs*, il fait ſon propre bien toujours par préférence; *mais avec le moindre mal poſſible à ſon prochain*; qu'il ne vous mangera pas par conſéquent ſans néceſſité; qu'il adore la nature, & que ſa ſeule erreur eſt de ne pas croire en Dieu, de rejetter ce que maints Philoſophes appellent à la Chine & en Europe *la folie de la création*, & de ne pas dire avec maints autres Philoſophes, *je la crois, quoiqu'elle me ſemble inintelligible, je la crois malgré que l'incompréhenſibilité de tirer quelque choſe de rien paroît démontrer ſon impoſſibilité.* Je plaignois ſon obſtination, & je reſpectois ſa groſſe maſſue.

Il eſt aiſé de ramener au joug une ame criminelle, & tremblante qui ne raiſonne point: Mais il eſt bien difficile de ſubjuguer un homme libre, un Patagon d'une taille giganteſque, qui a des lumieres. J'eſſayai de le dompter par ſes propres principes. Vous êtes juſte à votre façon *Patagonique*, vous êtes bienfaiſant même, lui dis-je, quand la nature ne vous porte pas à nous manger: Un pauvre Européen, qui vient faire naufrage ſur vos côtes, trouvera ſurement avec vous

de l'hoſpitalité : Vous conciliez les querelles de vos voiſins ; l'innocence opprimée trouve ſans doute en vous un ſûr appui, puiſque vous venez de déclamer contre les oppreſſions des ſociétés en Europe. Que n'exercez-vous le bien que vous faites, autant que la nature vous ſuggere, au nom de la Divinité, qui l'a inſpiré? C'eſt le moyen d'augmenter vos lumieres, & de perfectionner votre morale. Voici, Monſieur, ce qu'il me répondit. Je m'unis à vos façons de penſer, quand vous me dites, *aimez votre Prochain*, pourvu qu'on ne porte pas ce précepte trop loin : Car alors vous me dites ce que j'ai dans mon cœur ; vos Légiſlateurs m'ont prévenu. Je ne mange jamais perſonne, ſinon quand j'ai grand appetit, & quand je ne trouve aucune autre nourriture ; ce que votre morale même vous permet : Mais je ne ſaurois ſouffrir que vos Philoſophes attribuent à un être imaginaire incompréhenſible, un principe, qui dérive de la ſeule nature, & qui eſt connu de tous les Anthropophages du monde : Je m'indigne, qu'on donne à vos Légiſlateurs l'honneur d'un précepte, qui ſera peut-être nouveau pour vous autres animaux ſocials, quant à la pratique, mais qu'on renouvelle de tems

en tems avec raiſon, comme une loi éteinte par les uſages contraires

La nature avoit promulgué ce précepte mille millions d'ans avant l'exiſtence de tous vos prétendus guides, d'une maniere bien plus énergique en parlant à nos cœurs, quoique moins ſpirituelle, ſi vous voulez, & c'étoit un principe commun à nos ancêtres, dont l'antiquité même a effacé totalement chez nous la mémoire. Nous conſervons, nous autres Patagons, précieuſement dans toute ſa pureté, ce que vous perdez de vue à force de ſots rafinements. Cette faute groſſiere & impardonnable, d'attribuer un principe ſi univerſel à l'eſprit particulier de certains hommes, comme inventeurs, fait ſoupçonner à nous autres Patagons, que vos Légiſlateurs étoient d'un caractere faux, trompeurs par nature, & vous autres des pauvres dupes, qui vous laiſſez mener ſans conſulter vos cœurs, & les inſpirations de la nature.

Quoi qu'il en ſoit de leur caractere faux & trompeur, j'adopte la ſaine morale partout où je la trouve : elle porte l'empreinte de la nature, car elle eſt uniforme dans tous les tems, & tous les lieux. Qu'a-t-elle beſoin d'être ſoutenue par le jargon des écoles de droit, & par une métaphy-

taphyſique incompréhenſible, En ſerai-je plus vertueux, quand je croirai que l'Etre ſuprême eſt un Etre infini, un Etre éternel, ne comprenant ni l'infinité, ni l'éternité, & qu'il ait créé en tems, après l'écoulement inépuiſable d'une infinité d'années, d'un pur rien, non ſeulement ce monde, mais une infinité de mondes. Ce galimathias Philoſophique eſt-il bien utile aux hommes? Y a-t-il aujourd'hui un eſprit ſenſé, qui puiſſe croire des abſurdités pareilles, ou qui craigne d'être reſponſable après ſa mort de n'avoir pas admis comme une premiere vérité, l'exiſtence d'un tel être de raiſon. Qu'ont de commun ces vaines ſubtilités avec nos appetits, & nos devoirs naturels?

N'eſt-il pas évident que la vraie vertu, auſſi-bien que toutes nos autres idées, viennent de dehors par la ſeule force de la nature, que le *To Kalon* de la vertu, ſelon votre grand Philoſophe le Comte de Shaftsbury, & le bien naturel, qui réſulte de ſa pratique ſuffit pour nous entrainer ſans autre recompenſe, & qu'au contraire la légiſlation vient des hommes, qui ont voulu dominer? Vous voulez être moraliſtes; laiſſez agir la ſimple nature ſans prétendre la conduire, & rien

de plus. *Faites toujours votre propre bien avec le moindre mal poſſible à votre prochain, & ſuivez hardiment votre goût ſans penſer à l'avenir.* Voila, continua-t-il, le ſymbole de la raiſon, & de la nature. En inſtruiſant la jeuneſſe de cette façon, vous ne ſerez pas à la vérité décorés de titres & d'ornemens faſtueux; vous n'aurez pas un luxe mépriſable, & un pouvoir abhorré; mais vous aurez la conſidération convenable à votre état, & vous ſerez regardés comme des êtres raiſonnables ce qui eſt le plus grand des avantages.

Je ne vous répete, Monſieur, qu'une très foible partie de tout ce que me dit ce bon Patagon. Je n'ai pas voulu lui dire, que les propos, qu'il me tenoit, ſi malheureuſement pour l'Europe, il en faiſoit le voyage, contribueront plus que tous les Théologiens, les Philoſophes, & les Légiſlateurs enſemble, à multiplier dans la ſuite les diſputes, les diviſions, les tumultes populaires, le ſoulévement des ſujets contre leurs Souverains, les crimes, les meurtres, & les maſſacres. Je n'ai pas oſé lui reprocher, qu'il reſſembloit un peu à ces Officiers ſubalternes des cours de juſtice, qui en appaiſant le peuple augmentoient la confuſion: Car la

plus grande douceur ſe change très-ſouvent en colere, & un avertiſſement amical devient une injure, quand les deux partis ne ſont pas égaux en force. Je vous conjure néanmoins de l'éclairer par vos écrits, qui ne vous coutent rien; il mérite de l'être; il eſt vertueux à ſa façon, quoiqu'il ne croye pas à un Pere commun de tous les hommes, un Pere, qui ne peut être, comme il m'a dit, infiniment ſage, & infiniment tendre, puiſque ſelon nous il préfere le cadet à l'aîné, l'Européen à l'Aſiatique; l'Aſiatique à l'Africain; l'Africain aux Patagons; un Pere qui prive du ſoleil de la ſcience le plus grand nombre de ſes enfans pour aveugler le plus petit à force de lumieres; un Pere qui châtie ſans cauſe les Négres, & les Sauvages, par mille peine & mille privations, & nous recompenſe ſans mérite par mille dons gratuits. Ce bon Patagon met dans le gouvernement de ſa famille toutes ces maximes en pratique; il ſemble les avoir toutes tirées de la pure nature: Vous lui donnerez tout ce qui lui manque en le rendant Philoſophe comme vous-même.

Il faut qu'il croie que Dieu exiſte partout, tout en tout, & tout en chaque

partie; qu'il a tiré l'Univers du néant, qu'il a toujours exiſté de toute éternité, qu'il a déja exiſté par conſéquent une infinité d'années, & que cette infinité d'années s'eſt déja écoulée; que la matiere eſt par eſſence toujours étendue pour la diſtinguer de cet Etre ſpirituel qui doit ſubſiſter après la mort- & qu'elle n'eſt ni diviſible, ni indiviſible, proprement à l'infini. puiſque le pour & le contre ſe trouve également démontré par les Philoſophes; que le ſoleil attire les planettes à des diſtances immenſes dans le vuide par une qualité occulte, qu'on ne comprendra jamais, ſoit qu'elle ſoit, comme certains Philoſophes prétendent, une propriété de la matiere, ſoit qu'elle ſoit, ſelon d'autres, une loi libre du ſuprême Légiſlateur &c. &c. &c.

Je ſais, Monſieur, que cette énumération de myſteres, qu'on doit croire pour être bon Philoſophe, peut effaroucher quelques ames ſoibles, & paroître ridicule aux Patagons; mais je n'ai point craint de les rapporter, parce que ce ſont ceux qui exerce le plus notre raiſon, quoiqu'ils ſoient bien au deſſus de la force de l'entendement humain. Dès qu'on croit un myſtere moins révoltant, on doit croire

tous les autres, que les Philoſophes établiſſent, quand c'eſt la même raiſon qui nous les démontre.

Ayez la bonté de m'apprendre, ſi je ne vais pas trop loin. Il y a des gens qui diſtinguent les principes dont on eſt d'accord, ceux qu'on nie, ceux dont on eſt en doute. Pour moi je les admets tous, ainſi que vous même. Je crois ſur-tout avec vous la Philoſophie de Newton, ſur laquelle vous avez écrit avec tant de clarté ſans l'entendre; les myſteres du calcul infinitéſimal, qui paſſent toute imagination, & je les crois non-ſeulement parce qu'ils ſont contraires à ma raiſon, ce qui n'empêche nullement leur démonſtration, qui eſt dans toutes les regles; mais parce que je ne peux m'en former aucune idée, & j'oſe dire, que j'admettrois le myſtere de la diviſibilité infinie de la matiere, ou celui des monades ſans étendue, n'importe lequel des deux en fait de myſtere, ſi les Philoſophes, & par deſſus tous les autres le célebre Leibnitz, m'avoient fait comprendre, en quoi conſiſtoit ſon eſſence.

J'ai l'honneur d'être.

P. S. Quand on écrit poliment con-

tre la Religion, on y répond de même. (*) L'homme eſt inſéparable de celle qu'il profeſſe, & qui la touche offenſe ſon être moral. *Le ſavoir vivre* s'étend au-delà de la perſonne à tout ce qui lui eſt cher, & l'intéreſſe particuliérement. Se trouve-t-il bleſſé ou non, par les reproches les plus ſanglans, & les ſarcaſmes les plus amers, étayés très-ſouvent par des fauſſetés, qu'on lance contre le Chriſtianiſme? voilà la queſtion. Dans un écrit, où il s'agit directement de ſavoir, ſi le Propoſant, qui l'attaque, ou le répondant, qui le profeſſe, doit paſſer pour un objet de dériſion, on ne badine pas. *On fait ſon propre bien avec le moindre mal poſſible à ſon adverſaire*, & on repouſſe la force par la force. Le genre de l'attaque décide de celui de la défenſe. C'eſt l'unique réponſe, qu'on croit devoir faire à *la quatrieme lettre du Propoſant* &c. Quant aux autres articles, ils peuvent paſſer avec mille autres erreurs du Propoſant ſans notice de ma part. Sa maniere d'attaquer à la ſauva-

Note de Mr. Couture.

(*) *Je te dirai donc poliment, que celui qui écrit que les animaux viennent ſans germe, écrit contre Dieu.*

ge, & de ſauter de queſtion en queſtion, ne mérite pas qu'on s'arrête un inſtant. C'eſt le combat *des buiſſons* à la façon des Iroquois, qui ne montre ni bravoure ni généroſité. Le Propoſant lui-même nous blâme, avec raiſon peut-être, pour avoir répondu ſérieuſement à une mauvaiſe plaiſanterie, qui regardoit l'hiſtoire de Jonas. Eh bien! Ne ſachant pas exactement quand il plaiſante, & quand il eſt ſérieux, paſſons notre chemin, & finiſſons la diſpute en quatre mots, *riſu inepto nihil ineptius.* (*).

Note de Mr. Claparede.

(*) *Sed riſu conveniente, nihil dulcius.*

LETTRE IX.

SUR LES MIRACLES,

Attribuée au Jéſuite des anguilles, ou galimathias, dans le ſtile du Prêtre Néedham.

C'eſt le Sr. Néedham qui parle.

TOus les petits garçons de la ville fretillent autour de moi, & me demandent des Miracles. Je leur dis *race d'anguilles, vous n'en aurez point d'autres que ceux de mon pere St. Ignace & de mon patron St. Patrice.* J'apprends que les impies ſe moquent de mon patron & de moi, dans la Vénérable Compagnie, au Conſiſtoire & chez les repaſſeuſes; cela ne m'ébranle point, *& contra ſic argumentor.*

Mr. le Propoſant croit tourner mon St. Patrice en ridicule, parce qu'il chauffoit un four avec de la neige; il n'y a certainement qu'un damné d'hérétique comme lui; qui puiſſe inſulter ainſi aux prodiges que le Seigneur a toujours opérés par ſes

élus. Qu'il liſe ma diſſertation ſur ce miracle imprimée dans le Journal chrétien ; il verra qu'il eſt très-poſſible que de la neige chauffe un four, quoique la choſe ſoit miraculeuſe.

St. Patrice, par exemple ne pouvoit-il pas faire bouillir la neige avant de l'employer? On me répondra qu'alors il n'y a plus de neige ; que c'eſt ſeulement de l'eau chaude; & que ſi on attendoit pour avoir du pain que le four chauffât de cette façon on courroit riſque de mourir de faim. D'accord, mais c'eſt en cela préciſément que le miracle conſiſte.

On prétend que je me ſuis transfiguré en Laïque & en Genevois, & que par cette métamorphoſe j'ai prétendu avilir le miracle de la transfiguration ſur le Tabor. A Dieu ne plaiſe, j'ai une trop haute opinion de ce miracle & de moi-même: & je veux enſeigner à Mr. le Propoſant ce que c'eſt que ce miracle dont il parle avec une légéreté qu'on ne me reprochera jamais.

La transfiguration eſt ſans doute ce que nous avons de plus reſpectable après la tranſubſtantiation. J'oſe même dire que c'eſt de la transfiguration que dépend notre ſalut. Car ſi un pécheur, un faiſeur de parodies ne ſe transfigure pas en

homme de bien il eſt perdu ; & voici comme je le prouve.

Jéſus ſe transfigura ſur une haute montagne : les uns diſent que c'eſt ſur le mont Hermon, les autres ſur le Tabor. Ses habits parurent tout blancs, & ſon viſage très-reſplendiſſant, donc il faut qu'un homme qui fait des prodiges ait un large viſage, haut en couleur, & un bel habit tout blanc : ce qu'il falloit démontrer.

Le Propoſant ne convient pas de cette vérité, & il dit qu'on peut être honnête homme avec un habit brun un peu ſale. Il a ſes raiſons pour penſer ainſi : mais quand il s'agit du ſalut il faut y regarder de près.

Je pourſuis donc, & je dis qu'il eſt vrai que l'habit ne fait pas le moine ; mais comme je l'ai prouvé ci-deſſus, l'habit eſt la figure de l'ame. Le vin de Canaa étoit rouge ; & les habits de la transfiguration blancs. Or le blanc ſignifiant la candeur, & le rouge étant la couleur du zele, il eſt clair que ſi vous uniſſez enſemble ces deux couleurs vous avez un rouge tirant ſur le jaune : donc les miracles ſont très-poſſibles, donc il ſont non-ſeulement poſſibles, mais il ſont très-réels ; donc Mr. Covelle a tort. Car St. Dé-

nis en portant ſa tête entre ſes bras étoit habillé de blanc, puiſqu il avoit ſon ſurplis; or le ſang de ſa tête & de ſon cou étant rouge, vous ſentez bien qu'il n'y a rien à me repliquer.

Je ſais que les prétendus eſprits forts, les ſoit diſans Philoſophes ont d'autres opinions. Ils demandent à quoi ſervit la transfiguration ſur le Tabor ou ſur le mont Hermon, quel bien il en revint à l'Empire Romain, & ce que firent Moïſe & Elie ſur cette montagne, D'abord je répondrai qu'Elie n'étoit pas mort, & qu'il pouvoit aller où il vouloit. Enſuite je dirai qu'il eſt clair que Moïſe reſſuſcita pour venir faire converſation, comme je le montre ci-deſſous.

Ce n'eſt pas tout, il faut approfondir la choſe. Je dis premiérement que le bled ergotté étant viſiblement doué d'une ame ſenſitive .....

Comme j'en étois à cette phraſe, Mr. Clap. Profeſſeur en Théologie entra chez moi avec un air conſterné. Je lui demandai le ſujet de ſon embarras; il m'avoua qu'il cherchoit depuis quatre ans ſi le vin des noces de Canaa étoit blanc ou rouge, qu'il avoit bu très-ſouvent de l'un & de l'autre, pour décider de cette grande queſtion, & qu'il n'avoit pu en venir

à bout, je lui conſeillai de lire Sr. *Jéme*, *de vino rubro & albo*, St. Chriſoſtome *de vineis & Johannem de Bracmardo ſuper pintas*. Il me dit qu'il les avoit tous lus, & qu'il étoit plus embarraſſé que jamais; ce qui arrive à preſque tous les ſavants. Je lui repliquai que la choſe étoit décidée par le Concile d'Epheſe Seſſion 14. Il me promit de le lire, & fut tout épouvanté de mon ſavoir. Mais comment faites-vous, dit-il quand vous chantez la grand meſſe en Irlande; & que le vin vous manque? Je lui répondis, je fais alors du punch auquel je mêle un peu de cochenille; ainſi je me fais du vin rouge, & l'on n'a rien à me reprocher.

Je puis dire que Mr. le Profeſſeur Clap. fut extrèmement content de mon invention, & qu'il me donna des éloges que mon extrême modeſtie m'empêche de tranſcrire ici.

L'eſtime qu'il me témoigna, & celle que je ſentis par conſéquent pour lui, établirent bientôt entre nous la confiance. Il me demanda amicalement combien de miracles avoit fait St. François Xavier. Je lui avouai ingénuement que les écrivains de ſa vie en avoient un peu augmenté le nombre pour ſuivre la méthode des premiers ſiecles, & qu'après un long examen

je n'en avois avéré que CCXIII. C'eſt bien peu me dit-il, quand on eſt au Japon. Je le fis convenir qu'il eſt bon de ſe borner, & que dans l'âge pervers où nous vivons, il ne faut pas donner à rire à la foule des incrédules. Après quoi je lui demandai à mon tour s'il ne faiſoit pas des miracles quelquefois dans ſon tripot: il eut la bonne foi de me dire que non: & en cela il avouoit ſans le ſavoir la ſupériorité de ma ſecte ſur la ſienne.

Nous en ferions tout comme les autres, me dit-il, ſi nous avions affaire à des ſots; mais nôtre peuple eſt inſtruit & malin; il laiſſe paſſer les anciens miracles qu'il a trouvés tout établis. Si nous nous mêlions d'en faire pour notre compte, ſi nous nous aviſions, par exemple d'exorciſer des poſſédés, on croiroit que nous le ſommes, ſi nous chaſſions les diables, on nous chaſſeroit avec eux.

Je ſentis par cette réponſe qu'il déguiſoit ſon impuiſſance ſous l'air de la circonſpection. En effet il n'y a que les Catholiques qui faſſent des miracles. Tout le monde convient que les plus autentiques ſe font en Irlande. Je laiſſe à d'autres le ſoin de parler des miens. On a déja rendu juſtice à mes anguilles, à la profon-

deur de mes raiſonnemens & à mon ſtile. Cela me ſuffit, & je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en dire d'avantage.

AVERTISSEMENT.

Monſieur Covelle avoit peu étudié comme il nous l'apprend lui-même dans une de ſes Lettres. Son génie ſe dévelopa par l'amour. Il fit un enfant à Mademoiſelle Ferbot, l'une de nos plus agréables Citoyennes; la choſe étoit ſecrette. Le Conſiſtoire la rendit charitablement publique : il fut obligé de comparoître. Le Prédicant qui préſidoit, lui ordonna de ſe mettre à genoux, c'étoit un abus établi depuis longtems. Mr. Covelle répondit qu'il ne ſe mettoit à genoux que devant Dieu. Le Modérateur lui dit que des Princes avoient ſubi cette pénitence. Je ſçais repliqua-t'il que cette infamie a commencé à Louis le Débonnaire. Sachez qu'elle finira à Robert Covelle.

Cette avanture le détermina à s'inſtruire. Il devint ſavant en peu de tems; & il ſe diſtingua par pluſieurs Lettres en faveur de Mr. Théro ſon ami contre le Jéſuite Néedham.

LETTRE X.

ECRITE A L'OCCASION DES MIRACLES,

Par Mr. Covelle Citoyen de Geneve, à Mr. V.... paſteur de Campagne.

MONSIEUR,

NOus croyons vous & moi fermement à tous les Miracles, nous croyons que les paroles qui ont évidemment un ſens déterminé, ont évidemment un autre ſens. Par exemple, *mon pere eſt plus grand que moi*, ſignifie ſans aucune conteſtation, je ſuis auſſi grand que mon pere : & c'eſt là un miracle de paroles. Quand Paul devenu convertiſſeur, de perſécuteur qu'il étoit, dit dans ſon épitre aux Romains, c'eſt-à-dire à quelques juifs qui vendoient des guenilles à Rome; *le don de Dieu s'eſt répandu ſur nous par la grace donnée à un ſeul homme qui eſt Jéſus*, cela veut dire ſans difficulté, *Le don de Dieu s'eſt répandu ſur nous par la grace donnée à un ſeul Dieu qui eſt Jeſus.*

Il n'y a qu'à s'entendre; nous avons

comme on ſait, cent paſſages qu'il faut abſolument expliquer dans un ſens contraire. Ce miracle toujours ſubſiſtant d'entendre tout le contraire de ce qu'on lit, & de ce qu'on dit, eſt un des grands ſecrets de la Théologie.

Il y a un miracle encore plus grand, c'eſt de ne ſe pas entendre ſoi-même. C'eſt ainſi qu'en ont uſé Athanaſe, Cirille & pluſieurs autres peres. C'eſt un des miracles opérés par le révérend pere Néedham à la grande édification des fideles, *cum devotionè & Cachinno.*

Je conſeille à ce Jéſuite Néedham, d'aller faire un tour à Gabaon & à Aïalon pour voir comment le Soleil & la Lune s'y prennent pour s'arrêter ſur ces deux villages. Je laiſſe Mr. le Propoſant gagner ſes trois cents écus patagons par an chez ſon Seigneur Allemand, & je m'adreſſe à vous comme à un jeune curé de village, fait pour jouer un grand rolle dans la ville.

Vous avez une jolie femme, & je n'en ai point. J'ai pris le parti en honnête homme de faire un enfant à Mademoiſelle Ferbot, c'eſt un grand péché, je l'avoue.

Jéſus égal ou inégal à ſon pere, eſt extrémement couroucé quand un Génevois fait un enfant à une fille, & certaine-

nement il jetteroit la ville dans le Lac ſi on commettoit ſouvent cette énormité contraire à toutes les loix de la nature; auſſi j'en ai demandé pardon à Jéſus. Mais vous vouliez que je vous demandaſſe auſſi pardon, comme ſi vous étiez conſubſtantiel à Jéſus, & comme ſi votre village étoit conſubſtantiel à Geneve.

En vérité, mon cher paſteur, vous êtes allé trop loin, vous êtes trop jeune & trop aimable pour juger les filles. Souffrez que j'aye l'honneur de vous dire ce que c'eſt qu'un miniſtre, non d'Etat, mais du Saint Evangile.

C'eſt un homme vétu de noir à qui nous donnons des gages pour prêcher, pour enterrer & pour faire quelques autres fonctions. Vous croyez parce que nous vous avons appellés paſteurs, que nous ne ſommes que des brebis. Les choſes ne vont pas tout-à-fait ainſi. Souvenez-vous que Chriſt dit expreſſément à ſes Diſciples, *il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*

Nous avons au fonds autant de droit que vous de parler en public pour édifier nos freres & de rompre le pain avec eux. Si quand les ſocietés chrétiennes ſe ſont augmentées nous jugeâmes à propos de commettre certaines perſonnes pour ba-

tizer, prêcher, communier nos fideles, & avoir ſoin de tenir propre le lieu de l'aſſemblée, ce n'eſt pas que nous ne puſſions fort bien prendre ce ſoin nous-mêmes. Je donne des gages à un homme pour faire paître mon troupeau; mais cela ne m'ôte pas le droit de le mener paître moi-même, & d'envoyer paître le berger ſi j'en ſuis mécontent.

On vous a impoſé les mains, j'en ſuis bien aiſe; mais qu'a-t-on fait, s'il vous plait, par cette cérémonie? Vous a-t-on donné plus d'eſprit que vous n'en aviez? Ceux qui vous ont reçu miniſtre du St. Evangile vous ont-ils donné autre choſe qu'une déclaration que vous ne ſavez point l'Hébreu, que vous ſavez un peu de Grec, que vous avez lu *Matthieu*, *Luc*, *Marc* & *Jean*, & que vous pouvez parler une demie heure de ſuite. Or certainement pluſieurs de nos Citoyens ſont dans ce cas; & j'écoute quelquefois Mr. *Freron* une heure entiere, quoi qu'il ne ſache pas mieux l'Hébreu que vous

Vous voulûtes me faire mettre à genoux, & vous me le conſeillâtes par une lettre. Vous ſçûtes alors que je ne me mets à genoux que devant Dieu; & vous apprîtes que les paſteurs ne ſont point magiſtrats. Nous ſavons très-bien diſtin-

guer l'Empire & le Sacerdoce. L'Empire eſt à nous, & le Sacerdoce dépend tellement de l'Empire, qu'on vous préſente à nous quand on vous a nommé à une cure de la Ville. Nous pouvons vous accepter ou vous rejetter; donc nous ſommes vos Souverains, Prêchez, & nous jugerons de votre ſtile; écrivez, & nous jugerons de votre doctrine; faites des miracles, & nos jugerons de votre ſavoir faire. Je vous l'ai déja dit, le temps n'eſt plus où les Laïques n'oſoient penſer; & il n'eſt plus permis de nous donner du gland quand nous nous ſommes procurez du pain.

Les gens d'Egliſe dans tous les pays ſont un peu fâchés que les hommes ayent des yeux; ils voudroient être à la tête d'une ſocieté d'aveugles; mais ſachez qu'il eſt plus honorable d'être approuvé par des hommes qui raiſonnent, que de dominer ſur des gens qui ne penſent pas.

Il y a deux choſes importantes dont on ne parle jamais dans le pays des eſclaves, & dont tous les Citoyens doivent s'entretenir dans les pays libres. L'une eſt le Gouvernement, l'autre la Religion. Le marchand, l'artiſan, doivent ſe mettre en état de n'être trompés ni ſur l'un

ni ſur l'autre de ces objets. La tirannie ridicule qu'on a voulu exercer ſur moi, n'a ſervi qu'a me faire mieux connoître mes droits d'homme & de chrétien. Tous ceux qui penſent comme moi, (& ils ſont en très-grand nombre) ſoutiendront juſqu'au dernier ſoupir ces droits inviolables. Et comme me diſoit fort bien hier une lingere de mon quartier. *Fari quæ ſentiat*, eſt le privilege d'un homme libre. Croyez moi Meſſieurs; menagez les Citoyens Bourgeois, Natifs & Habitans, ſi vous voulez conſerver un peu de crédit, car ſelon St. Flaccus Horatius, dans ſa quatrieme épitre aux Galates, celui qui exige plus qu'on ne lui doit, perd bientôt ce qui lui eſt dû ou deü. &c. &c. &c. &c.

LETTRE XI.

A L'OCCASION, DES MIRACLES,

Ecrite par Mr. Théro à Mr. Covelle.

MONSIEUR,

JE bénis la Providence qui m'a conduit chez Monſieur le Comte dont j'ai l'honneur d'être le chapelain. Non-ſeulement il a eu la bonté de me faire payer d'avance cent écus patagons pour les premiers quatre mois de mon exercice, mais je ſuis chauffé, éclairé, blanchi, nourri, raſé, porté, habillé. Je doute fort que le Lévite qui deſſervoit la chapelle de la veuve Michas l'idolâtre, eut une condition auſſi bonne que la mienne. Il eſt vrai que Madame Michas lui donnoit une ſoutane & un manteau noir par année, & qu'il avoit bouche en cour, mais il n'avoit que dix petits écus de gage, ce qui n'approche pas de mes appointements.

Son Excellence me traite d'ailleurs avec beaucoup de bonté; il commence à pren-

dre en moi un peu de confiance, & je ne deſeſpere pas de le convertir ſur le chapitre des miracles, pourvu que ce malheureux Jéſuite Needham ne s'en mêle pas. Car ſon Excellence a une répugnance invincible pour les Jéſuites, pour les abſurdités, & pour les anguilles; c'eſt à cela près le meilleur homme du monde. Et ſi jamais vous venez dans ſon petit Etat, vous verrez combien ſa conduite eſt édifiante, & avec quelle ſincérité il adore le Dieu de tous les êtres & de tous les temps.

Il eſt de plus fort ſavant. Il a ordonné à un Juif qui eſt ſon bibliothécaire de lui faire une belle collection des anciens fragments de *Sanchoniaton*, de *Béroſe*, de *Manéthon*, de *Chérémon*, des anciennes hymnes d'Orphée, d'*Ocellus Lucanus*, de *Timée de-Locres* & de tous ces anciens monuments peu conſultés par les modernes.

Il me faiſoit lire hier *Flavian Joſephe* cet Hiſtorien Juif qui écrivoit ſous Veſpaſien, Joſephe parent de la Reine Marianne femme d'Hérode, Joſephe dont le pere avoit vécu du tems de Jéſus, Joſephe qui a le malheur de ne parler d'aucun des faits qui ſe paſſerent alors en Galilée à la vue de tout l'univers. Nous remarquâ-

mes tout deux, quelles peines ſe donne ce Juif, & en combien de manieres il ſe replie pour faire valoir ſa nation. Il fouille dans tous les auteurs Egyptiens pour trouver quelque preuve que *Moïſe* a été connu en Egypte, il déterre enfin deux hiſtoriens récents, qui ont écrit après la traduction qu'on appelle des Septante. C'eſt *Manéthon* & *Chéremon*. Ils diſent un mot de *Moïſe*, mais ils ne parlent d'aucun de ſes prodiges.

Que *Manéthon* & *Chéremon* euſſent dit peu de choſes d'un Juif qu'ils regardoient avec mépris, cela étoit fort naturel, en cas que l'hiſtoire de *Moïſe* eut été fabuleuſe. Mais qu'en parlant de *Moïſe* ils n'ayent rien dit des dix playes d'Egypte, & du paſſage miraculeux de la mer rouge, c'eſt ce qui eſt incompréhenſible. C'eſt comme ſi en écrivant l'hiſtoire de Geneve que vous avez commencée avec autant d'éloquence que de vérité, vous ne diſiez rien de l'Eſcalade, ni de la Médiation &c.

L'omiſſion même des miracles de *Moïſe* eſt quelque choſe de bien plus extraordinaire dans une hiſtoire Egyptienne, que l'omiſſion de deux faits très-naturels dans l'hiſtoire d'une ville. L'aſſaut de miracles

que fit *Moïſe* avec les ſorciers du Roi d'Egypte ne devoit pas ſurtout être paſſé ſous ſilence par les hiſtoriens d'une nation auſſi célebre pour les ſortileges, que l'étoient les Egyptiens.

On me dira peut-être que ces Egyptiens étoient ſi honteux d'avoir été vaincus en fait de diablerie, qu'ils aimerent mieux n'en point parler du tout que d'avouer leur défaite. Mais encore une fois, M. cela n'eſt pas dans la nature. Les François avouent qu'ils ont été battus, à Créci, à Poitiers, à Rosbac &c les Athéniens avouent que Lacédémone les vainquit. Les Romains ne diſſimulent pas la perte des batailles de Canne & de Traſimene.

De plus les magiciens de Pharaon ne furent vaincus que ſur un ſeul article. *Moïſe* fit naître des poux, & c'eſt là le ſeul miracle que les ſorciers de ſa Majeſté ne purent faire. Or il étoit très-aiſé à un hiſtorien habile, ou de paſſer ſous ſilence le miracle des poux, ou même de le tourner à l'avantage de ſa nation. Il pouvoit dire que les Juifs qui ont toujours été fripiers, ſe connoiſſent mieux en poux que les autres peuples. On pouvoit ajouter que les Egyptiens qui étoient des

gens fort propres, avoient toujours négligé la théorie des poux dans la multitude de leurs connoiſſances.

Enfin, il n'étoit pas poſſible que *Chéremon* & *Manéthon* euſſent oublié qu'un ange avoit coupé le cou un matin à tous les fils aînés des maiſons d'Egypte.

De très-illuſtres ſavants ont cru, comme vous ſavez, Monſieur, qu'il y avoit alors en Egyte douze cents mille familles; cela fait douze cents milles jeunes gens égorgés dans une nuit. Cette avanture valoit bien la peine d'être rapportée.

Je ſuppoſe, par exemple, qu'un Jéſuite Savoyard envoyé de Dieu, eut aſſaſſiné tous les premiers nés de Geneve dans leur lit; en bonne foi, y auroit-il un ſeul de nos annaliſtes qui oubliât cette boucherie exécrable? & les écrivains Savoyards ſeroient-ils les ſeuls qui tranſmettroient à la poſtérité un événement ſi divin?

La probité, Monſieur, ne me permet pas de nier la force de ces arguments Je ſuis perſuadé qu'il eſt d'un malhonnête homme de traiter avec un mépris apparent les raiſons de ſes adverſaires quand on en ſent toute la puiſſance dans le fond de ſon cœur; ce n'eſt alors qu'un lâche menſonge. Nous avons examiné enſem-

ble les miracles de l'antiquité, nous n'avons ni déguisé, ni mépriſé les raiſons de ceux qui les nient, & nous n'avons oppoſé en bons chrétiens que la foi aux arguments. La foi conſiſte à croire ce que l'entendement ne ſauroit croire & c'eſt en cela qu'eſt le mérite

Mais, Monſieur, en étant perſuadés par la foi, des choſes qui paroiſſent abſurdes à notre intelligence, c'eſt-à-dire, en croyant ce que nous ne croyons pas, gardons nous de faire ce ſacrifice de notre raiſon dans la conduite de la vie.

Il y a eu des gens qui ont dit autrefois, vous croyez des choſes incompréhenſibles, contradictoires, impoſſibles, parce que nous vous l'avons ordonné; faites donc des choſes injuſtes parce que nous vous l'ordonnons. Ces gens-là raiſonnoient à merveille. Certainement qui eſt en droit de vous rendre abſurde, eſt en droit de vous rendre injuſte. Si vous n'oppoſez point aux ordres de croire l'impoſſible, l'intelligence que Dieu a miſe dans votre eſprit, vous ne devez point oppoſer aux ordres de mal faire, la juſtice que Dieu a miſe dans votre cœur. Une faculté de votre ame étant une fois tirannisée, toutes les autres facultés doivent

l'être également. Et c'eſt là ce qui a produit tous les crimes religieux dont la terre à été inondée.

Dans toutes les guerres Civiles que les dogmes ont allumées, dans tous les tribunaux des inquiſitions, & toutes les fois qu'on a cru expédient d'aſſaſſiner des particuliers ou des Princes d'une ſecte différente de la nôtre, on s'eſt toujours ſervi de ces paroles de l'Evangile, *Je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le glaive; je ſuis venu diviſer le fils & le pere, la fille & la mere, &c.*

Il falloit avoir recours alors à ce miracle dont je vous ai déja parlé qui conſiſte à entendre le contraire de ce qui eſt écrit. Certainement ces paroles veulent dire, *Je ſuis venu réunir le fils & le pere, la fille & la mere.* Car ſi nous entendions ce paſſage à la lettre, nous ſerions obligés en conſcience de faire de ce monde un théâtre de parricides.

De même lorſqu'il eſt dit que Jéſus ſécha un figuier verd, cela veut dire qu'il fit reverdir un figuier ſec; car ce dernier miracle eſt utile, & le premier eſt pernicieux.

Croyons auſſi que quand le grand ſerviteur de Dieu Joſuah arrêta le Soleil qui ne marche pas, & la Lune qui marche,

ce ne fut point pour achever de maſſacrer en plein midi, de pauvres Citoyens, qu'il venoit voler, mais pour avoir le temps de ſécourir ces malheureux, ou de faire quelque bonne action.

C'eſt ainſi, Monſieur que la lettre tue, & que l'eſprit vivifie.

En un mot, que votre religion ſoit toujours de la morale ſaine dans la théorie, & de la bienfaiſance dans la pratique.

Recommandez ces maximes à nos chers Concitoyens; qu'ils ſachent que l'erreur ne mene jamais à la vertu; qu'ils faſſent uſage de leurs lumieres, qu'ils s'éclairent les uns les autres, qu'ils ne craignent point de dire la vérité dans tous leurs cercles, dans toutes leurs aſſemblées. La ſocieté humaine a été trop longtemps ſemblable à un grand jeu de baſſette, où des fripons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens diſcrets n'oſent avertir les perdants qu'on les trompe.

Plus mes Compatriotes chercheront la vérité plus ils aimeront leur liberté. La même force d'eſprit qui nous conduit au vrai nous rend bons citoyens. Qu'eſt-ce en effet que d'être libres? c'eſt raiſonner juſte, c'eſt connoître les droits de l'homme; & quand on les connoit bien on les défend de même.

Remarquez que les nations les plus eſclaves ont toujours été celles qui ont été le plus dépourvues de lumieres. Adieu, Monſieur je vous recommande la vérité, la liberté & la vertu, les trois ſeules choſes pour leſquelles on doive aimer la vie.

LETTRE XII.

De Mr. Théro à Mr. Covelle, Citoyen de Geneve, à l'occaſion des Miracles.

MONSIEUR,

SI ſon Excellence, Monſieur le Comte n'eſt pas perſuadé de l'autenticité de nos Miracles, en recompenſe ſon Excellence Madame la Comteſſe avoit une foi qui étoit bien conſolante. J'ai eu l'agrément de lire quelquefois St. *Matthieu* avec elle, quand Monſeigneur liſoit *Ciceron*, *Virgile*, *Epictete*, *Horace* ou *Marc Antonin* dans ſon cabinet. Nous en étions un jour à ces paroles du Chap. 17. *Je vous dis en vérité que quand vous aurez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous direz à une montagne, range-toi de là, & auſſitôt la montagne ſe tranſportera de ſa place.*

Ces paroles exciterent la curioſité, & le zele de Madame. Voila une belle occaſion, me dit elle, de convertir Monſieur mon Mari. Nous avons ici près une montagne qui nous cache la plus belle vue du monde. Vous avez de la foi plus qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon qui eſt dans mon office; j'en ai auſſi: diſons un mot à la montagne, & ſûrement nous aurons le plaiſir de la voir ſe promener par les airs. J'ai lu dans l'hiſtoire de St. Dunſtan, qui eſt un fameux Saint du pays du Jéſuite Needham, qui fit venir un jour une montagne d'Irlande en baſſe Bretagne, lui donna ſa bénédiction & la renvoya chez elle. Je ne doute pas que vous n'en faſſiez autant que St. Dunſtan, vous qui êtes réformé.

Je m'excuſai longtemps ſur mon peu de crédit auprès du ciel & des montagnes. Si Monſieur Clap, Profeſſeur en Théologie étoit ici lui dis-je, il ne manqueroit pas ſans doute de faire ce que vous propoſez, il y a même tel Sindic qui en un beſoin ſeroit capable de vous donner ce divertiſſement; mais ſongez que je ne ſuis qu'un pauvre propoſant, un jeune chapelain qui n'a fait encore aucun miracle, & qui doit ſe défier de ſes forces.

Il y a commencement à tout, me re-

pliqua Madame la Comteſſe, & je veux abſolument que vous me tranſportiez ma montagne. Je me défendis longtemps, cela lui donna un peu de dépit; vous faites, me dit-elle, comme les gens qui ont une belle voix & qui refuſent de chanter quand on les en prie. Je répondis que j'étois enrhumé, & que je ne pouvois chanter. Enfin elle me dit en colere que j'avois d'aſſez gros gages pour être complaiſant, & pour faire des miracles quand une femme de qualité m'en demandoit.

Je me rendis; nous priâmes la montagne l'un & l'autre avec dévotion de vouloir bien marcher. Elle n'en fit rien, le rouge monta au viſage de Madame. Elle eſt très-altiere, & veut fortement ce qu'elle veut. Il ſe pouroit faire, me dit-elle qu'on dût entendre ſelon vos principes le contraire de ce qu'on lit dans le texte. Il eſt dit qu'avec un peu de moutarde de foi, on tranſportera une montagne; celà ſignifie peut-être qu'avec une montagne de foi, on tranſportera un peu de moutarde. Elle ordonna ſur le champ à ſon maître d'hôtel d'en faire venir un pot. Pour moi la moutarde me montoit au nez, je fis ce que je pus pour empêcher Madame de faire cette expérience de phy-

ſique ; elle n'en démordit point, & fut attrapée à ſa moutarde comme elle l'avoit été à ſa montagne.

Tandis que nous faiſions cette opération, arriva Monſieur le Comte, qui fut aſſez ſurpris de voir un pot de moutarde à terre entre Madame la Comteſſe & moi. Elle lui apprit de quoi il étoit queſtion. Mr. le Comte avec un ton, moitié ſérieux, moitié railleur, lui dit que les miracles avoient ceſſé depuis la réforme ; qu'on n'en avoit plus beſoin, & qu'un miracle aujourd'hui eſt de la moutarde après dîner. Ce mot ſeul dérangea toute la dévotion de Madame la Comteſſe. Il ne faut quelquefois qu'une plaiſanterie pour décider de la maniere dont on penſera le reſte de ſa vie.

Mad. la Comteſſe depuis ce moment-là, crut auſſi peu aux miracles que ſon mari. De ſorte que je me trouve aujourd'hui le ſeul homme du château qui ait le ſens commun, c'eſt-à-dire qui croye aux miracles.

Leurs Excellences m'accablent tous les jours de railleries. Je joue à peu près le même role que l'aumonier du feu Roi Auguſte qui étoit le ſeul catholique de la Saxe.

Je me renferme autant que je peux dans

dans la morale; mais cette morale ne laiſſe pas de m'embaraſſer. Je vous confie, mon cher ami, que je ſuis amoureux de la fille du maître-d'hotel qui eſt beaucoup plus jolie que Madlle. Ferbot, & que la veuve anabatiſte qui épouſa *Jean Chauvin* ou *Calvin*. Mais comme je ſuis abſolument ſans bien, je doute fort que Monſieur le Maître veuille m'accorder ſa fille.

Jugez où en eſt réduit un jeune propoſant de vingt-quatre ans, frais & vigoureux. Mr. le miniſtre ****, qui eſt ſans contredit le premier homme que nous ayons aujourd'hui dans l'Egliſe & dans la Littérature, écrivit il y a pluſieurs années; un excellent livre ſur la continence des propoſants, qu'il appelle un miracle continuel.

Il imagina dans ce livre, d'établir un bordel pour ces jeunes prédicateurs; il en rédigea les loix qui ſont fort ſages; ſurtout, il ne veut pas qu'un prophane ſoit jamais reçu dans cette maiſon; mais c'eſt préciſément cette loi qui a fait manquer l'établiſſement. Les Laïques qui ſont toujours jaloux de nous, s'y ſont vivement oppoſés.

Vous croyez peut-être, mon cher Covelle que je ne parle pas ſérieuſement; je vous jure que le livre exiſte, que je l'ai

lu, & que Mr. Formey eſt trop honnête homme & trop craignant Dieu pour le déſavouer. Son idée eſt très-raiſonnable, car enfin, il faut ou reſſembler au bon homme Onan, ou trouver une demoiſelle Ferbot, ou ſe marier, ou faire un enfant à la fille d'un maître-d'hôtel; ce qui m'expoſeroit à être chaſſé de la maiſon de Monſieur le Comte.

Je vous confie mon embarras, j'eſpere qu'étant du métier vous m'aiderez de vos bons conſeils.

Je fus hier obligé de prêcher ſur la chaſteté, le diable m'avoit bercé toute la nuit, la fille du maître-d'hôtel ſe trouvoit tout juſte vis-à-vis de moi; elle rougiſſoit, & moi auſſi Je balbutiai beaucoup; Madame la Comteſſe s'apperçut de mon trouble; jugez de la ſituation où je ſuis. Cette fille paſſe actuellement ſous ma fenêtre, la plume me tombe des mains — ma vue ſe trouble; — ah — bon-ſoir — mon cher — Covelle. —

Théro Chapelain de S. E. Mgr. le Comte de K....

LETTRE XIII.

A L'OCCASION DES MIRACLES.

Adreſſée par Mr. Covelle à ſes chers Concitoyens.

MESSIEURS,

LEs occaſions dévelopent l'eſprit des hommes. J'avois peu exercé ma faculté de penſer avant que je me viſſe obligé de ſoutenir les droits de l'humanité contre ceux dont l'orgueil exigeoit de moi une baſſeſſe. Ce qu'a dit un de nos Concitoyens ſur les miracles m'a ouvert les yeux. J'ai conclu qu'il eſt fort peu important pour le bien de la ſociété, pour les mœurs, pour la vertu, de ſavoir ou d'ignorer qu'un figuier à été ſéché parce qu'il n'avoit pas porté de figues ſur la fin de l'hiver. Nos devoirs de Citoyens, d'hommes libres, de peres, de meres, de fils, de freres n'en doivent pas moins être remplis quand même on n'auroit tranſmis aucuns miracles juſqu'à nous.

Suppoſons un moment mes chers Compatriotes, que jamais *Moïſe* ne paſſât la

mer rouge à pied ſec, pour aller mourir lui & les ſiens dans un déſert affreux; ſuppoſons que la Lune ne s'eſt jamais arrêtée ſur Aïalon, & le Soleil ſur Gabaon, en plein midi, pour donner à Joſuah fils de Nun le temps de maſſacrer avec plus de loiſir quelques miſérables fuyards qu'une pluye céleſte de groſſes pierres avoit déja aſſommés. Suppoſons qu'une aneſſe & qu'un ſerpent n'ayent jamais parlé & que tous les animaux n'ayent pu ſe nourrir un an dans l'arche. De bonne foi en ſerons-nous moins gens de bien, aurons-nous une autre morale & d'autres principes d'honneur & de vertu? le monde n'ira-t-il pas comme il eſt toujours allé? quel peut donc être le but de ceux qui nous enſeignent des choſes que leur bon ſens & le notre déſavouent? dans quel eſprit peuvent-ils nous tromper? ce n'eſt pas certainement pour nous rendre plus vertueux. Ce n'eſt pas pour nous faire aimer davantage notre chere liberté. Car l'abrutiſſement de l'eſprit n'a jamais fait d'honnêtes gens, & il eſt horrible & inſenſé de prétendre que plus nous ſerons ſots, plus nous deviendrons de dignes Citoyens.

On n'a jamais fait croire des ſottiſes aux hommes que pour les ſoumettre. La

fureur de dominer eſt de toutes les maladies de l'eſprit humain la plus terrible. Mais ce ne peut-être aujourd'hui que dans un violent tranſport au cerveau que des hommes vêtus de noir puiſſent prétendre nous rendre imbéciles pour nous gouverner. Cela eſt bon pour les Sauvages du Paraguai qui obéiſſent en eſclaves aux Jéſuites. Mais il faut en uſer autrement avec nous. Nous devons être jaloux des droits de notre raiſon comme de ceux de notre liberté. Car plus nous ſerons des êtres raiſonnables, plus nous ſerons des êtres libres. Prenez y bien garde mes chers Compatriotes, Citoyens Bourgeois, Natifs & Habitants ; il faut qu'on ne nous trompe ni ſur notre religion, ni ſur notre gouvernement. Le droit de dire & d'imprimer ce que nous penſons, eſt le droit de tout homme libre dont on ne ſauroit les priver ſans exercer la tirannie la plus odieuſe. Ce privilege nous eſt auſſi eſſentiel que celui de nommer nos Auditeurs & nos Sindics, d'impoſer des tributs, de décider de la guerre & de la paix ; & il ſeroit plaïſant que ceux en qui réſide la ſouveraineté ne puſſent pas dire leur avis par écrit.

Nous ſavons bien qu'on peut abuſer de l'impreſſion comme on peut abuſer de

la parole, mais quoi ! nous privera-t-on d'une choſe ſi légitime ſous prétexte qu'on en peut faire un mauvais uſage? j'aimerois autant qu'on nous défendit de boire dans la crainte que quelqu'un ne s'enivre.

Conſervons toujours les bienſéances, mais donnons un libre eſſor à nos penſées. Soutenons la liberté de la preſſe. C'eſt la baze de toutes les autres libertés. C'eſt par là qu'on s'éclaire mutuellement. Chaque Citoyen peut parler par écrit à la nation, & chaque lecteur examine à loiſir & ſans paſſion ce que ce Compatriote lui dit par la voye de la preſſe. Nos Cercles peuvent quelquefois être tumultueux, ce n'eſt que dans le recueillement du cabinet qu'on peut bien juger. C'eſt par là que la nation Angloiſe eſt dévenue une nation véritablement libre. Elle ne le ſeroit pas, ſi elle n'étoit pas éclairée; & elle ne ſeroit point éclairée ſi chaque Citoyen n'avoit pas chez ſoi le droit d'imprimer ce qu'il veut. Je ne prétends point comparer Geneve à la Grande-Bretagne: Je ſçais que nous n'avons qu'un très-petit territoire peu proportionné peut-être à notre courage. Mais enfin notre petiteſſe doit-elle nous dépouiller de nos droits? & parceque nous

ne ſommes que vingt-quatre mille êtres penſants, faudra-t-il que nous renoncions à penſer?

Un judicieux tailleur de mes amis diſoit ces jours paſſés dans une nombreuſe compagnie qu'un des inconvénients attachés à la nature humaine eſt que chacun veut élever ſa profeſſion au deſſus de toutes les autres. Il ſe plaignoit ſurtout de la vanité des barbiers qui prennent le pas ſur les tailleurs parce qu'ils ont autrefois tiré du ſang dans quelques occaſions Mais les barbiers, diſoit-il, ont grand tort de ſe préférer à nous, car c'eſt nous qui les habillons & nous pouvons fort bien nous raſer ſans eux.

Voila préciſément mes chers Concitoyens le cas où nous ſommes avec les prêtres Il eſt très-clair qu'on peut ſe paſſer d'eux à toute force puiſque toute la Penſilvanie s'en paſſe. Il n'y a point de prêtres à Philadelphie. Auſſi eſt-elle la ville des freres, elle eſt plus peuplée que la nôtre & plus heureuſe. Suppoſons pour un moment que tous les prédicants de notre ville ſoient malades d'indigeſtion Dimanche prochain; en chanterons nous moins les louanges de Dieu? notre muſique en ſera-t-elle moins mauvaiſe? ne remplirons-nous pas toutes les

fonctions de ces Meſſieurs le p'us aiſément du monde ? & s'il faut prêcher, n'avons-nous pas chez nous des babillards qui parlent dans nos cercles un quart d'heure de ſuite ſans rien dire & qui ſont inſupportables?

Pourquoi donc tant faire le fier quand on eſt prêtre ? encore paſſe ſi ces Meſſieurs faiſoient des miracles ; s'ils rajeuniſſoient Mr *Abauzit*, s'ils guériſſoient Mr. *Bonnet* de ſa ſurdité ; s'ils donnoient un bon déjeuner à toute la ville avec cinq pains & trois poiſſons ; s'ils délivroient des eſprits malins Mrs. tels, qui ont certainement le diable au corps, nous ſerions fort contents d'eux, & ils auroient une haute conſidération. Mais ils ſe bornent à vouloir être les maîtres ; & c'eſt pour cela qu'ils ne le ſeront point.

Il font ce qu'ils peuvent pour ruiner notre commerce de penſées, & pour réduire nos pauvres Imprimeurs-Libraires (on en fait de même à la Haye pour les productions de J. J. Rouſſeau qui iront malgré eux à la poſtérité) à l'Hôpital. Ils s'y prennent en deux manieres. Ils font imprimer leurs ouvrages, & ils tâchent d'empêcher que nous n'imprimions les nôtres. Ne pouvant nous faire bruler nous-mêmes comme *Servet* & *Antoine*, ils

cabalent continuellement pour faire bruler nos livres inſtructifs & édifians; & ils trouvent quelques têtes à perruques qui ſont taillées pour les croire. Mes freres que tous ces vains efforts ne nous empêchent jamais de pouſſer le commerce. Vivons libres, ſoutenons nos droits & buvons du meilleur.

LETTRE XIV.

A L'OCCASION DES MIRACLES,

A Mr. Covelle, Citoyen de Geneve, par Mr. Beaudinet Citoyen de Neufchâtel.

VOs Lettres ſur les miracles que vous avez eu la bonté de m'envoyer m'ont fait bien rire. Je n'aime l'érudition que quand elle eſt un peu égayée Je me plais fort aux miracles, j'y crois comme vous & comme tous les gens raiſonnables. Pourquoi un ſerpent, une aneſſe n'auroient-ils pas parlé? les chevaux d'Achille n'ont-ils pas parlé grec mieux que nos Profeſſeurs d'aujourd'hui ? les vaches du mont Olimpe ne dirent-elles pas autrefois leurs avis fort éloquemment? *& parler comme une vache Eſpagnole* n'eſt-il pas

un ancien proverbe? les chênes de Dodone avoient une très-belle voix, & rendoient des oracles. Tout parle dans la nature. Je ſens bien, Monſieur, qu'un bon déjeuner fourni à quatre ou cinq mille hommes avec trois truites & cinq pains mollets, & des cruches d'eau changées en bouteilles de vin d'Engaddi, ou de vin de Bourgogne, vous plaiſent encore plus, & à moi auſſi, que des bêtes qui parlent ou qui écrivent.

Je veux croire aux miracles que Mr. Rouſſeau a faits à Veniſe; mais j'avoue que je crois plus fermement à ceux de notre Comte de Neufchâtel. Réſiſter à la moitié de l'Europe, & à quatre armées d'environ cents mille hommes chacune, remporter dans l'eſpace d'un mois deux victoires ſignalées, forcer ſes ennemis à faire la paix, jouïr de ſa gloire en Philoſophe, voila de vrais miracles; & ſi après cela il noyoit deux mille cochons d'un ſeul mot, j'aurois de la peine à l'en eſtimer davantage.

Je me flatte que votre Conſiſtoire a renoncé au magnifique deſſein de faire mettre à genoux vos Citoyens devant lui. S'il avoit réuſſi dans cette prétention, bientôt vos Prêtres exigeroient qu'on leur baiſât les pieds comme au Pape. Vous

ſavez qu'ils reſſemblent aux amants qui prennent de grandes libertés quand on leur en a paſſé de petites.

Nous avons eu auſſi à Neufchâtel nos tracaſſeries ſacerdotales. C'eſt le ſort de l'Egliſe, parce que l'Egliſe eſt compoſée d'hommes. Depuis que Pierre & Paul ſe querellerent, la paix n'a jamais habité chez les chrétiens. Je ſouhaite qu'elle regne à Geneve avec la liberté; mais elle a été ſur le point de partir de Neufchâtel.

Je ſais bien qu'on ne peut nous reprocher d'avoir verſé le ſang comme les partiſans d'*Athanaſe* & ceux d'*Arius*, ni de nous être aſſommés avec des maſſues comme les Africains diſciples de *Donat* Evêque de Tunis qui combatirent contre le parti d'*Auguſtin* Evêque d'Hippone manichéen dévenu chrétien, & batiſé avec ſon bâtard *Deodatus*. Nous n'avons point imité les fureurs de St. *Cirile* contre ceux qui appelloient Marie mere de Jéſus, & non pas mere de Dieu.

Nous n'avons point imité la rage des chrétiens qui oubliant que tous les peres de l'Egliſe avoient été Platoniciens allerent dans Alexandrie en 415 ſaiſir la belle Hippatie dans ſa chaire où elle enſeignoit la Philoſophie de *Platon*, la traine-

rent par les cheveux dans la place publique & la maſſacrerent, ſans que ſa jeuneſſe, ſa beauté; ſa vertu leur inſpiraſſent le moindre remords; car ils étoient conduits par un Théologien qui tenoit contre *Platon* pour Ariſtote.

Nous n'avons point eu des guerres civiles qui ont déſolé l'Europe dans ces vingt-ſept ſchiſmes ſanglants, formés par de ſaints prétendants à la chaire de St. Pierre, au titre de vicaire de Dieu, & au droit d'être infaillibles. Nous n'avons point renouvellé les horreurs incroyables du ſeizieme & dix-ſeptieme ſiecle, de ces temps abominables, où ſept ou huit arguments de Théologie changerent les hommes en bêtes féroces, comme autrefois la Théologienne Circé changea des Grecs en animaux avec des paroles.

Nos querelles, Monſieur, n'ont été que ridicules. Les eſprits de nos prédicants commencerent à s'échauffer il y a quatre ans au ſujet d'un pauvre diable de Paſteur de campage nommé *Petit Pierre*, bon homme, qui entendoit parfaitement la Trinité, & qui ſavoit au juſte comment le St. Eſprit procede, mais qui erroit *toto cælo* ſur le chapitre de l'enfer.

Ce Petit Pierre concevoit très-bien comment il y avoit au jardin d'Eden un

arbre qui donnoit la connoiſſance du bien & du mal, comment Adam & Eve vécurent environ neuf cents ans pour en avoir mangé; mais il ne digéroit pas que nous fuſſions brulés à jamais pour cette affaire. C'étoit un homme de bonne compoſition; il vouloit bien que les deſcendants d'Adam tant blancs que noirs, rouges ou cendrés, barbus ou imberbes, fuſſent damnés pendant ſept ou huit cents mille ans; cela lui paroiſſoit juſte; mais pour l'éternité il n'en pouvoit convenir; il trouvoit par le calcul intégral qu'il étoit impoſſible *data fluente* que la faute momentanée d'un être fini fut chatiée par une peine infinie; parce que le fini eſt zéro par rapport à l'infini.

A cela, nos prédicans répondoient que les Caldéens qui avoient inventé l'enfer, les Egyptiens qui l'avoient adopté, les Grecs & les Romains qui l'avoient embelli (tandis que les Juifs l'ignoroient abſolument) étoient tous convenus que l'enfer eſt éternel. Ils lui citoient le ſixieme livre de Virgile, & même le Dante. Mr. Petit Pierre ſe pourvut auſſi de quelques autorités; on eut recours à la maniere d'arguer dans Rabelais. La diſpute s'échauffa; notre auguſte Souverain fit ce qu'il put pour l'appaiſer; mais enfin, Mr.

Petit Pierre fut contraint d'aller faire ſon ſalut en Angleterre; & notre Monarque eut la bonté d'écrire, que puiſque nos Prêtres vouloient abſolument être damnés dans toute l'éternité, il trouvoit très-bon qu'ils le fuſſent. J'y conſens auſſi de tout mon cœur, & grand bien leur faſſe.

Cette querelle étant appaiſée, Monſieur *Jean Jacques Rouſſeau*, Citoyen du village de Couvé dans la province de Moitié Travers, ou Moutier Travers en a eſſuié une autre qui a été pouſſée juſqu'à des coups de pierre. On a voulu le lapider comme St. Etienne, quoiqu'il ne ſoit ni ſaint, ni diacre; & l'on prétend que Monſieur de Montmolin, Curé de Moutier Travers gardoit les manteaux.

Voici, Monſieur, le ſujet de la noiſe. Lorſque Mr. *Jean Jacques Rouſſeau* déſeſpérant de ſe reconcillier avec les hommes, voulut ſe reconcilier avec Dieu dans Moutier Travers, il demanda notre communion huguenote au paſteur Montmolin, qui lui accorda la permiſſion de manger Jéſus-Chriſt par la foi au mois de Septembre 1761, avec les autres élus du village. Vous ſavez comme on mange par la foi. La choſe ſe paſſa le mieux du monde. Mr. J. J. Rouſſeau avoue qu'il

pleura de joye; j'en pleure auſſi, & tout le monde fut extrêmement édifié

Il faut convenir que Mr. Rouſſeau qui avoit trouvé la muſique de Rameau & de Mondonville, fort mauvaiſe à Paris, ne fût pas tout à fait content de la nôtre. Nous chantons les dix commandements de Dieu ſur l'air de *Réveillez vous belle endormie*. Cet air eſt ſimple & naturel; mais je ne puis ſavoir mauvais gré à Mr. Rouſſeau d'avoir dit modeſtement à Mr. le paſteur Montmolin, qu'il faloit un peu preſſer la meſure de cette ariette, qu'en effet nous chantons trop lentement. Le paſteur qui ſe pique de goût fut très-offenſé, & s'en plaignit peut-être avec trop d'amertume.

La querelle devint plus ſérieuſe par des lettres que pluſieurs Miniſtres du St. Evangile de Geneve, écrivirent au Miniſtre du St. Evangile de Moutier Travers contre Mr. J. Jaques Rouſſeau. Ils lui envoyerent quelques brochures qu'ils avoient lâchées charitablement contre leur ancien Concitoyen, & ils reprocherent au Paſteur d'avoir donné la communion à un homme qui dans ſa jeuneſſe avoit eu des entretiens avec un Vicaire ſavoyard.

Vous ſavez comment Mr. Montmolin encouragé & illuminé par les prédicants

de Geneve voulut excommunier Mr. Rouſſeau dans le village de Moutier Travers. Mr. Rouſſeau prétendoit qu'un entretien avec un Vicaire n'étoit pas une raiſon pour être privé de la manducation ſpirituelle, qu'on n'avoit jamais excommunié *Théodore de Beze* qui avoit eu des entretiens beaucoup plus privés avec le jeune Candide, pour lequel il avoit fait des vers qui ne valent pas ceux d'*Anacréon* pour Bathille; qu'en un mot, étant malade, & pouvant mourir de mort ſubite, il vouloit abſolument être admis à la manducation de notre pays.

Il implora la protection de Mylord Maréchal, qui a pour cette manducation un très-grand zele; ſa faveur lui valut celle du Roi. Sa Majeſté informée du déſir ardent que Mr. J. J. Rouſſeau avoit de communier, & ſachant que non-ſeulement Mr. Rouſſeau croyoit fermement tous les Miracles, mais encore qu'il en avoit fait à Veniſe, le mit ſous ſa ſauvegarde royale; ſauvegarde rarement efficace, depuis que l'Empereur Sigiſmond ayant protégé Jean Hus, le laiſſa rotir par le pieux Concile de Conſtance.

Notre gouvernement de Neufchâtel plus ſage, plus humain & plus reſpectueux que ce beau Concile; ſe conforma

ma pleinement à l'autorité du Souverain; il rendit le 1. May 1765, un arrêt par lequel il fut défendu de *moleſter, d'inquiéter, d'aggredir de fait ou de parole*, le Sr. Rouſſeau, ſon vicaire Savoyard, & ſon pupille Emile; lequel pupile étoit devenu un excellent menuiſier, fort utile à la Communauté de Moutier Travers.

Mr. De Montmolin, ſon diacre, & quelques autres dévots, tinrent peu de compte des ordres du Roi, & de l'arrêt du Conſeil; ils répondirent qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & que ſi le Conſeil d'Etat a ſes loix, l'Egliſe a les ſiennes. En conſéquence, on ameuta tous les petits garçons de la paroiſſe qui pour obéir à Dieu de préférence au Roi, coururent après Rouſſeau, le huerent & le ſiflerent, à peu près de la maniere qu'on pratique à Paris envers un auteur dont la piece eſt tombée.

Ils firent plus; à peine Rouſſeau fut-il rentré dans ſa petite maiſon la nuit du 6 au 7. Septembre, à peine étoit-il couché, c'eſt-à-dire Mr. *Rouſſeau* dans ſon lit, & ſa ſervante dans le ſien, que voila une grêle de pierres qui tombe ſur ſa maiſon comme il en tomba une ſur les Amorrhéens devers Aïalon, Gabaon & Béthoron; immédiatement avant que le Soleil

s'arrêtât ; on caſſa toutes ſes vitres, & on enfonça ſes deux portes, il s'en fallut peu qu'une de ces pierres n'atteignit à la temple Mr. *Rouſſeau*, n'entamât le muſcle temporal, & l'orbiculaire, ne paſſât juſqu'au zigomatique, & en preſſant le tiſſu médullaire du cerveau, n'envoyât le patient débiter des paradoxes dans l'autre monde ; ce qui auroit été regardé comme un miracle évident par tous les prédicants.

Mr. Daſſouci ne ſe ſauva pas plus vite de Montpellier, que Mr. *Rouſſeau* ne ſe ſauva de Moutier Travers.

Trouvez bon, Monſieur, que je finiſſe ici ma lettre la poſte me preſſe, j'acheverai par le premier ordinaire.

Beaudinet.

LETTRE XV.

A L'OCCASION DES MIRACLES,

Par Mr. Beaudinet Citoyen de Neufchâtel à Mr. Covelle Citoyen de Geneve.

MONSIEUR,

LE neuf Septembre au matin je rencontrai dans Neufchatel Mr. le Paſteur Montmolin. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma ſurpriſe de la lapidation de Moutier Travers. Il me répondit que c'étoit ſon droit, & que les prêtres devoient punir les pécheurs. Pierre, dit-il, fit mourir d'apoplexie Ananiah & Saphira, qui n'avoient d'autre crime que de n'avoir pas apporté à ſes pieds juſqu'à la derniere obole de leur bien. Il eſt clair que depuis ce temps là les prêtres ont droit de vie & de mort ſur les Laïques; & c'eſt en vertu de ce privilege divin que nous avons été longtemps tout puiſſants dans la Comté de Neufchâtel, en Ecoſſe, à Geneve, & dans pluſieurs autres pays.

Je me recueillis un moment de peur de me mettre trop en colere, & je lui parlai ainſi.

Je ſais, Monſieur, que vous vous êtes arrogé chez nous, dans le ſiecle paſſé, le droit de commuer les peines décernées par le Conſeil, & d'impoſer des amendes pécuniaires. Mais en 1695, ces abus intolérables furent abolis par le Gouvernement. Vos pareils ont eu la hardieſſe de prendre longtemps le pas ſur le Conſeil d'Etat dans Geneve; ils entroient au Conſeil ſans ſe faire annoncer, ſans demander permiſſion, ils dictoient des loix, on a reprimé ces excès; mais on ne vous a pas encore renfermés dans vos juſtes bornes.

Penſez-vous donc que nous ayons ſecoué le joug des Evêques de Rome pour nous en donner un plus peſant.

Les meurtres, les empoiſonnemens, les parricides d'Alexandre VI., l'ambition guerriere & turbulente de Jules II., les débauches & les rapines de Léon X. nous révolterent; nous briſâmes l'idole, mais nous n'avons pas prétendus en adorer une nouvelle.

for prieſt of all relligions are he ſame.

Eh! qui êtes-vous donc vous autres

prédicants à manteau? Qu'avez-vous par deſſus les Laïques? les Apôtres, Jéſus même n'étoient-ils pas Laïques? Jéſus forma-t-il jamais un nouvel ordre dans l'état? vous a-t-il envoyés à l'excluſion de tous les autres Chrétiens? montrez-nous quelle ſuite de prêtres ordonnés par les Apôtres, a tranſmis le St. Eſprit juſqu'à vous de cervelle en cervelle, depuis Jéruſalem juſqu'à Neufchâtel? de qui deſcendez-vous? du cardeur de laine Jean le Clerc brulé à Metz; de Jehan Chauvin, qui s'étant dérobé au bucher fit jetter Michel Servet dans les flammes, autrefois allumées pour lui-même; de Viret imprimeur à Rouen, de Farel, de Beze, de Criſpin, qui n'étant point prêtres n'avoient été ordonnés par perſonne; ils ne purent vous donner le St. Eſprit qu'ils n'avoient pas, & vous n'auriez été que des bâtards ſi le vœu des nations, ſi la ſanction des gouvernemens ne vous avoient légitimés.

Vous êtes miniſtres comme nous ſommes aſſeſſeurs; lieutenants, baillifs, tréſoriers. Nous n'avons plus ces tîtres quand nous n'avons plus ces emplois. Un miniſtre eſt amovible comme nous, il ne lui reſte rien de ſon caractere quand il change d'état.

Penſez-vous de bonne foi que les langues de feu qui deſcendirent du ciel ſur la tête des diſciples, ſoient venues depuis le ſeizieme ſiecle ſe repoſer ſur la vôtre? Des nations ſages & hardies foulerent alors aux pieds quelques-unes des ſuperſtitions dont la terre étoit infectée; les Magiſtrats vous remirent le ſoin de prêcher les peuples; mais ils ne prétendirent pas qu'une chaire fût un tribunal de juſtice, ni d'invectives.

Vous n'avez, vous ne devez avoir aucune juriſdiction, non pas même en fait de dogmes. Nous ſavons ce qu'il convient d'enſeigner & de taire; c'eſt à nous à vous le preſcrire; c'eſt à vous d'obéir au gouvernement. Il n'appartient qu'à la nation aſſemblée ou à celui qui la repréſente de confier un miniſtere, quel qu'il puiſſe être, à qui bon lui ſemble. Telle eſt la loi dans le vaſte Empire de Ruſſie, telle eſt la loi en Angleterre; & c'eſt le ſeul moyen d'arrêter vos diſputes, auſſi interminables que ridicules.

Les Grecs & les Romains ne permirent jamais aux colleges des prêtres de proclamer des articles de foi. Ces peuples ſages ſentirent quels maux apporteroient des déciſions théologiques. Ils fermerent cette ſource de diſcorde, qui n'a jailli que

parmi nous, qui a coulé avec notre ſang & qui a inondé l'Europe.

Tout gouvernement qui laiſſe du pouvoir aux prêtres, eſt inſenſé; il doit néceſſairement périr; & s'il n'eſt pas détruit, il ne doit ſa conſervation qu'aux Laïques éclairés qui combattent en ſa faveur.

Mais quoi! n'ayant aucun pouvoir vous en chercheriez en ſoulevant la populace contre un citoyen! ce ne ſeroit pas là un abus, ce ſeroit un délit que le Magiſtrat puniroit ſévérement. Sachez que nous ouvrons les yeux à Neufchâtel comme ailleurs, ſachez que nous commençons à diſtinguer la religion du fanatiſme, le culte de Dieu du deſpotiſme presbitéral, & que nous ne prétendons plus être menés avec un licou par des gens à qui nous donnons des gages. (Je me ſervis, Monſieur, de vos propres paroles.)

Je ne raillois point alors, je ne plaiſantois point. Il y a des choſes dont on ne doit que rire; il y en a contre leſquelles il faut s'élever avec force. Moquez vous tant qu'il vous plaira de Saint *Juſtin* qui a vu la ſtatue de ſel en laquelle la femme de Loth fut changée; & des cellules des Septante prétendus interprêtes des livres Juifs. Riez des miracles de

St. Pacôme que le diable tentoit lorſqu'il alloit à la ſelle, & de ceux de St. Grégoire Thaumaturge qui ſe changea un jour en arbre. Ne faites nul ſcrupule en adorant Dieu & en ſervant le prochain, de vous moquer des ſuperſtitions qui aviliſſent la nature humaine; riez des ſottiſes; mais éclatez contre la perſécution. L'eſprit perſécuteur eſt l'ennemi de tous les hommes, il mene droit à l'établiſſement de l'inquiſition, comme le larcin conduit à être voleur de grand chemin. Un voleur ne vous ôte que votre argent, mais un inquiſiteur veut vous ravir juſqu'à vos penſées; il fouille dans votre ame, il veut y trouver de quoi faire bruler votre corps. J'ai lu dans un livre nouveau qu'il y a un enfer, qu'il eſt ſur la terre, & que ce ſont les perſécuteurs Théologaux qui en ſont les diables.

Beaudinet.

LETTRE XVI.

Du Propoſant à Mr. Covelle.

MONSIEUR,

HIer Mr le Jéſuite Irlandois Néedham, en allant aux eaux de Spa, vint faire ſa cour à ſon Excellence qui le retint à dîner. Admirez, je vous prie, la politeſſe de Monſeigneur & de Madame, il y avoit un pâté d'anguilles délicieux; ils ordonnerent qu'on ne le ſervît point, parce que depuis quelque tems Mr. Néedham ſe trouve un peu mal, toutes les fois qu'on parle d'anguilles. Cette attention me charma. Voila ce dont un cuiſtre tel que j'ai penſé l'être, ne ſe ſeroit jamais aviſé. Voila ce que je n'ai jamais lu dans un certain Catéchiſme, où il n'eſt pas plus queſtion de la politeſſe que de la Trinité.

Nous nous mîmes à table après avoir baiſé la robe de Madame la Comteſſe ſelon l'uſage. Mr. Néedham parla beaucoup de vous; il fit votre éloge, car ſi la diverſité de vos religions vous diviſe, la conformité de vos mérites vous réu-

nit. Vous ſavez qu'à dîner la converſation change toujours d'objet, on parla de Mademoiſelle Clairon, de la Lotterie, de la Compagnie des Indes de France; des Anglois, & de l'Amérique. Monſieur le Comte daigna nous lire une grande lettre qu'il avoit reçue de Boſton: en voici le précis.

„ Nous conclûmes derniérement la „ paix avec la nation des Savanois. Une „ des conditions étoit qu'ils nous ren„ droient de jeunes garçons Anglois, & „ de jeunes filles qu'ils avoient pris il y „ a quelques années; ces enfans ne vou„ loient pas revenir auprès de nous. Ils „ ne pouvoient ſe détacher de leurs chefs „ Savanois. Enfin le chef des tribus nous „ ramena hier ces captifs tous parés de „ belles plumes, & nous tint ce diſ„ cours.

„ Voici vos fils & vos filles que nous „ vous ramenons, nous en avions fait les „ nôtres, nous les adoptâmes dès que „ nous en fûmes les maîtres. Nous vous „ rendons votre chair & votre ſang; trai„ tez-les avec la même tendreſſe que nous „ les avons traités, ayez pour eux de l'in„ dulgence, quand vous verrez qu'ils „ ont oubliés parmi nous vos mœurs & „ vos uſages. Puiſſe le grand génie qui

„ préſide au monde, nous accorder la
„ conſolation de les embraſſer, quand
„ nous viendrons ſur vos terres; joüir de
„ la paix qui nous rend tous freres; &c.

Cette lettre nous attendrit tous. Mr. Néedham s'étonna que tant d'humanité put animer le cœur des ſauvages. Pourquoi les appellez vous ſauvages? dit Mr. le Comte. Ce ſont des peuples libres qui vivent en ſocieté, qui pratiquent la juſtice, qui adorent le grand Eſprit comme moi. Sont-ils ſauvages parce que leurs maiſons, leurs habits, leur langage, leur cuiſine, ne reſſemblent pas aux nôtres?

Ah Monſeigneur! vous voyez bien qu'ils ſont ſauvages puiſqu'ils ne ſont pas chrétiens, & qu'il eſt impoſſible qu'ils ayent tenu un diſcours ſi chrétien ſans un miracle. Je ſuis perſuadé que ce chef des Savanois étoit quelque Jéſuite Irlandois déguiſé, qui leur a porté les lumieres de la foi. La nature humaine elle ſeule n'eſt pas capable de tant de bonté ſans le ſecours d'un miſſionnaire. Ou c'étoit un Jéſuite qui parloit, ou Dieu, par un miracle ſpécial, a illuminé tout d'un coup ces barbares. Comment pourroient-ils avoir de la vertu, puiſqu'ils ne ſont pas de ma religion?

Madame la Comteſſe ſentit bien à quel

homme on avoit à faire; elle mordit ſes belles levres pour étouffer un éclat de rire; & regardant Mr. Néedham avec bonté, elle lui demanda des éclairciſſemens; ne plaignez-vous pas lui dit-elle, toute cette Amérique, qui a été ſi longtems damnée; ainſi que la Chine, la Perſe; les Indes, la grande Tartarie, l'Afrique, l'Arabie & tant d'autres pays?

Hélas! oui Madame, mais remarquez que tous ces peuples n'ont été livrés au Diable, de pere en fils que juſqu'au tems où il eſt venu chez eux de nos miſſionnaires. Les Eſpagnols, par exemple, n'exterminerent la moitié des Américains que pour nous donner le moyen de ſauver l'autre par nos miracles; encore n'avons nous pu parvenir à inſtruire tout au plus qu'un homme ſur mille; mais c'eſt beaucoup, vu le petit nombre des élus. Les Américains avoient tous péché en Adam, ainſi on ne leur devoit rien, & quand nous en ſauvons un, c'eſt par pure grace.

Vraiment, mon cher Monſieur Néedham, ils vous ſont bien obligés; mais comment les Africains, les Hurons, & les Savanois étoient-ils damnés en Adam? Comment des peuples noirs & avec de la laine ſur la tête, & des peuples ſans bar-

be, peuvent-ils avoir un pere blanc, barbu, & chevelu? & comment les hommes s'y prirent-ils après le déluge, pour aller par mer dans l'Amérique.

Eh Madame, n'avoient-ils pas l'Arche! ne leur étoit il pas auſſi aiſé de s'embarquer dans ce vaiſſeau, qu'il l'avoit été à Noé d'y raſſembler tous les animaux d'Amérique, & de les nourrir pendant un an, avec tous ceux d'Aſie, de l'Afrique, & de l'Europe! on nous fait tous les jours de ces petites difficultés là, mais nous y répondons d'une maniere victorieuſe, qui eſt ſentie par tous les gens d'eſprit. L'objection que les Américains n'ont point de barbe, & que les Négres n'ont point de cheveux, tombe en pouſſiere: ne voyez-vous pas, Madame, que c'eſt un miracle perpétuel! il en eſt de ces nations ainſi que des Juifs: ils puent tous comme des boucs, & cependant Abraham leur pere ne puoit point; les races peuvent changer en punition de quelque crime. Il eſt ſûr qu'en Afrique les peuples de Congo & de la Guinée, n'ont une membrane noire, ſous la peau & que leur tête n'eſt garnie de laine noire que parce que le patriarche Cam avoit vu ſon pere ſans culote en Aſie.

Ce que vous dites eſt très-judicieux &

très-vraiſemblable, dit Mr. le Comte, cependant je ne voudrois pas répondre qu'Abraham ſentit ſi bon que vous le dites ; il voyagoit à pied avec ſa jeune épouſe de ſoixante & quinze ans dans des pays fort chauds ; & je doute qu'ils euſſent une grande proviſion d'eau de lavande ; mais cette queſtion eſt un peu étrangere au beau diſcours de mes chers Savanois, êtes-vous bien ſûr que ce ſoit un prêtre Irlandois qui leur ait dicté ce diſcours vertueux & attendriſſant, qui m'a charmé !

Très-ſûr, Monſeigneur je ſuis *qualifié* pour être inſtruit de toutes ces choſes, comme je l'ai dit dans un écrit qui a été fort gouté des hérétiques mêmes. St. Auguſtin déclare expreſſément, qu'il eſt impoſſible que des payens ayent la moindre vertu. Leurs bonnes actions, dit-il, ne ſont que des péchés ſplendides, *ſplendida peccata*, de là, il eſt démontré que *Scipion l'Africain* n'étoit au fond qu'un petit maître débauché *Caton d'Utique* un voluptueux amolli dans le plaiſir ; *Marc Antonin*, *Epictete* des fripons.

Voila une puiſſante démonſtration & furieuſement conſolante pour le genre humain, répondit avec douceur Mr. le Comte, vos honnêtes gens ne ſont pas de la trempe des faux ſages de l'antiquité ;

certes mon cher Néedham, quand vous autres Irlandois égorgeâtes ſous Charles premier, quatre-vingt mille proteſtants, dont pourtant le nombre ſe réduit à quarante mille, tout au plus, par les derniers calculs, vous mîtes la charité chrétienne dans tout ſon jour.

Vous y êtes, Monſeigneur ; les Elus ne doivent jamais ménager les réprouvés. Voyez les Cananéens, ils étoient ſous l'anathême. Dieu commande aux Juifs de les maſſacrer tous ſans diſtinction ni de ſexe, ni d'âge ; & pour les aider dans cette opération ſainte & ſacramentale, il fait remonter le grand fleuve du Jourdain vers ſa ſource, tomber les murs au ſon de la trompette, arrêter le ſoleil (& même la lune que j'avois oubliée dans mon ſavant écrit) aucun meurtre n'a été exécuté par les Iſraélites, aucune perfidie n'a été commiſe ſans être juſtifiée par des miracles.

Jéſus même ne dit-il pas dans l'Evangile, qu'il eſt venu aporter le glaive & non la paix ; qu'il eſt venu diviſer le pere, le fils, la mere & la fille ? quand nous tuâmes tant d'hérétiques, ce n'étoient ni nos enfans, ni nos femmes dont nous verſions le ſang ; nous n'avons pas encore atteint la préciſion de la loi. Les mœurs

ſe ſont bien corrumpues depuis ces heureux temps. On ſe borne aujourd'hui à de petites perſécutions qui en vérité ne valent pas la peine qu'on en parle. Cependant les perſécutés de notre temps crient comme s'ils étoient ſur le gril de St. Laurent, ou ſur la croix de St. André. Les mœurs dégénerent, la moleſſe s'inſinue, on s'en aperçoit tous les jours, Je ne vois plus de ces perſécutions vigoureuſes, ſi agréables au Seigneur; il n'y a plus de religion!

Des coquins ſe bornent inſolemment à l'adoration d'un Dieu auteur de tous les êtres, Dieu juſte, Dieu rémunérateur & vengeur, Dieu qui a imprimé dans nos cœurs ſa loi naturelle & ſainte, Dieu de *Platon* & de *Newton*. Dieu *d'Epictete* & de ceux qui ont protégé la famille de Calas contre huit juges bons Catholiques. Ils adorent ce Dieu avec amour, ils chériſſent les hommes, ils ſont bienfaiſants; quelle abſurdité & quelle horreur!

Ah! cela fait bondir le cœur! interrompit Madame la Comteſſe. L'Anguillard aplaudi, continua ainſi.

J'eus une violente diſpute ces jours paſſés avec un ſcélérat qui au lieu d'aſſiſter à ma Meſſe, s'étoit amuſé à ſécourir une pauvre famille affligée, & l'avoit tirée de l'état

l'état le plus déplorable; je voulus le faire rentrer en lui-même; je lui parlai de la *Geneſe* & de *Moïſe*. Ne voila-t-il pas cet abominable homme qui me cite *Newton*, & qui me demande ſi la *Geneſe* n'a pas été écrite du temps des Rois Juifs? le beau ſujet de ſon doute étoit que dans le 36. chapitre, verſet 3. ceux qui liſent la *Geneſe* attentivement, (deſquels le nombre eſt très-petit) trouvent ces paroles.

Voici les Rois qui ont regné en la terre d'Edom, avant que les enfans d'Iſrael euſſent des Rois.

Cet impudent oſa me dire; eſt-il probable que *Moïſe* eût ainſi ſuppoſé qu'il y avoit des Rois Iſraëlites de ſon temps? il n'y en eut à compter juſte que ſept cents ans après lui. N'eſt-ce pas comme ſi on faiſoit dire à Polibe *voici les Conſuls qui furent à la tête du Sénat, avant qu'il y eût des Empereurs Romains?* N'eſt-ce pas comme ſi on faiſoit dire à Grégoire de Tours *voici quels furent les Rois des Gaules, avant que la maiſon d'Autriche fût ſur le trône.* Eh! bête brute, lui répondis-je! ne voyez-vous pas que c'eſt une prophétie, que c'eſt là le miracle & que *Moïſe* a parlé des Rois d'Iſraël, comme perçant dans l'avenir; car enfin le nom d'Iſraël eſt Caldéen, il ne fut adopté des Juifs que bien

des ſiecles après Moïſe ; donc Moïſe écrivit le Pentateuque, donc tout ce qui n'étoit pas Juif a été damné juſqu'au regne de Tibere ; donc la Rédemption ayant été univerſelle, toute la terre excepté nous eſt damnée.

Le monſtre ne fut pas encore terraſſé. Il oſa me dire que ſelon les meilleurs Théologiens, il n'importe pas que ce ſoit Moïſe ou un autre qui ait écrit le Pentateuque, pourvu que l'auteur ſoit inſpiré, qu'il eſt impoſſible qu'il ait aſſigné quarante-huit villes aux Lévites dans un temps où les Hébreux n'en avoient pas une & dans un pays où il n'y en avoit pas ſix ; qu'il eſt impoſſible qu'il ait parlé du devoir des Rois dans un temps où il n'y avoit point des Rois, qu'il eſt impoſſible qu'il ait contredit groſſiérement la géographie & la chronologie, leſquelles ſe trouvent aſſez juſtes ſi le livre a été écrit à Jéruſalem, & qui ſont erronés ſi le livre eſt ſuppoſé écrit par Moïſe au delà du Jourdain.

Je convins du fait, mais je lui prouvai qu'il étoit un impie parce qu'il étoit du ſentiment de *Leclerc* & de *Newton*. Je démontrai qu'il étoit probable que le déluge étoit arrivé en 2656 comme dit l'Hébreu, & en 2262 comme diſent les Sep-

taine, & encore en 2309 ſelon le texte Samaritain. Enfin mêlant la politeſſe aux raiſons, je le convertis.

Ainſi parla Néedham ; on battit des mains à ce diſcours, on ſe récria, on nagea dans la joye, on but à ſa ſanté. La belle choſe, diſoit-on, que la Théologie ! comme elle apprend à raiſonner juſte ! comme elle adoucit les mœurs ! comme elle eſt utile au monde !

Notre joye fut cependant un peu troublée par l'abus que Mr. Néedham fit de ſon triomphe. Il s'adreſſa à moi, il me reprocha les variations de l'Egliſe proteſtante. Je ne pus m'empêcher de récriminer. Je conviens, lui dis-je, que nous avons changé onze ou douze fois de Doctrine ; mais vous autres Papiſtes, vous avez changé plus de cinquante fois, depuis le premier Concile de *Nicée* juſqu'au Concile de *Treste*. C'eſt le caractere de la vérité ! s'écria-t-il ; elle ſe montre parmi nous ſous cinquante faces différentes ; mais chez vous autres hérétiques, l'erreur n'a pu s'introduire qu'avec onze ou douze viſages. Voyez quelle eſt notre prodigieuſe ſupériorité.

Nous étions au fruit & tous de fort bonne humeur, lorſqu'un Baron Allemand fit pluſieurs queſtions au ſavant, il de-

manda entr'autres choſes ſi c'étoit le Diable qui avoit emporté Jéſus-Chriſt ſur le toit du temple & ſur la montagne, ou ſi c'étoit Jéſus qui avoit emporté le Diable? C'eſt bien le Diable, dit Néedham, ne voyez-vous pas que ſi le maître avoit emporté le valet, il n'y auroit la aucun miracle, au lieu que quand le valet emporte le maître, quand le Diable emporte Dieu, c'eſt la choſe la plus miraculeuſe qui ait jamais été faite. Non ſeulement, il a tranſporté Dieu ſur une montagne de Judée dont on découvre, comme vous ſavez, tous les royaumes; mais il propoſa à Dieu de l'adorer. C'eſt là le comble, c'eſt là ce qui doit ravir en admiration! Liſez ſur cet article *Dom Calmet*, c'eſt le plus parfait des commentateurs, l'ennemi le plus ſincere de notre miſérable raiſon humaine. Il parle de cette affaire, comme de ſes Vampires. Liſez *Dom Calmet*, vous dis-je, & vous profiterez beaucoup.

Il y avoit là un Anglois qui n'avoit encore ni parlé, ni ri; il meſura d'un coup d'œil, la figure du petit Néedham, avec un air d'étonnement & de mépris, & mêlé d'un peu de colère, & lui dit en Anglois.

Do you come from bedlam, you boobi!

Ces terribles mots confondirent le pauvre prêtre. On eut pitié de lui, on quitta la table.

Adieu Monſieur. Je me marie dans huit jours & je vous prie à la noce.

LETTRE XVII.

De Mr. Beaudinet à Mr. Covelle à l'occaſion des miracles.

A Neufchâtel, ce 1. Décembre 1765.

MONSIEUR,

MOn cher Covelle; je vous félicite de n'avoir point été lapidé comme notre ami Jean Jaques. Vous êtes ſorti de toutes vos épreuves, votre nom paſſera à la derniere poſtérité avec celui de vos ancêtres qui ſe ſignalerent pour leur Patrie le jour de l'Eſcalade & le Quinzieme de Décembre 1767. Mais vous l'emportez ſur eux autant que la Philoſophie du ſiecle préſent l'emporte ſur la ſuperſtition du ſiecle paſſé. Le Covelle de l'eſcalade ne

tua qu'un ſavoyard & vous avez réſiſté à cinquante prêtres. Mademoiſelle Ferbot en eſt toute glorieuſe ; c'eſt le plus beau triomphe qu'on ait jamais remporté. Le grand Empereur Henri IV. attendit trois jours pieds nuds & en chemiſe que le prêtre Grégoire VII. daignât lui permettre de ſe mettre à genoux devant lui. Henri IV. Roi de France plus grand encore ſe fit donner le fouët par le pénitencier du prêtre Clément VIII., ſur les feſſes de deux Cardinaux ſes ambaſſadeurs. Et vous mon cher Covelle plus courageux & plus heureux que ces deux héros, vous n'avez point indignement fléchi le genoux devant des hommes pécheurs.

Mais tremblez que vos prêtres ne reviennent à la charge ; ils ne démordent jamais de leurs prétentions. Un prêtre qui ne gouverne point, ſe croit deshonoré. Ils ſe joignent dans mon pays tantôt aux Magiſtrats tantôt aux Citoyens ; ils les diviſent pour en être les maîtres : les vôtres ſont puiſſants en œuvres & en paroles. Si Jean Jaques Rouſſeau à fait des miracles ils en font auſſi. Ils s'aſſocient avec le ſavant Jéſuite Irlandois Néedham, ils viendront à vous doucement couverts d'une peau d'anguille, mais ce ſeront au fonds de vrais ſerpents plus dangereux que

celui d'Eve. Car celui-ci fit manger de l'arbre de vie; & les vôtres vous feront mourir de faim en vous perſécutant. Voici ce que je vous conſeille, faites-vous Prêtre pour les combattre avec des armes égales.

Dès que vous ſerez prêtre, vous recevrez l'eſprit comme eux; vous pourrez alors devenir Prophete comme Vernede & Jurieu l'ont été

S'il vous tombe ſous la main quelque *Servet* & quelque *Antoine*, vous les ferez bruler ſaintement, en criant contre l'inquiſition des Papiſtes. Si quelqu'un du Conſiſtoire n'eſt pas de votre avis, vous ſerez en droit de lui donner un bon ſoufflet, comme le prophête Sedetkia en donna un au prophete Michée, en lui diſant dévine *comment l'eſprit de Dieu a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue*. (*a*)

Si le Jéſuite Néedham vous reproche d'être hérétique, vous lui répondrez que la moitié des prophetes du Seigneur étoit natif de Samarie qui étoit le centre de l'héréſie, la mere du ſchiſme, la Geneve de l'ancienne Loi.

Quand quelque infidele vous parlera de vos amours avec Mademoiſelle Ferbot;

(*a*) Rois liv. Ch. 22.

vous citerez Oſée, qui non ſeulement eut trois enfans d'une fille de joye nommée Gomer par ordre exprès du Seigneur, (*b*) mais qui enſuite reçut un nouvel ordre exprès du Seigneur, de coucher avec une femme adultere moyennant quinze francs courant & un quarteron & demi d'orge. Il reſtera à diſcuter qu'elle étoit la plus jolie de Mademoiſelle Gomer ou Mademoiſelle Ferbot. Priez Mr. Hubert de la peindre & ſurement Mademoiſelle Ferbot aura l'avantage.

Si vous aſpirez à de nouvelles bonnes fortunes ; allez tout nud dans les rues de Geneve, comme Jérémie, dans les rues de Jéruſalem, ce vous ſera gloire devant les filles ; elles prendront ce temps pour danſer auſſi toutes nues autour de vous, afin de ſe conformer aux idées de Jean Jaques dans ſon beau roman d'Héloïſe ; elles vous donneront des baiſers acres. Rien ne ſera plus édifiant.

Quand vous aurez atteint une honorable vieilleſſe dans vôtre poſte important, vous déviendrez chauve. Si alors quelques enfans d'un Conſeiller ou d'un Procureur Général vous appellent tête blanche, ſoit ſur le chemin de Chêne, ſoit

(*b*) 1er. & 3e. Chap. d'Oſée.

ſur la voye de Carrouge, vous ne manquerez pas de faire deſcendre de la montagne de Saleve deux gros ours, & vous aurez la ſatisfaction de voir dévorer les enfans de vos Magiſtrats; ce qui doit être une ſainte conſolation pour tout véritable prêtre.

Enfin je me flatte que vous ſerez tranſporté au Ciel dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu ſelon l'uſage. Si la choſe n'arrive pas, on dira du moins qu'elle eſt arrivée; & cela revient abſolument au même pour la poſtérité.

Faites-vous donc prêtre *ſi vis eſſe aliquid.* En attendant contribuez par vos lumieres, par votre éloquence & par l'aſcendant que vous avez ſur les eſprits, à calmer les petites diſſentions qui s'élevent dans votre patrie & à conſerver ſa précieuſe liberté, le plus noble & le plus précieux des biens, comme dit *Ciceron.*

J'oublioïs de vous dire qu'on nous demandoit hier pourquoi en certain pays, comme par exemple en Irlande, on ſe moquoit ſouvent des Prêtres, & qu'on reſpectoit toujours les Magiſtrats; c'eſt répondit Mr. du *Peirou* qu'on aime les loix, & qu'on rit des contes.

Beaudinet.

LETTRE XVIII.

A L'OCCASION, DES MIRACLES,

Par Mr. Covelle, à Mr. Needham le Prêtre.

VOus ſavez, Monſieur, que dans le dernier ſouper que nous fîmes enſemble avec Mlle. Ferbot, je vous avertis qu'on vous accuſoit de quelques petites impiétés. Je ſuis fâché que vous donniez ſur vous cette priſe; je vais bientôt me faire prêtre comme Mr. Beaudinet me la conſeillé. Vous ſentez bien qu'alors mon premier devoir ſera de vous pourſuivre. Epargnez-moi ce chagrin; & ſi vous avez le malheur de n'être pas orthodoxe, c'eſt-à-dire, ſi vous n'êtes pas de mon avis, n'offenſez pas au moins les oreilles pieuſes par des expreſſions libertines.

Comment a-t-il pu vous échaper, Monſieur, de dire qu'il y a des fautes de copiſte dans le Pentateuque (*), c'eſt par-

(*) Page 2 de votre admirable Projet de Notes inſtructives, véridiques, Théologiques, critiques, comiques & ſoporifiques pour leſquelles

ler contre votre conſcience, c'eſt juſtifier l'opinion où eſt *tout l'Univers*, que vous êtes Jéſuite. Vous ſentez bien qu'un livre divinement inſpiré, a dû être divinement copié. Si vous avouez que les Scribes ont fait vingt fautes, vous avouez qu'ils en ont pu faire vingt-mille. Vous donnez à entendre que l'eſprit divin abandonna ce livre ſacré aux erreurs des hommes par conſéquent vous le ſoumettez à la critique, comme les livres ordinaires; ce n'eſt plus ſelon vous, un ouvrage reſpectable; vous détruiſez le fondement de notre foi.

Croyez-moi, Monſieur, qui veut la fin, veut les moyens. Si Dieu a parlé dans ce livre, il n'a pas ſouffert qu'aucun homme pût le faire parler autrement qu'il ne s'eſt exprimé.

Vous traitez ceux qui examinent l'ancien Teſtament *de Don Quichottes qui ſe battent contre des moulins à vent* (*). Ah! Monſieur, l'Ecriture ſainte, un moulin à vent! qu'elle comparaiſon! qu'elle expreſſion! Mlle. Ferbot qui eſt fille d'un

vous êtes qualifié. On trouve ce projet de Néedham à la fin de ce recueil avec des notes inſtructives.

(*) Page 2. du Projet de Notes inſtructives du Jéſuite Néedham.

meunier & qui s'intéreſſe vivement aux moulins & à la vérité, en a été toute ſcandaliſée. De plus mon cher Néedham, de quoi vous mêlez-vous? on vous l'a déja dit, ne voyez-vous pas que tout ceci eſt une querelle politique entre Jean Jaques Rouſſeau, Mr. Baudinet & moi d'une part, & le Conſiſtoire de Neufchâtel de l'autre. Au lieu d'appaiſer cette querelle, vous attaquez la chronologie de la Bible. Voici ce que vous dites, dans votre Brochure page deux mille.

La vulgate fixe le Déluge à l'année du monde 1656, les Septante en 2262, & le Pentateuque Samaritain en 2309.

De-là vous concluez que de ces trois exemplaires de l'ancien Teſtament, il y en a deux qui ſont viſiblement erronés; vous affectez de douter du troiſieme, vous jettez une incertitude ſcandaleuſe ſur l'hiſtoire du Déluge; & parce qu'il ne tombe que trente pouces d'eau tout au plus, ſur un canton dans les années les plus exceſſivement pluvieuſes, vous paroiſſez en conclure que le Globe n'a pu être couvert tout entier de vingt mille pieds d'eau en hauteur.

Eh! Monſieur, oubliez-vous les cataractes? oubliez-vous que les eaux ſupérieures avoient été ſéparées des eaux infé-

rieures? & devez-vous nier le Déluge, parce qu'étant *qualifié* comme vous le dites pour concilier le texte Hébreu, le texte des Septante & le Samaritain, vous n'avez pu en venir à bout, ce qui eſt pourtant la choſe du monde la plus aiſée.

Vous doutez, dites-vous, que le Déluge ait été univerſel & que tous les animaux de l'Amérique ayent pu venir dans l'arche. Vous ne pouvez comprendre que huit perſonnes ayent pu donner pendant une année entiere à la prodigieuſes quantité d'animaux renfermés dans cette arche, les différentes nourritures qui leur ſont propres. N'êtes-vous pas honteux de jetter de pareils ſcrupules dans les ames foibles? & ne ſavez-vous pas de quoi huit perſonnes entendues ſont capables dans un ménage?

Vous voila encore bien embarraſſé à compter les années depuis que Moïſe parla à Pharaon; juſqu'aux fondements du temple jettés par Salomon. Vous trouvez en ſupputant juſte, entre ces deux événements, cinq cent trente-cinq années. Et vous êtes tout effarouché que le texte diſe qu'il n'y eut que quatre cent quatre-vingt-ans depuis l'ambaſſade de

Moïſe vers Pharaon juſqu'à l'année où Salomon jetta les fondements du temple.

Vous remarquez qu'Eſdras compte quarante-deux mille trois cent quarante & un Iſraëlites revenus de la captivité, & que par ſon propre compte il ne s'en trouve que vingt-neuf mille huit-cent dix-neuf.

Vous ſouvenez-vous Monſieur, que Mademoiſelle Ferbot vous demanda en ſoupant, quel âge avoit Dina fille de Jacob, lorſqu'elle fut violée par l'aimable Prince des Sichemites ? ſeize ans répondîtes-vous, d'après le calcul du judicieux Dom Calmet. Mademoiſelle Ferbot qui calcule à merveille, ſe leva de table, prit une plume & de l'encre, fit le compte en deux minutes & vous prouva que Dina n'avoit pas ſix ans. Vous répondîtes qu'elle étoit fort avancée pour ſon âge; mais, Monſieur, il falloit démontrer qu'elle avoit ſeize ans, ſans quoi vous ruinez toute l'hiſtoire des patriarches.

Car, Monſieur, ſi Dina n'avoit que ſix ans quand elle fut violée, Ruben n'en pouvoit avoir que treize & Siméon douze, quand ils paſſerent tous les Sichemites au fil de l'épée, après les avoir circoncis. Croyez-vous vous tirer d'affaire en

diſant que dans la race de Jacob, la valeur des filles & des garçons n'attend pas le nombre des années?

Monſieur, le propoſant Théro qui au fond eſt un bon Chrétien, quoiqu'il n'aime pas Athanaſe, trouve fort mauvais que vous diſiez que toute cette ancienne chronologie eſt erronnée ainſi que les autres calculs. Seriez-vous un malin, Monſieur Néedham? St. Luc dit qu'Auguſte fit un dénombrement de toute la terre, & que Cirénius étoit Gouverneur de Sirie, quand Jéſus vint au monde; & là deſſus vous vous écriez qu'il y a un vice de Clerc, dans ce paſſage, que jamais Auguſte ne fit un dénombrement de l'Empire, qu'aucun auteur n'en parle, qu'aucune medaille ne l'atteſte, que Cirénius ne fut Gouverneur que dix ans après la naiſſance de Jéſus. Oui, Monſieur, cela eſt vrai; mais ce n'eſt pas à vous de le dire.

Laiſſez-là votre chronologie & vos calculs, ne ſupputez plus ſi David amaſſa dans le petit pays de la Judée, un milliard ou onze cents millions de livres ſterling en argent comptant, & ſi Saül avoit trois cent ſoixante mille hommes de troupes en campagne; & Salomon quatre cent quarante mille chevaux; cela eſt ab-

ſolument étranger à la morale, à la vertu, à l'amour de la patrie qui ſont notre unique affaire.

Vous prétendez qu'il y a erreur dans les copies des Evangiles, parce que Matthieu fait enfuir la Sainte Famille en Egypte, & que Luc la fait reſter à Bethléem, parce que Jean fait prêcher Jéſus trois ans, & les autres ſeulement trois mois; parce que Matthieu & les autres ne s'accordent ni ſur le jour de la mort, ni ſur les apparitions, ni ſur un grand nombre d'autres faits. Ah Monſieur Néedham, ne ceſſerez-vous point d'éplucher ce qu'il faut reſpecter? Ne voyez-vous pas que ces livres furent écrits en différents tems & en différents pays, qu'ils ne commencerent à être connus que ſous Trajan, & que s'il y a des fautes dans le détail; il faut les excuſer charitablement, & ne les pas étaler aux yeux des Fideles comme vous faites.

Ceſſez, je vous en prie de calomnier mes chers Savanois; ne dites plus que de ſi honnêtes gens ſont des Antropophages. Ne concluez point de ce que les Juifs ont autrefois mangé des hommes, que les Savanois en mangent auſſi. C'eſt comme ſi vous diſiez qu'ils ont trente-deux mille Pucelles dans un de leurs villages,

lages, parce que Moïſe trouve trente-deux mille Pucelles dans un village Madianite.

N'appellez point les Dames de Genève qui ſe mocquent de vous, *des Ravaudeuſes.* (*) Il ne faut jamais inſulter les Dames, cela eſt d'un homme mal apris. Si les Dames ſe mocquent de vous, il faut entendre raillerie, & les remercier de la peine qu'elles daignent prendre. Songez que les Dames ſont la moitié du Genre-humain; que les railleurs compoſent l'autre moitié, & qu'il ne vous reſtera que vos anguilles; ce qui eſt une foible reſſource pour établir le Papiſme à Geneve, comme on vous en accuſe.

Voyez quelle contradiction il y auroit à vouloir détruire l'Ecriture Sainte d'une main & à introduire le Papiſme de l'autre. Vous me dites que ce monde n'eſt qu'un amas de contradictions, que notre ami Jean-Jacques s'eſt toujours contredit, qu'il a écrit contre la comédie en faiſant des comédies, qu'il a tourné les miracles de Jéſus en ridicule, & qu'il a fait des miracles à Veniſe, que tantôt il a

(*) Voyez le Projet des notes inſtructives, véridiques, théologiques & ſoporifiques de mon cher ami Needham.

juſtifié certains prêtres contre l'Enciclopédie, & que tantôt il les a vilipendés; qu'il a dédié une Brochure à ſa chère République de Geneve, & qu'après il a imprimé que ſes chers Magiſtrats ſont des tirans, & le Conſeil des Deux-Cents une aſſemblée de dupes; qu'il a fait l'éloge du prêtre Montmolin, a pleuré de joye en communiant de la main du prêtre Montmolin, a juré au prêtre Montmolin d'écrire contre l'auteur de *l'Eſprit* qui avoit été ſon bienfaiteur; & qu'il s'eſt fait enſuite lapider dans une querelle avec le dit prêtre Montmolin. Hélas! Monſieur, vous avez raiſon en cela. Les loix ſe contrediſent ſouvent. Les maris & les femmes paſſent leur vie à ſe contredire. Les Conciles ſe ſont contredits. Auguſtin a contredit Jérome; Paul a contredit Pierre; Calvin a contredit Luther; qui a contredit Zvingle qui a contredit Oecolampade &c. Il n'y a perſonne qui n'ait éprouvé des contradictions chez ſes parents & dans ſon propre cœur.

Je vais vous donner un bon ſecret pour ne vous contredire jamais; c'eſt de ne rien dire du tout.

J'aprends que vous prétendez n'avoir rien dit de tout ce que je vous reproche

dans cette Lettre, & votre raiſon eſt que vous ne ſavez pas un mot de toutes ces choſes. J'avoue que vous n'en ſavez rien, mais c'eſt préciſément pour cela que vous en avez parlé.

Je ſerai toujours ſans me contredire.

Votre bon ami Covelle.

LETTRE XIX.

De Mr. Montmolin Prêtre, à Mr. Needham le Prêtre.

A Boveresſe 24 Décembre 1748.

MONSIEUR,

RApport que *je ſuis d'un caractere très reſpectacle* (*) étant prédicant de Travers & de Boveresſe à Bovibus, qui ſont des armes parlantes, je vous fais ces lignes pour vous dire que malgré l'oppoſition de nos deux ſectes, la conformité de

(*) Page 5. de l'information préſentée au public par le Profeſſeur de Montmolin.

notre ſtile, m'autoriſe à uſer avec vous de la loi du talion.

Vous êtes prêtre Papiſte, je ſuis prêtre Calviniſte, vous m'avez ennuyé, & je vais vous le rendre.

Je vous dirai donc, Monſieur, que Jean-Jaques ayant fait des miracles à Neufchâtel, je procédai bravement à l'excommunier, mais comme Mr. Jean-Jaques a un gout extrême pour la communion, il voulut abſolument en tâter.

Il avoit d'abord communié, dans la ville de Geneve où vous êtes, ſous les deux eſpèces avec du pain levé; enſuite il alla communier avec du pain azime ſans boire, chez les Savoyards, qui ſont tous de profonds Théologiens; puis il revint à Geneve communier avec pain & vin, puis il alla en France où il eut le malheur de ne point communier du tout, & il fut prêt de mourir d'inanition. Enfin il me demanda la Sainte Cène ou ſouper du matin, d'une maniere ſi preſſante que je pris le parti de lui jetter des pierres pour l'écarter de ma table. Il avoit beau me dire comme le diable dans l'Evangile, mon cher Mr de Montmolin, dites que ces pierres ſe changent en pain; je lui répondis, méchant, ſouviens toi que Jehova fit pleuvoir des pierres ſur les

Amoréens dans le chemin de Béthoron ; & les tua tous avant d'arrêter le Soleil & la Lune pour les retuer ; & David tua Goliath à coups de pierres, & les petits garçons & les petites filles jettoient des pierres a Diogène, & tu en auras ta part ; ainſi dit, ainſi fait, je le fis lapider par tous les petits garçons du village, comme Mr. Covelle & Mlle. Ferbot vous l'ont conté.

Des impies, dont le nombre ſe multiplie tous les jours, ont écrit que je gardois les manteaux comme Paul l'Apôtre. Voyez la malice ! il eſt prouvé qu'il n'y a d'autre manteau que le mien à Boveresſe & chez les gens de Travers. Ce manteau n'eſt pas aſſurément celui d'Elizée ; car il avoit l'eſprit double ; & vous & moi, Monſieur, nous en avons un très-ſimple. Je ne voulus pas après cet exploit, commander au Soleil de s'arrêter ſur la vallée de Travers, & la Lune ſur Boveresſe ; parce qu'il étoit nuit, & qu'il n'y avoit point de Lune ce jour-là.

Or vous ſaurez, que Mr. Jean-Jaques ayant été lapidé, Mr. Du Peyrou, Citoyen de Neufchâtel, a jetté des pierres dans mon jardin ; il s'eſt aviſé d'écrire que la lapidation n'eſt plus en uſage dans la nouvelle Loi, que cette cérémonie

n'a été connue que des juifs, & que par conſéquent j'ai eu tort, moi Prêtre de la Loi nouvelle, de faire jetter des pierres à Jean-Jaques qui eſt de la Loi Naturelle. Figurez-vous, Monſieur, vous qui êtes un bon Philoſophe, combien ce raiſonnement eſt ridicule.

Mr. Du Peyrou a été élevé en Amérique, vous voyez bien qu'il ne peut être inſtruit des uſages de l'Europe. Je compte bien le faire lapider lui-même à la premiere occaſion pour lui apprendre ſon catéchiſme. Je vous prie de me mander ſi la lapidation n'eſt pas très commune en Irlande: car je ne veux rien faire ſans avoir de grandes autorités.

Il n'eſt pas, Monſieur, que vous n'ayez jetté quelques pierres en votre vie, à des mécréants quand vous en avez rencontrez; mandez-moi, je vous prie, ce qui en eſt arrivé, & ſi cela les a convertis.

Je me ſuis fait donner une déclaration par mon troupeau, comme quoi j'étois honnête homme. Mais au diable, ſi on a dit un mot des pierres ni des cailloux, dans cette atteſtation de vie & de mœurs; cela me fait une vraye peine, & eſt pour moi une pierre de ſcandale; car enfin, Monſieur, l'Egliſe de Jéſus-Chriſt eſt fon-

dée ſur la pierre; ce n'eſt que parce que Simon Barjone étoit ſurnommé Pierre, que les Papes ont chaſſé autrefois un Empereur de Rome à coups de pierres; pour moi je ſuis tout pétrifié depuis qu'on m'a pris à partie & qu'on m'a forcé d'écrire des lettres qui ſont la pierre de touche de mon génie.

Je ſais qu'il eſt dit dans la Genèſe, que Deucalion & Pyrrha firent des enfans en ſe trouſſant & en jettant des pierres entre leurs jambes, & que j'aurois pu m'excuſer en citant ce paſſage de l'Ecriture; mais on m'a répondu que quand Mr. Jean-Jaques & ſa ſervante ſe trouſſent, ils n'en uſent point ainſi, & que je ne gagnerois rien à cette évaſion.

On m'a dit que depuis ce tems-là Jean-Jaques a ramaſſé toutes les pierres qu'il a rencontrées dans ſon chemin pour les jetter au nez des Magiſtrats de Geneve; mais par les dernieres Lettres, j'apprens que ces pierres ſe changeront en pelotes de neiges, & que tout s'adoucira par la haute prudence du Petit & Grand Conſeil, des Citoyens & Bourgeois, qui ſont tous des pamphlets admirables.

S'il y a quelque choſe de nouveau ſur les anguilles & ſur les miracles, je vous prie de m'en faire part.

On dit qu'on commence à penſer dans les rues hautes & dans les rues baſſes. Cela me fait friſſonner; nous autres Prêtres nous n'aimons pas que l'on penſe; malheur aux eſprits qui s'éclairent; honneur & gloire aux pauvres d'eſprit! Réuniſſons nous tous deux, Monſieur, contre tous ceux qui font uſage de leur raiſon; après quoi nous nous battrons pour les abſurdités réciproques qui nous diviſent

Tachez d'obſerver avec votre microſcope l'étoile des trois Rois qui va paroître, j'obſerverai de mon côté : je baiſe les mains au bœuf & à l'âne. Soyez toujours la pierre angulaire de l'Egliſe d'Irlande, comme moi de Bovereſſe. Je ſuis le plus particuliérement du monde,

MONTMOLIN.

LETTRE XX.

De Mr. Beaudinet à Mlle. Ferbat.

MADEMOISELLE,

S'Il eſt vrai que vous vous ſoyez priſe de goût pour l'agréable Mr. Néedham, comme le bruit en eſt grand dans toute la Suiſſe, & par conſéquent dans tout l'Univers; vous vous intéreſſerés vivement au triſte événement qu'il a eſſuyé; & que je vais vous raconter avec ma candeur ordinaire.

Vous ſavez que Mr. Néedham, prêtre Papiſte étoit allé en Suabe chez leurs Excellences Mr. le Comte & Mad. la Comteſſe de Hiſſprieſt Craft dans l'eſpérance de les attirer à ſa ſecte. Il paſſa imprudemment, & pour ſon malheur; par la ville de Neufchâtel; Le bruit ſe répandit auſſitôt qu'un Jéſuite déguiſé étoit arrivé parmi nous; le Conſiſtoire s'aſſembla. Le Modérateur avertit la Compagnie que ce Jéſuite avoit répandu à Geneve pluſieurs écrits ſcandaleux, comme Parodies, Notes Théologiques &c. que perſonne ne connoiſſoit, dans leſquels écrits

il oſoit avancer qu'il y a nombre d'erreurs de copiſtes dans les Saintes Ecritures.

Mr. le Modérateur fit habilement remarquer qu'en retranchant le mot de copiſte ; il en réſultoit ſelon le Sieur Néedham que les Saintes Ecritures ſont pleines d'erreurs. Il dénonça auſſi pluſieurs propoſitions téméraires, mal ſonnantes, qui offenſe les oreilles pieuſes, hérétiques, ſentant l'héréſie.

Le Conſiſtoire vivement allarmé, ſomma Néedham de comparoître. Je fus préſent à l'interrogatoire.

On lui demanda d'abord s'il étoit prêtre Papiſte ? Il avoua hardiment qu'il l'étoit, qu'il célébroit ſa Sinaxe tous les Dimanches, qu'il faiſoit *L'hocus pocus* avec une dextérité merveilleuſe, il ſe vanta de faire *Théon*, & même des milliers de *Theoi*, de quoi toute l'aſſemblée frémit.

Mr. le Modérateur l'adjura au nom du Dieu vivant, de dire nettement & ſans équivoque, s'il étoit Jéſuite ou non. A ce mot d'équivoque il pâlit, il rougit ; il ſe recueillit un moment ; & répondit en balbutiant, je ne ſais pas ce que vous croyez que je ſuis. Malheureuſement en diſant ces paroles, il laiſſa tomber de ſa poche une Lettre du Général de Rome,

dont l'adresse étoit, *Al reverendo, reverendo padre Needham, della società di Giesu.* Etant ainsi convaincu d'avoir menti au St. Esprit & au Consistoire, il fut envoyé en prison. L'on continua le lendemain son interrogatoire dont voici le précis.

Enquis s'il avoit dit que la Généalogie qui se trouve dans Matthieu est contraire à celle qui est dans Luc? a répondu que oui; & que c'étoit là le miracle. Enquis comment il accordoit ces deux généalogies, a dit qu'il n'en savoit rien.

Enquis s'il avoit dit méchamment & proditoirement que selon Matthieu la Sainte famille s'étoit enfui en Egypte, & que selon Luc elle ne bougea de Bethléem jusqu'à ce qu'elle alla à Nazareth en Galilée? a répondu qu'il l'avoit dit ainsi.

Et sur ce qu'on lui demanda comment on concilioit ces contrariétés apparentes; il répondit que par Nazareth il falloit entendre l'Egypte, & par l'Egypte Nazareth.

Enquis pourquoi il avoit écrit que selon Jean, notre divin Sauveur avoit vécu trois ans trois mois depuis son Baptême, & que selon les autres il n'avoit vécu que trois mois? a répondu qu'il falloit prendre trois mois pour trois ans.

Interrogé comment il avoit expliqué l'Aparition & l'Aſcenſion en Galilée ſelon Matthieu, & ſelon Luc à Jéruſalem & en Béthanie ? a répondu que ce n'étoit pas une choſe importante & qu'on peut fort bien monter au Ciel de deux endroits à la fois.

A lui remontré qu'il étoit un imbécile, a répondu qu'il étoit *qualifié* pour la Théologie ; ſur quoi Mr. le Modérateur lui repartit fort pertinemment, Maître Nèedham, bien eſt-il vrai que Théologiens ſont par fois gens abſurdes, mais on peut raiſonner comme un coq-d'inde & ſe conduire avec prudence de ſerpent.

Je vous épargne, Mademoiſelle, le grand nombre de queſtions qu'on lui fit, & que vous entendriez auſſi peu que toutes les ſaintes femmes de vôtre caractère.

Quand il eut ſigné ſon interrogatoire, on procéda au Jugement. Il fut condamné tout d'une voix, à faire amende honorable une anguille à la main, & enſuite à être lapidé hors la porte de la ville ſelon la coutume.

Comme on lui liſoit ſa ſentence, arriva Mr du Peyrou, homme de bien, qui n'étant pas prêtre, fait beaucoup de bonnes œuvres. Il repréſenta au Conſiſtoire

que la ſentence étoit un peu rude, que Mr. Néedham étoit étranger; & qu'une juſtice ſi ſévere pourroit empêcher déſormais les Anglois de venir dans la belle ville de Neufchâtel. Le Conſiſtoire ſoutint la légitimité de ſa ſentence, par pluſieurs ſaints exemples. Il repréſenta que les Cananéens étoient étrangers aux Iſraëlites, & que cependant ils furent tous mis à mort. Que le Roi Eglon étoit étranger aux yeux Aod, & que cependant Aod lui enfonça dans le ventre un grand couteau avec le manche; que Michel Servet étant Eſpagnol, étoit étranger à Jehan Chauvin né en Picardie, & que cependant Jehan Chauvin le fit bruler pour l'amour de Dieu avec des fagots verds, afin de ſavourer le doux plaiſir de lui voir expier ſes péchés plus long-tems, ce qui eſt un vrai paſſe-tems de prêtre.

Ces raiſons étoient fortes: elles n'ébranlérent pourtant pas Mr. du Peyrou. Il trouva une ancienne loi portée du temps de la Ducheſſe de Longueville, par laquelle il n'eſt loyal au Conſiſtoire de lapider perſonne, ſans la permiſſion du Gouverneur. Malheureuſement le Gouverneur n'y étoit pas; on eut recours à Mr. ſon Lieutenant; on lui expliqua l'af-

faire. Le Conſiſtoire prétendoit que la loi en queſtion n'étoit que de Calviniſtes à Calviniſtes, non pas de Calviniſtes à Papiſtes; il ajoutoit avec aſſez de vraiſemblance qu'on doit y regarder de près quand il s'agit de lapider un homme de notre ſecte, mais que pour un homme d'une ſecte différente, il n'y a aucune difficulté; qu'il étoit expédient que quelqu'un mourût pour le peuple, & qu'on étoit trop heureux que le ſort tombât ſur un Jéſuite. Oh bien dit le Lieutenant lapidés le donc; mais que ce ſoit le plus abſurde de vous tous qui jette la premiere pierre.

A ces mots ces Meſſieurs ſe regarderent tous avec un air de politeſſe qui me charma. Chacun vouloit céder la place d'honneur à ſon confrere; l'on diſoit, Mr. le Modérateur c'eſt à vous de commencer: l'autre, Mr. le Profeſſeur en Théologie l'honneur vous appartient: les Prédicants de la campagne déféroient pour la premiere fois aux Prédicants de la ville, & ceux-ci aux Paſteurs de la campagne.

Pendant ces compliments, Mr. du Peyrou fit évader le patient, vous le reverrez bientôt. Ne m'oubliez pas, je vous

prie, quand vous ſoupererez entre lui & Mr. Covelle mon bon ami. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

Beaudinet.

NB. J'apprens, Mademoiſelle, que vous renoncez à Mr. Covelle le digne apui du Calviniſme, & à Mr. Néedham le digne pilier du Papiſme, on dit que vous épouſez un jeune homme fort riche & de beaucoup d'eſprit. Je vous prie de me mander de quelle religion il eſt: cela eſt très important.

RÉPONSE
AU
JÉSUITE NÉEDHAM.

AVERTISSEMENT

Les vers Anglois ci-contre veulent dire que Mr. Covelle le pere n'a point d'eſprit. Ah! Mr. Néedham, eſt-ce de l'eſprit qu'il faut dans des matieres ſi graves? Voilà la manie du ſiecle. Vous ne ſongez qu'à être un bon plaiſant. Vous ſacrifiés tout à une raillerie. Ce n'eſt pas ainſi qu'en uſe Mr. Covelle quand il défend la Religion contre vos anguilles. Il ne cherche point l'eſprit, il ſe contente d'avoir raiſon: & il vous céde le mérite de l'éloquence & des graces.

Les vers Grecs que Néedham cite, ſignifient que le pere de Mr. Covelle qui a travaillé avec Mr. ſon fils aux Lettres précédentes eſt un vieillard de quatre-vingts deux ans qui radotte. Fy Mr. Néedham qu'il eſt vilain de reprocher à un pauvre homme ſon âge!

PRO-

PROJET

De Notes instructives, *véridiques*, Théologiques, historiques & critiques sur certaines Brochures polémiques du tems, adressées aux dignes Editeurs des doctes ouvrages du Proposant.

'twas granted, tho, he had much wit;
he was very shy of using it;
as being loth to wear it out,
and so he bore it not about,
except on holydays, or so
as men their best apparel do. HUD.

Cela s'explique ainsi en Grec avec bien plus d'énergie & de précision qu'en Anglais.

λεγόυσιν ἁι γυναίκες
Ανακρέων γέρων εἰ. *

* Quelques-uns de mes amis m'ont conseillé de prendre pour dévise,

Semper ego auditor tantum, nunquamne reponam
Vexatus toties rauci Anguillaide *Codri?*

Mais j'ai préféré plutôt de faire face à l'Anglais

1°. Au paſſage dans la ſeiziéme Lettre du Propoſant, où il nie l'antiquité du Pentateuque.

Remarque.

Cette objection captieuſe, que le Propoſant avance contre la véritable antiquité du Pentateuque, qu'il traite d'ouvrage fort poſtérieur à Moïſe, eſt tirée d'une phraſe incidente, qui ſe trouve inſérée ſelon quelques Interprêtes dans le texte par l'inattention des Copiſtes. *On y parle des Rois qui ont régné en Edom avant que les enfans d'Iſraël euſſent des Rois*; & il fait en conſéquence, à ſa façon ordinaire, d'une très-petite mouche un très-grand éléphant. On lui a déja dit, qu'il y avoit de la puérilité d'éplucher ainſi la Bible, & de chicaner ſur des mots & des ſillabes, qui ne touchent pas à l'eſſence des Livres ſacrés; on lui a répété de plus, que toutes ſes objections étoient ſurannées & terraſſées cent & cent fois; cependant il ne ſe corrige pas; & bien loin d'avouer qu'il ait tiré cette objection de Spinoſa, mort il y a près de cent ans, il

du Propoſant, que la plupart de ſes Lecteurs n'en tendent guères, par le Grec qu'ils entendent encore moins, & d'oppoſer ſavoir au ſavoir.

diſſimule, ou plutôt il écarte exprès la réponſe, que ſans doute il n'ignoroit point. Il eſt effectivement aſſez divertiſſant de voir comment le Propoſant amuſe ſes lecteurs; mais après avoir bien remarqué ſa maniere de déployer toute ſa petite logique à eſcarmoucher en vrai Don Quichotte contre un moulin à vent, croira-t-on qu'il s'agit ici uniquement ou d'un verſet poſtiche, peut-être une note marginale, ſelon quelques Interprêtes, qui s'eſt gliſſée dans le texte par l'inattention des Copiſtes, ou plutôt, ſelon d'autres, d'une pure vétille grammaticale qui s'entend parfaitement avec un peu de réflexion? En effet, le texte Hébreu, Grec & Latin, ne dit pas *avant qu'il y eût des Rois en Iſraël*, mais *avant qu'il y eût un Roi (Malak) ou un Chef.* C'eſt le Propoſant lui-même apparamment qui change le ſingulier en pluriel exprès pour faire naître une abſurdité dans les écrits ſacrés, & pour écarter le véritable ſens: le voici en peu de mots. Le mot *Malak* s'aplique dans l'Ecriture Sainte, en pluſieurs endroits, à tout Roi, Duc, ou Chef de nation quelconque ſans qu'il y reſte le moindre doute ſur cette ſignification ainſi étendue Donc en faiſant l'énumération des Rois, ou plutôt des Ducs

d'Edom pendant la captivité d'Egypte, Moïſe veut dire, que ces Princes ont régné en Edom, avant que les enfans d'Iſraël fuſſent formés *ſous un Chef* en corps de nation ; & le nombre de ces Ducs, dont il eſt fait mention, qui ne peut pas remplir l'eſpace depuis Moïſe à Saül, quadre très-bien avec la chronologie depuis Jacob frère d'Eſaü, & pere des Edomites, juſqu'au tems de Moïſe auteur du Pentateuque. Ai-je raiſon, ou non, de dire, que les incrédules n'ont rien à objecter contre les Ecritures Saintes, quand ils ſont dans la néceſſité d'avoir recours à des minuties pareilles? ou aurai-je tort à ſoutenir, qu'il n'en coûte pas tant qu'on s'imagine, pour *ſe qualifier* à répondre victorieuſement à toutes leurs difficultés ſophiſtiques.

2°. *Texte du Propoſant, tiré de la ſeizième Lettre, ayant rapport aux Sauvages de l'Amérique.*

„ Nous conclumes dernièrement la paix
„ avec la nation des Savanais. Une des
„ conditions étoit, qu'ils nous rendraient
„ de jeunes garçons Anglois, & de jeu-
„ nes filles, qu'ils avoient pris, il y a
„ quelques années ; ces enfans ne vou-

„ loient pas revenir auprès de nous; ils
„ ne pouvoient ſe détacher de leurs chefs
„ Savanais : enfin le Chef des tribus
„ nous ramena hier ces Captifs, tous pa-
„ rés de belles plumes, & nous tint ce
„ diſcours.

„ Voici vos fils & vos filles que nous
„ vous ramenons; nous en avions faits
„ les nôtres; nous les adoptames dès que
„ nous en fûmes les maîtres; nous vous
„ rendons votre chair & votre ſang: trai-
„ tez-les avec la même tendreſſe que
„ nous les avons traités: ayez pour eux
„ de l'indulgence, quand vous verrez
„ qu'ils ont oublié parmi nous vos mœurs
„ & vos uſages. Puiſſe le grand Génie
„ du monde nous accorder la conſolation
„ de les embraſſer quand nous viendrons
„ ſur vos terres jouir de la paix qui nous
„ rend tous frères, &c." (Extrait d'une Gazette Anglaiſe rélative aux Sauvages d'Amérique.)

Cette Lettre, ajoute le Propoſant, nous attendrit tous. Mr. Néedham s'étonne que *tant d'humanité* pût animer les cœurs des Sauvages &c. — *Ecce iterum Criſpinus.*

Remarque.

Ce grand homme qui dirige la plume

ſavante du Propoſant ; celui , dit-on , qui protége l'innocence opprimée contre huit Juges *bons Catholiques* , (†) avec le ſecours & l'approbation de tous les *mauvais Catholiques* de la terre , dont j'ai l'honneur d'être, reparait de nouveau ſur l'horiſon de Geneve, pour venger la cauſe des ſauvages, qu'on mépriſe ſans raiſon , & pour détromper les pauvres Chrétiens , qui duëment & loyalement eſtimés, n'ont vis-à-vis de ces gens admirables, ni foi, ni loi, ni morale. Il adreſſe en conſéquence de la lettre précédente, qui leur fait tant d'honneur, une épitre circulaire de huit pages, contenant l'éloge des Savanais , préconiſant leurs vertus *in gradu heroico* , les propoſant , ſans doute, comme des *exemples d'humanité* à ſuivre, ſi jamais les Marcs Aurèles reviennent ſur la terre pour autoriſer derechef, comme autrefois , la perſécution des Chrétiens , & les canoniſant à

(†) *Comment, petit miſérable, vous faites entendre qu'il n'y a que de mauvais Catholiques qui ayent juſtifié Jean Calas , rétabli ſa mémoire , & déclaré ſa famille innocente : Je vous ferai donner le fouet en place publique.*

Cette Note eſt d'un Maître des Requêtes, qui en paſſant par la ville de Genève , lut ce rogaton chez Mademoiſelle Noblet , & écrivit ces mots en marge.

toûjours, comme les bien-aimés de ſon Dieu parmi ſes confrères les Déïſtes.

„ *Ils adorent ce Dieu*, dit-il, *avec a-*
„ *mour, ils chériſſent les hommes, ils ſont*
„ *bienfaiſans &c.* Quelle abſurdité, quel-
„ le horreur, de condamner ces excel-
„ lents ſujets, *qui font l'honneur de l'hu-*
„ *manité*, aux flammes éternelles, parce
„ qu'ils ne croyent pas en un Sauveur,
„ dont ils n'ont jamais entendu parler.

Un monſtre donne naiſſance à un autre ; d'une abſurdité ſuit tout ce qu'on veut ; & notre Propoſant, en lui paſſant ſon antécédent paroitra ſans doute avoir raiſon ; parce qu'une ſottiſe bien apliquée, ſi on la paſſe, en engendre mille autres, comme on voit évidemment dans la célèbre Ode à Uranie, qui eſt bâtie ſur le même faux principe, dans toute la ſuite des Lettres du Propoſant, & notamment dans la ſeiziéme, que nous diſcutons préſentement.

Mais malheureuſement pour ſon honneur, il y a ici une petite erreur, qu'on ne lui paſſera pas certainement, dans la ſuppoſition que notre Auteur fait, pour ſe mettre tant ſoit peu à ſon aiſe vis-à-vis de ſon adverſaire. La Religion ne nous dit point qu'on ſera condamné dans le cas de l'ignorance invincible, pour

n'avoir pas crû en Jéſus Chriſt, & St. Paul, auſſi-bien que l'Evangile, affirme expreſſément, que *chacun ſera jugé dans la vie future par la loi* (*), *qu'il connoit ſelon le poids & la meſure de ſes talens, & non par la loi qu'il ne connoit pas.* De plus, autre choſe eſt de jouïr de la béatitude ſuprême, que Dieu a jadis offerte à nos premiers parens, & qu'il donne aujourd'hui à pluſieurs ſous telles conditions qu'il lui plait; autre choſe d'être condamné aux tourmens éternels; qui ne ſont attachés (ſi on ſe tient uniquement à ce que la foi exige de croire) qu'aux péchés perſonnels. Ce ſont là les deux extrêmes de l'état futur, entre leſquels la raiſon trouve des ſituations moyennes, & un bonheur inférieur de tout dégré pour les enfans qui meurent ſans baptême, pour les imbécilles non baptiſés, & pour les Sauvages qui obſervent la loi de la nature ſans jamais la contrevenir griévement. Tel Sauvage vertueux à toute épreuve, abandonné ainſi à ſon ignorance ſans reſſource, exiſte-t-il, ou n'exiſte-t-il pas? c'eſt l'affaire de ceux qui ſont intéreſſés

(*) *Oui, mais hors de l'Egliſe point de Salut. Hem! Et tous les enfans morts ſans batême damnés ſelon Auguſtin dans ſa Lettre* 215. *Hem!*

dans cette recherche, à vérifier : c'eſt une hypothèſe, que je fais gratuitement, ſur-tout ſi on ſuppoſe que Dieu le laiſſe dans cet état de ténébres, ſans l'éclairer ou par des moyens naturels ſous la conduite d'une Providence ſpéciale, qui préſide à toutes nos actions, ou par des moyens ſurnaturels. Voilà ce que répondra un homme au fait de ſa Religion, & voilà ce qui contentera certainement tout eſprit droit & équitable. N'importe, dira-t-on peut-être, & ſur-tout quelque admirateur zèlé du Propoſant ; celui qui prime parmi les beaux eſprits doit avoir raiſon, même quand il ſort de ſa ſphére pour nous endoctriner, malgré la raiſon même ; & tout le monde eſt fait pour ſe proſterner à ſes pieds, ou condamné à paſſer auprès de la multitude pour un échapé des petites maiſons. (Voyez la 16 Lettre) La preuve de cette conſéquence eſt claire & ſans réplique ; car qu'on nous demande d'où vient que les Apôtres, & tant d'autres Saints, jadis révérés par toute la terre, nous paroiſſent maintenant ſi ſots traveſtis dans certains écrits modernes ? C'eſt qu'en prêtant à ces eſprits ſublimes notre maniere de penſer, nos déréglemens, nos crimes, nous les faiſons tous des êtres à notre façon, comme les

TAYLOR INS
OXFORD

Romains traitoient autrefois leurs Divinités factices: c'eſt enfin, que les grands Auteurs ſe peignent eux-mêmes très-ſouvent dans leurs ouvrages, en cherchant à peindre les autres; le tout prend un biais ſelon leur volonté bonne ou mauvaiſe, *& s'ils font ce qu'ils veulent avec le bois verd, que ne feront-ils pas avec le bois ſec?*

Pauvre *Anguillard*? * quoique tu ne ſois point, pour le malheur de ton adverſaire (§),

* *Anguillard*, ſobriquet très-plaiſant, inventé par le Propoſant, pour exprimer un Obſervateur microſcopique des Polypes, anguilles, & autres animalcules aquatiques. Mais eſt-elle auſſi également une bonne plaiſanterie, ou une bévue, quand pour turlupiner un *Grégoire Thaumaturge*, au lieu de dire, que ſon bâton planté dans la terre s'étoit changé en arbriſſeau, on avance que ſelon la légende le Saint lui-même s'eſt métamorphoſé en arbre? (Voyez la quinziéme Lettre) C'eſt ainſi qu'en mêlant la fable avec l'Hiſtoire, & l'Hiſtoire profane avec la Parole de Dieu on parvient à tout confondre, & on débite des abſurdités mille fois plus bizarres que tous les monſtres de *Rabbael*. Cela s'appelle en ſtile moderne ſoutenir la vérité contre les impoſtures des Prêtres.

Note de Mr. le Profeſſeur Croquet.

(§) *Mon pauvre Anguillard, vous êtes un ignorant, vous falſifiez toujours la Sainte Ecriture & l'hiſtoire Eccléſiaſtique. Liſez Grégoire de Nice, li-*

ni *Athée*, (*) ni Irlandais, ni Jéſuite, ni même *élève des Jéſuites*, la réputation que

ſez ſes propres paroles traduites par Fleuri Livre 6. voici ce que vous y verrez.

„ *Les perſecuteurs ſuivirent Grégoire en grand* „ *nombre, & ayant apris le lieu où il s'étoit ca-* „ *ché, les uns gardoient le paſſage de la Vallée les* „ *autres cherchoient par toute la montagne. Grégoi-* „ *re dit à ſon Diacre de ſe mettre en priére avec lui,* „ *& d'avoir confiance en Dieu. Il commença lui-* „ *même à prier, ſe tenant debout les mains étendues* „ *& regardant le ciel fixement. Les Payens ayant* „ *couru par toute la montagne, & viſité toutes les* „ *roches & toutes les cavernes, revinrent dans le* „ *vallon, & dirent qu'ils n'avoient rien trouvé que* „ *deux arbres aſſez proches l'un de l'autre. Quand* „ *ils ſe furent retirés celui qui leur avoit ſervi de* „ *guide y alla, & trouva l'Evêque & ſon Diacre* „ *immobiles en oraiſon, au même lieu où les autres* „ *diſoient avoir vu ces arbres.*

Vous voyez bien que ce n'eſt pas le bâton de Grégoire qui a été changé en arbre, que c'eſt Grégoire lui même avec ſon Diacre.

Vous ſeriez bien plus enchanté ſi vous ſaviez que Grégoire le Thaumaturge écrivit un jour au Diable, à qui la Lettre fut exactement rendue. Liſez l'hiſtoire Eccléſiaſtique, vous dis-je, pour vous qualifier *dans vôtre métier. Dites-nous je vous prie où Raphaël a peint des monſtres.*

(*) *Athée*, autre ſobriquet qui n'eſt pas tout à fait ſi plaiſant. Voyez la cinquiéme Lettre du Propoſant, où il ſe met ſi fort en colère, qu'il oublie le reſpect qu'il doit à lui-même; cependant par les Loix de la ſociété civile il n'eſt jamais permis à un maſque de ſe facher contre les railleurs.

tu te procures en vain, dit-on, parmi les Athées, par tes découvertes mal-entendues, ne te ſauvera jamais du grand ridicule, dont ton adverſaire te couvre aux yeux de toutes les *Ravaudeuſes* (§) de Geneve en ſubſtituant dans ſa Lettre ſes paroles aux tiennes. C'étoit ainſi que les chênes de Dodone, & les tripodes d'Apollon raiſonnoient autrefois, quand tout étoit diviniſé aux veux de la populace, & les têtes de bois conſacrées par la renommée, paſſoient ſans examen pour des oracles à qui toute la terre prêtait foi & hommage. Mais quittons le Lac Léman, & revenons à nos Sauvages de l'Amérique.

On raconte que Platon autrefois cherchant à bien définir l'homme, l'a préſenté à ſes diſciples ſous le portrait *d'un animal bipède, ſans plumes, & portant la tête en haut.* Diogène, qui s'étoit préparé d'avance pour s'oppoſer efficacement aux idées Platoniciennes, tira, dit-on, un coq plumé de deſſous ſon manteau, en criant: *Le voici, voyez, je vous prie, Meſſieurs, & recevez ſelon ſon mérite l'homme de Platon.*

(§) *Les Dames de Geneve Ravaudeuſes ! Mr. Needham eſt fort poli*
Cette remarque eſt de Mademoiſelle Noblet.

EXTRAIT

D'une Deſcription exacte (*) *des établiſſemens Européens en Amérique.* En Anglois 2 vol. in 8°. *à l'article des fêtes des Sauvages, & de leurs cérémonies après la Guerre.*

„ En attendant, le ſort de leurs priſonniers reſte indécis, juſqu'à ce que „ leurs Vieillards s'aſſemblent, & ordonnent la diſtribution. Il eſt de coutume d'offrir un Eſclave à chaque famille, qui perd un ſujet par la guerre, & on a ſoin de proportionner la „ réparation à la perte qu'on vient de „ faire. Celui qui tient le captif l'accompagne juſqu'à la porte de la cabane „ où la famille demeure, à laquelle on „ le cède, & il donne avec lui une ceinture de *Wampum*, qui ſert comme un

Note de Mr. du Peyrou qui connoit mieux que toi l'Amérique.

(*) *Qui t'a dit que cette Deſcription eſt exacte? Dans quel bourbier as-tu puiſé ces horreurs? Crois-tu bien défendre ta cauſe en calomniant la nature humaine?*

„ témoignage en faveur de ce qu'on le
„ tient quitte de l'obligation que la guer-
„ re impoſe de réparer la perte d'un Ci-
„ toyen. Ils regardent attentivement
„ l'Eſclave pendant quelque tems & ſelon
„ qu'ils le jugent propre ou impropre
„ pour ſervir dans leur famille, ou que
„ déterminés par pur caprice ils pren-
„ nent ſubitement à ſon premier aſpect
„ du gout pour lui, ou qu'ils conçoivent
„ au contraire du dégout, ou qu'enfin
„ portés par leur férocité naturelle, ou
„ irrités par leur perte, ils décident de
„ ſon ſort; il eſt ou reçu dans la famil-
„ le, ou condamné à la mort. S'ils dé-
„ cident pour ſa mort, ils rejettent la
„ ceinture avec indignation: alors il ne
„ dépend plus de perſonne de le ſauver.
„ La Nation s'aſſemble ſans délai, com-
„ me pour célébrer une fête ſolemnelle:
„ un échaffaut eſt dreſſé, & le priſonnier
„ eſt attaché à un poteau: il commence
„ lui-même tout de ſuite ſa chanſon de
„ mort, & ſe prépare pour la ſcène de
„ cruauté, qui doit ſuivre, avec la plus
„ grande intrépidité. De l'autre côté ſes
„ ennemis ſe diſpoſent à mettre ſon cou-
„ rage ſtoïque à la derniere épreuve,
„ par tous les tourmens que l'eſprit de
„ l'homme le plus ingénieuſement mé-

„ chant peut inventer: ils commencent
„ par les extrémités de ſon corps, & ils
„ avancent par degrés vers le tronc:
„ quelqu'un d'entre les Aſſiſtans lui dé-
„ racine les ongles une à une: un autre
„ lui prend un doigt, & déchire la chair
„ avec ſes dents; un troiſième enfonce
„ dans ſa pipe rougie exprès au feu ce
„ même doigt tout meurtri & mâché,
„ pour en tirer la fumée ſucculente en
„ guiſe de tabac; enfin ils écraſent tous
„ les autres doigts des pieds & des mains
„ entre deux pierres: ils font enſuite des
„ ſections circulaires à l'entour des join-
„ tures, & des playes profondes dans les
„ parties les plus charnues de ſon corps,
„ auxquelles on applique à l'inſtant un
„ fer rouge; coupant ſucceſſivement les
„ différentes parties, & les brulant al-
„ ternativement: ils déchirent après la
„ chair ainſi meurtrie, & rôtie morceau
„ par morceau, la dépêcent, la dévorent
„ avec avidité, & dans un accès d'hor-
„ reur & de rage ils ſe barbouillent avec
„ le ſang de maniere qu'il dégoute con-
„ tinuellement de leur viſage juſqu'à la
„ terre. Quand ils ont ainſi arraché la
„ chair, ils tordent les nerfs autour d'u-
„ ne baguette de fer, les rompant & les

„ déchirant, pendant que d'autres de la
„ compagnie tirent les membres, ſoit
„ bras, ſoit jambes, de toute leur force,
„ & les étendent par tous les moyens poſ-
„ ſibles, qui peuvent augmenter les tour-
„ mens du patient. Cet exercice dure
„ fréquemment cinq ou ſix heures de
„ ſuite. Alors on délie le priſonnier,
„ pour donner un peu de relâche à leur
„ fureur, pour inventer de nouveaux
„ tourmens, & pour réparer les forces
„ du patient, qui très-ſouvent épuiſé de
„ tant de tourmens inouïs tombe dans
„ une ſi profonde léthargie; qu'on eſt
„ obligé de lui appliquer un fer rouge
„ pour l'éveiller, & pour renouveller ſes
„ tourmens.

„ Il eſt derechef attaché au fatal po-
„ teau, & derechef ils recommencent avec
„ joye leurs cruautés. On le perce par
„ tout le corps avec des roſeaux briſés,
„ & on y fait entrer des mêches de bois,
„ qui prennent feu aiſément, mais qui
„ ſe conſument lentement. On lui arra-
„ che les dents une à une; on lui tord
„ les oreilles, juſqu'à les déraciner; on
„ lui crêve les yeux, & pour finir cette
„ affreuſe boucherie, après avoir conſu-
„ mé ſa chair par des feux lents; après

„ avoir

„ avoir tellement mutilé ſon corps, que
„ le tout n'eſt qu'une ſeule plaie; après
„ avoir défiguré ſon viſage ſi horrible-
„ ment qu'il ne lui reſte rien de la for-
„ me humaine; après avoir écorché ſa
„ tête pour verſer enſuite deſſus des char-
„ bons ardens, ou de l'eau toute bouil-
„ lante; ils délient encore une fois leur
„ priſonnier, qui ſemblable au malheu-
„ reux Oedipe aveugle, & chancellant
„ de foibleſſe, quoiqu'animé par la dou-
„ leur, eſt tout de ſuite aſſailli comme
„ une bête féroce, de pierres & de bâ-
„ tons, tantôt à terre, tantôt debout, &
„ tombant par fois dans leurs feux poſés
„ de diſtance en diſtance; il court ainſi
„ çà & là, juſqu'à ce que quelqu'un des
„ Chefs ému ou par compaſſion, ou par
„ ennui, lui ôte la vie; ou d'un coup
„ de maſſue, ou de poignard. Le corps
„ alors eſt fourré dans une marmite qui
„ boût, & la fête finit par un feſtin an-
„ tropophage.

„ Mais ce qui nous étonne le plus; les
„ femmes mêmes oubliant leur douceur
„ naturelle, & métamorphoſées en vra-
„ ies furies, jouent leurs rôles barbares
„ au parfait, & ſurpaſſent les hommes
„ dans ces ſcènes d'horreur. Les Vieil-

„ lards, ceux qu'on reſpectent comme
„ les Princes, les Sages de la Nation,
„ & qui dirigent tous ſes conſeils, aſſiſ-
„ tent en vrais ſtoïques, avec une apa-
„ thie plus que Philoſophique, fument à
„ leur aiſe autour de l'échaffaut, conver-
„ ſent enſemble avec un ſang froid admi-
„ rable, & regardent ce qui ſe paſſe ſans
„ la moindre émotion. ” —— Ce ſont
là des vertus nationales, puiſque la ver-
tu ſelon nos Maîtres modernes eſt une
choſe arbitraire, cultivées par des peu-
ples entiers, comme les combats des gla-
diateurs jadis aprouvés par les Sénéques,
les Epictéres, les Marcs Aureles, & les
prétendus juſtes du monde Payen. D'a-
près ce tableau, regrette qui voudra la
vie animale, les forces phyſiques des
Sauvages, & qu'on nous diſe que les
ſciences acquiſes ne ſont que des mala-
dies de l'ame deſtructives de ſon vrai
bonheur.

Reparais maintenant, ô Diogéne! avec
ta lanterne, pour chaſſer ces funeſtes
oiſeaux de la nuit, faux emblêmes de
la ſageſſe qui nous troublent, & pour é-
clairer nos folies, annonce à nos Philo-
ſophes, & proclame à toute la terre :
Voilà les ſaints de notre docte, humain,

& doux Proposant; de celui, qui cache le Soleil à midi, pour le faire paroître à minuit. —— Voilà ceux qui doivent jouïr par préférence de nôtre estime, en crachant au visage de tous les Chrêtiens! *Quelle absurdité! quelle horreur d'exclure des êtres si bienfaisans, qui adorent Dieu avec amour, qui chérissent les hommes, de la béatitude suprême pour y substituer* un *Charles Borromée* (*), desservant les malades, consolant les pestiférés au risque de sa vie, ou un foible Evêque de Marseille formé après la morale de l'Evangile, dont le babillard *Pope* fait de vains éloges. —— Imitons plutôt nos chers Savanais. —— Les voilà! les voilà! *Solvantur risu tabulæ.* Hor.

Note de Mr. Covelle.

Avis a Needham.

(*) *Mon Ami on te dira pour la derniere fois que tes pareils crient toûjours à la Religion lorsqu'ils la desbonorent & qu'ils la défigurent. Le Proposant & Mr. du Peyrou, & Mr. Covelle & Mr. Beaudinet ne sont pas ennuïeux comme toi, mais ils sont meilleurs chrêtiens.*

AVIS AU LECTEUR.

Si quelque admirateur zélé du Propoſant eſt diſpoſé à croire que je l'ai traité avec trop de dureté, qu'ils ſe ſouvienne de la Loi du Talion, qu'il ſe perſuade que la Religion bleſſée veut être vengée avec force, & ſur tout qu'il pardonne l'excès de ſatyre *à un Anglais nouvellement échapé des petites maiſons.* (Voyez encore la ſeiziéme Lettre du Propoſant.)

DISSERTATION
SUR LES MIRACLES
PAR MONSIEUR
JEAN JAQUES ROUSSEAU.

Tirée de la IIIme. *Lettre écrite de la Montagne* page 87.

UN miracle eſt, dans un fait particulier, un acte immédiat de la puiſſance divine, un changement ſenſible dans l'ordre de la nature, une exception réelle & viſible à ſes Loix. Voilà l'idée dont il ne faut pas s'écarter ſi l'on veut s'entendre en raiſonnant ſur cette matière. Cette idée offre deux queſtions à réſoudre.

La premiére : Dieu peut-il faire des miracles? C'eſt-à-dire, peut-il déroger aux Loix qu'il a établies? Cette queſtion ſérieuſement traitée ſeroit impie ſi elle n'étoit abſurde : ce ſeroit faire trop d'hon-

neur à celui qui la réſoudroit négativement que de le punir ; il ſuffiroit de l'enfermer. Mais auſſi quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles ? Il falloit être Hébreu pour demander ſi Dieu pouvoit dreſſer des tables dans le déſert.

Seconde queſtion : Dieu veut-il faire des miracles ? C'eſt autre choſe. Cette queſtion en elle-même & abſtraction faite de toute autre conſidération eſt parfaitement indifférente ; elle n'intéreſſe en rien la gloire de Dieu dont nous ne pouvons ſonder les deſſeins. Je dirai plus s'il pouvoit y avoir quelque différence quant à la foi dans la manière d'y répondre, les plus grandes idées que nous puiſſions avoir de la ſageſſe & de la majeſté divine ſeroient pour la négative, il n'y a que l'orgueil humain qui ſoit contre. Voilà juſqu'où la raiſon peut aller. Cette queſtion, du reſte, eſt purement oiſeuſe, & pour la réſoudre il faudroit lire dans les décrets éternels ; car, comme on verra tout à l'heure, elle eſt impoſſible à décider par les faits. Gardons-nous donc d'oſer porter un œil curieux ſur ces myſtères. Rendons ce reſpect à l'eſſence infinie de ne rien prononcer d'elle ;

nous n'en connoiſſons que l'immenſité.

Cependant quand un mortel vient hardiment nous affirmer qu'il a vu un miracle, il tranche net cette grande queſtion; jugez ſi l'on doit l'en croire ſur ſa parole! Ils ſeroient mille que je ne les en croirois pas.

Je laiſſe à part le groſſier ſophiſme d'employer la preuve morale à conſtater des faits naturellement impoſſibles, puiſqu'alors le principe même de la crédibilité fondé ſur la poſſibilité naturelle eſt en défaut. Si les hommes veulent bien en pareil cas admettre cette preuve dans des choſes de pure ſpéculation, ou dans des faits dont la vérité ne les touche guères, aſſurons-nous qu'ils ſeroient plus difficiles s'il s'agiſſoit pour eux du moindre intérêt temporel. Suppoſons qu'un mort vînt redemander ſes biens à ſes héritiers affirmant qu'il eſt reſſuſcité & requérant d'être admis à la preuve (*a*), croyez-vous qu'il y ait un ſeul tribunal ſur la terre où cela lui fût accordé? Mais encore un

(*a*) Prenez bien garde que dans ma ſuppoſition c'eſt une réſurrection véritable & non pas une fauſſe mort qu'il s'agit de conſtater.

coup n'entamons pas ici ce débat : laiſſons aux faits toute la certitude qu'on leur donne, & contentons-nous de diſtinguer ce que le ſens peut atteſter de ce que la raiſon peut conclurre.

Puiſqu'un miracle eſt une exception aux Loix de la nature, pour en juger il faut connoître ces Loix, & pour en juger ſûrement il faut les connoître toutes : car une ſeule qu'on ne connoîtroit pas pourroit en certains cas inconnus aux ſpectateurs changer l'effet de celles qu'on connoîtroit. Ainſi celui qui prononce qu'un tel ou tel acte eſt un miracle déclare qu'il connoit toutes les Loix de la nature & qu'il ſait que cet acte en eſt une exception.

Mais quel eſt ce mortel qui connoit toutes les Loix de la nature ? Newton ne ſe vantoit pas de les connoître Un homme ſage témoin d'un fait inouï peut atteſter qu'il a vu ce fait & l'on peut le croire ; mais ni cet homme ſage ni nul autre homme ſage ſur la terre n'affirmera jamais que ce fait, quelque étonnant qu'il puiſſe être, ſoit un miracle ; car comment peut-il le ſavoir ?

Tout ce qu'on peut dire de celui qui ſe vante de faire des miracles eſt qu'il fait

des choſes fort extraordinaires ; mais qui eſt-ce qui nie qu'il ſe faſſe des choſes fort extraordinaires ? J'en ai vu, moi, de ces choſes-là, & même j'en ai fait (*b*).

L'étude de la nature y fait faire tous les jours des nouvelles découvertes : l'induſtrie humaine ſe perfectionne tous les jours. La Chymie curjeuſe a des tranſmutations, des précipitations, des détonations, des exploſions ; des phoſphores, des pyrophores, des tremblemens de terre, & mille autres merveilles à faire ſi-

(*b*) J'ai vû à Veniſe en 1743. une manière de ſorts aſſez nouvelle, & plus étrange que ceux de Préneſte. Celui qui les vouloit conſulter entroit dans une chambre, & y reſtoit ſeul s'il le déſiroit. Là d'un Livre plein de feuillets blancs il en tiroit un à ſon choix ; puis tenant cette feuille il demandoit, non à voix haute, mais mentalement ce qu'il vouloit ſavoir. Enſuite il plioit ſa feuille blanche, l'enveloppoit, la cachetoit, la plaçoit dans un Livre ainſi cachetée : enfin après avoir récité certaines formules fort baroques ſans perdre ſon Livre de vue, il en alloit tirer le papier, reconnoître le cachet, l'ouvrir, & il trouvoit ſa réponſe écrite.

Le magicien qui faiſoit ces ſorts étoit le premier Sécrétaire de l'Ambaſſadeur de France, & il s'appelloit J. J. Rouſſeau.

Je me contentois d'être ſorcier, parce que j'étois modeſte ; mais ſi j'avois eu l'ambition d'être Prophête, qui m'eût empêché de le devenir ?

gner mille fois le peuple qui les verroit. L'huile de gayac & l'eſprit de nitre ne ſont pas des liqueurs fort rares ; mêlez-les enſemble, & vous verrez ce qu'il en arrivera ; mais n'allez pas faire cette épreuve dans une chambre, car vous pourriez bien mettre le feu à la maiſon (c). Si les Prêtres de Baal avoient eu M. Rouelle au milieu d'eux leur bucher eût pris feu de lui-même & Elie eut été pris pour dupe.

Vous verſez de l'eau dans de l'eau, voilà de l'encre ; vous verſez de l'eau dans de l'eau, voilà un corps dur. Un Prophête du College de Harcourt va en Guinée & dit au peuple ; reconnoiſſez le pouvoir de celui qui m'envoye ; je vais convertir de l'eau en pierre par des moyens connus du moindre Ecolier ; il fait de la glace : voilà les Négres prêts à l'adorer.

Jadis les Prophêtes faiſoient deſcendre à leur voix le feu du Ciel ; aujourd'hui les enfans en font autant avec un petit morceau de verre. Joſué fit arrêter le

(c) Il y a des précautions à prendre pour réuſſir dans cette opération : l'on me diſpenſera bien, je penſe, d'en mettre ici le Récipé.

Soleil; un faiſeur d'almanacs va le faire éclipſer; le prodige eſt encore plus ſenſible. Le cabinet de M. l'Abbé Nollet eſt un laboratoire de magie, les récréations mathématiques ſont un recueil de miracles? que dis-je? les foires même en fourmilleront, les Briochés n'y ſont pas rares, le ſeul Payſan de Nordhollande que j'ai vu vingt fois allumer ſa chandelle avec ſon couteau a de quoi ſubjuguer tout le Peuple, même à Paris; que penſez-vous qu'il eût fait en Syrie?

C'eſt un ſpectacle bien ſingulier que ces foires de Paris; il n'y en a pas une où l'on ne voye les choſes les plus étonnantes, ſans que le public daigne preſque y faire attention; tant on eſt accoutumé aux choſes étonnantes, & même à celles qu'on ne peut concevoir! On y voit au moment que j'écris ceci deux machines portatives ſéparées, dont l'une marche ou s'arrête exactement à la volonté de celui qui fait marcher ou arrêter l'autre. J'y ai vu une tête de bois qui parloit, & dont on ne parloit pas tant que de celle d'Albert le grand. J'ai vu même une choſe plus ſurprenante; c'étoit force têtes d'hommes, de ſavans, d'Aca-

démiciens qui couroient aux miracles des convulſions, & qui en revenoient tout émerveillés.

Avec le canon, l'optique, l'aimant, le baromêtre, quels prodiges ne fait-on pas chez les ignorans ? Les Européens avec leurs arts ont toujours paſſé pour des Dieux parmi les Barbares. Si dans le ſein même des Arts, des Sciences, des Colleges, des Académies; ſi dans le milieu de l'Europe, en France, en Angleterre, un homme fût venu le ſiècle dernier, armé de tous les miracles de l'électricité que nos Phyſiciens opèrent aujourd'hui, l'eût-on brulé comme un ſorcier, l'eût-on ſuivi comme un Prophête ? Il eſt à préſumer qu'on eût fait l'un ou l'autre : il eſt certain qu'on auroit eu tort.

Je ne ſais ſi l'art de guérir eſt trouvé ni s'il ſe trouvera jamais : Ce que je ſais c'eſt qu'il n'eſt pas hors de la nature. Il eſt tout auſſi naturel qu'un homme guériſſe qu'il l'eſt qu'il tombe malade; il peut tout auſſi bien guérir ſubitement que mourir ſubitement. Tout ce qu'on pourra dire de certaines guériſons, c'eſt qu'elles ſont ſurprenantes, mais non pas qu'elles ſont impoſſibles; comment prouverez-

vous donc que ce ſont des miracles? Il y a pourtant, je l'avoue, des choſes qui m'étonneroient fort ſi j'en étois le témoin : Ce ne ſeroit pas tant de voir marcher un boiteux qu'un homme qui n'avoit point de jambe, ni de voir un paralytique mouvoir ſon bras qu'un homme qui n'en a qu'un reprendre les deux. Cela me frapperoit encore plus, je l'avoue, que de voir reſſuſciter un mort; car enfin, un mort peut n'être pas mort (*d*). Voyez le Livre de M. Bruhier.

Au reſte, quelque frappant que pût me paroître un pareil ſpectacle, je ne vou-

(*d*) *Lazare étoit déja dans la terre*? Seroit-il le premier homme qu'on auroit enterré vivant? *Il y étoit depuis quatre jours*? Qui les a comptés: Ce n'eſt pas Jéſus qui étoit abſent. *Il puoit déja*? Qu'en ſavez-vous? Sa ſœur le dit; voila toute la preuve. L'effroi, le dégoût en eût fait dire autant à toute autre femme, quand même cela n'eût pas été vrai. *Jéſus ne fait que l'appeller, & il ſort.* Prenez garde de mal raiſonner. Il s'agiſſoit de l'impoſſibilité phyſique; elle n'y eſt plus. Jéſus faiſoit bien plus de façons dans d'autre cas qui n'étoient pas plus difficiles: voyez la Note qui ſuit. Pourquoi cette différence, ſi tout étoit également miraculeux? Ceci peut-être une exagération, & ce n'eſt pas la plus forte que Saint Jean ait faite; j'en atteſte le dernier verſet de ſon Evangile.

drois pour rien au monde en être témoin; car que sais-ce qu'il en pourroit arriver? Au lieu de me rendre crédule, j'aurois grand peur qu'il ne me rendît que fou: mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit; revenons.

On vient de trouver le secret de ressusciter des noyés; on a déja cherché celui de ressusciter les pendus; qui sait si dans d'autres genres de mort, on ne parviendra pas à rendre la vie à des corps qu'on en avoit cru privés. On ne savoit jadis ce que c'étoit que d'abattre la cataracte; c'est un jeu maintenant pour nos chirurgiens. Qui sait s'il n'y a pas quelque secret trouvable pour la faire tomber tout d'un coup? Qui sait si le possesseur d'un pareil secret ne peut pas faire avec simplicité, ce qu'un spectateur ignorant va prendre pour un miracle, & ce qu'un Auteur prévenu peut donner pour tel (*)? Tout cela n'est pas vraisembla-

(*) On voit quelquefois dans le détail des faits rapportés une gradation qui ne convient point à une opération surnaturelle. On présente à Jésus un aveugle. Au lieu de le guérir à l'instant, il l'emmène hors de la bourgade. Là il oint ses yeux de salive, il pose ses mains sur lui; après quoi il lui demande s'il voit quelque chose. L'a-

ble, ſoit : Mais nous n'avons point de preuve que cela ſoit impoſſible, & c'eſt de l'impoſſibilité phyſique qu'il s'agit ici. Sans cela, Dieu déployant à nos yeux ſa puiſſance n'auroit pu nous donner que des ſignes vraiſemblables, de ſimples probabilités ; & il arriveroit de-là que l'autorité des miracles n'étant fondée que ſur l'ignorance de ceux pour qui ils auroient été faits, ce qui ſeroit miraculeux pour un ſiècle ou pour un peuple ne le ſeroit plus pour d'autres ; de ſorte que la Preuve univerſelle étant en défaut, le ſyſtême établi ſur elle ſeroit détruit. Non,

veugle répond qu'il voit marcher des hommes qui lui paroiſſent comme des arbres : Sur quoi, jugeant que la première opération n'eſt pas ſuffiſante, Jéſus la recommence, & enfin l'homme guérit.

Une autre fois, au lieu d'employer de la ſalive pure, il la délaye avec de la terre.

Or je le demande, à quoi bon tout cela pour un miracle ? La nature diſpute-t-elle avec ſon maître ? A-t-il beſoin d'efforts, d'obſtination, pour ſe faire obéir ? A-t-il beſoin de ſalive, de terre, d'ingrédiens ? A-t-il même beſoin de parler, & ne ſuffit-il pas qu'il veuille ? Ou bien oſera-t-on dire que Jéſus, ſûr de ſon fait, ne laiſſe pas d'uſer d'un petit manège d'un charlatan, comme pour ſe faire valoir davantage, & amuſer les ſpectateurs ? Dans le ſyſtême de vos Meſſieurs, il faut pourtant l'un ou l'autre. Choiſiſſez

donnez-moi des miracles qui demeurent tels quoi qu'il arrive, dans tous les tems & dans tous les lieux. Si plusieurs de ceux qui sont rapportés dans la Bible paroissent n'y pas être; Répond-moi donc, Théologien, prétends-tu que je passe le tout en bloc; ou si tu me permets le triage? Quand tu m'auras décidé ce point, nous verrons après.

Remarquez bien, Monsieur, qu'en supposant tout au plus quelque amplification dans les circonstances, je n'établis aucun doute sur le fond de tous les faits. C'est ce que j'ai déja dit, & qu'il n'est pas superflu de redire. Jésus, éclairé de l'esprit de Dieu, avoit des lumières si supérieures à celles de ses disciples, qu'il n'est pas étonnant qu'il ait opéré des multitudes de choses extraordinaires où l'ignorance des spectateurs a vu le prodige qui n'y étoit pas. A quel point, en vertu de ces lumières pouvoit-il agir par des voyes naturelles, inconnues à eux & à nous (*e*)? Voilà ce que nous ne savons point

(*e*) Nos hommes de Dieu veulent à toute force que j'aye fait de Jésus un Imposteur. Ils s'échauffent pour répondre a cette indigne accusation, afin qu'on pense que je l'ai faite; ils la supposent avec

point & ce que nous ne pouvons ſavoir. Les ſpectateurs des choſes merveilleuſes ſont naturellement portés à les décrire avec exagération. Là deſſus on peut de très bonne-foi s'abuſer ſoi-même en abuſant les autres: pour peu qu'un fait ſoit au deſſus de nos lumières nous le ſuppoſons au deſſus de la raiſon, & l'eſprit voit enfin du prodige où le cœur nous fait déſirer fortement d'en voir.

Les miracles ſont comme j'ai dit, les preuves des ſimples, pour qui les Loix de la nature forment un cercle très-étroit autour d'eux. Mais la ſphère s'étend à meſure que les hommes s'inſtruiſent & qu'ils ſentent combien il leur reſte encore à ſavoir. Le grand Phyſicien voit ſi loin les bornes de cette ſphère qu'il ne ſauroit diſcerner un miracle au delà. *Cela ne ſe peut* eſt un mot qui ſort rarement de la bouche des ſages; ils diſent plus fréquemment, *je ne ſais*.

avec un air de certitude: ils y inſiſtent, ils y reviennent affectueuſement. Ah ſi ces doux Chrétiens pouvoient m'arracher à la fin quelque blaſphême, quel triomphe! quel contentement, quelle édification pour leurs charitables ames! Avec quelle ſainte joye ils aporteroient les tiſons allumés au feu de leur zèle, pour embraſer mon bucher!

Que devons-nous donc penſer de tant de miracles rapportés par des Auteurs, véridiques, je n'en doute pas, mais d'une ſi craſſe ignorance, & ſi pleins d'ardeur pour la gloire de leur maître? Faut-il rejetter tous ces faits; Non. Faut-il tous les admettre? Je l'ignore (*f*). Nous

(*f*) Il y en a dans l'Evangile qu'il n'eſt pas même poſſible de prendre au pied de la Lettre ſans renoncer au bon ſens. Tels ſont, par exemple, ceux des poſſédés. On reconnoit le Diable à ſon œuvre, & les vrais poſſédés ſont les méchans; la raiſon n'en reconnoîtra jamais d'autres. Mais paſſons: voici plus.

Jéſus demande à un grouppe de Démons comment il s'appelle. Quoi! Les Démons ont des noms? Les Anges ont des noms? Les purs Eſprits ont des noms? Sans doute pour s'entre-appeller entre eux, ou pour entendre quand Dieu les appelle? Mais qui leur a donné ces noms? En quelle langue en ſont les mots? Quelles ſont les bouches qui prononcent ces mots, les oreilles que leurs ſons frappent? Ce nom c'eſt *Légion*; car ils ſont pluſieurs, ce qu'apparremment Jéſus ne ſavoit pas. Ces Anges, ces Intelligences ſublimes dans le mal comme dans le bien, ces Etres Céleſtes qui ont pu ſe révolter contre Dieu, qui oſent combattre ſes Décrets éternels ſe logent en tas dans le corps d'un homme, forcés d'abandonner ce malheureux, ils demandent de ſe jetter dans un troupeau de cochons, ils l'obtiennent; ces cochons ſe précipitent dans la mer; & ce ſont là les auguſtes preuves de la miſſion du Rédempteur

devons les reſpecter ſans prononcer ſur leur nature, duſſions-nous être cent fois décrétés. Car enfin l'autorité des loix ne peut s'étendre juſqu'à nous forcer de mal raiſonner; & c'eſt pourtant ce qu'il faut faire pour trouver néceſſairement un miracle où la raiſon ne peut voir qu'un fait étonnant.

Quand il ſeroit vrai que les Catholiques ont un moyen ſûr pour eux de faire cette diſtinction, que s'en ſuivroit-il pour nous? Dans leur ſyſtême, lorſque l'Egliſe une fois reconnue a décidé qu'un tel fait eſt un miracle, il eſt un mira-

du genre humain, les preuves qui doivent l'atteſter à tous les peuples de tous les âges, & dont nul ne ſauroit douter; ſous peine de damnation! Juſte Dieu! La tête tourne; on ne ſait où l'on eſt. Ce ſont donc là, Meſſieurs, les fondemens de votre foi? La mienne en a de plus ſûrs, ce me ſemble.

Note de Mr. le Profeſſeur Robinet.

Tous ces raiſonnements de Jean-Jacques ſont pitoyables. Car ſi l'Evangile eſt divin, il faut croire ce qu'il raporte ſans diſputer, la queſtion ſe réduit donc a ſavoir ſi l'on a des preuves de la divinité de l'Evangile, & ſi on peut examiner ſon autenticité par les règles de la critique ordinaire.

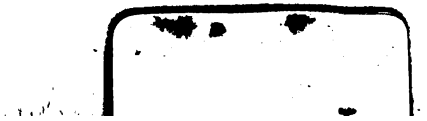
cle ; car l'Egliſe ne peut ſe tromper. Mais ce n'eſt pas aux Catholiques que j'ai à faire ici, c'eſt aux Réformés. Ceux-ci ont très-bien refuté quelques parties de la profeſſion de foi du Vicaire qui, n'étant écrite que contre l'Egliſe Romaine, ne pouvoit ni ne devoit rien prouver contre eux. Les Catholiques pourront de même refuter aiſément ces Lettres, parce que je n'ai point à faire ici aux Catholiques, & que nos principes ne ſont pas les leurs. Quand il s'agit de montrer que je ne prouve pas ce que je n'ai pas voulu prouver, c'eſt là que mes adverſaires triomphent.

De tout ce que je viens d'expoſer je concluds que les faits les plus atteſtés, quand même on les admettroit dans toutes leurs circonſtances, ne prouveroient rien, & qu'on peut même y ſoupçonner de l'exagération dans les circonſtances, ſans inculper la bonne foi de ceux qui les ont rapportés. Les découvertes continuelles qui ſe font dans les loix de la nature, celles qui probablement ſe feront encore, celles qui reſteront toujours à faire ; les progrès paſſés, préſens & futurs de l'induſtrie humaine ; les diverſes bornes que donnent les peuples à l'ordre des

poſſibles ſelon qu'ils ſont plus ou moins éclairés, tout nous prouve que nous ne pouvons connoître ces bornes. Cependant il faut qu'un miracle pour être vraiment tel les paſſe. Soit donc qu'il y ait des miracles, ſoit qu'il n'y en ait pas, il eſt impoſſible au ſage de s'aſſurer que quelque fait que ce puiſſe être en eſt un.

Voilà le Recueil complet de tout ce qu'on a écrit depuis peu ſur les Miracles. L'Editeur pénétré d'une foi vive, n'a pas craint de raporter toutes les objections qui ſe réduiſent en pouſſière devant nos vérités ſublimes. Si Mr. Néedham eſt un ignorant celà ne fait aucun tort à ces vérités. Il y a même lieu d'eſpérer que Mr. le Comte de Hiſs-Prieſt-craft, & Madame la Comteſſe ſe convertiront, que Mr. Jean-Jaques rentrera au Giron, que Mr. le propoſant Théro ne propoſera plus de difficultés; que Mr. Covelle & Mlle. Ferbot continueront toujours d'édifier le monde chrétien; & qu'enfin Mr. Beaudinet ne conteſtera plus aux Vé-

nérables Compagnies de Moûtier Travers & de Bovereſſe, le droit d'excommunier, condamner, anathématiſer qui bon leur ſemblera; ce droit étant divinement attaché à leur divin miniſtère. Nous eſpérons même que non-ſeulement ces ſavants hommes feront des miracles, mais qu'ils feront pendre tous ceux qui ne les croiront pas. Amen!

Magis
4.10.84

848490